This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1792 (37)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

FACÉTIES.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

IL parut en 1760, un volume intitulé *les Facéties Parisiennes*, auquel Voltaire fut soupçonné d'avoir eu part; on y trouve du moins, au milieu de beaucoup de sottises qui ne méritaient pas d'être recueillies, quelques pièces dont il était véritablement l'auteur. Elles étaient d'un genre à demi-burlesque auquel il n'aurait jamais dû descendre; mais on le reconnaissait à quelques saillies originales & piquantes qui portaient évidemment son empreinte.

Les éditeurs de Khell ont imaginé de réunir tout ce que Voltaire a pu se permettre en ce genre : ce qui forme dans leur édition *in*-12, deux volumes sous le titre de *Facéties*. Nous doutons que ce grand homme eût souffert qu'une collection burlesque fît partie de ses ouvrages; &

Digitized by Google

qu'il ait jamais aſpiré à la dénomination de *facétieux*.

Que, par un régime néceſſaire peut-être à ſa ſanté, il ſe ſoit livré, au déclin de ſa vie, à quelques accès de groſſe gaîté, c'eſt ce qu'on ne pourrait lui reprocher ſans humeur : mais eût-il permis qu'on inſérât, dans un recueil honoré de ſon nom, cette inſtruction au frère Pédiculoſo, qui n'eſt qu'une contre-épreuve aſſez faſtidieuſe des Queſtions de Zapata? Eût-il avoué la pièce intitulée *Canoniſation de Saint Cucufin*, & celle des *Colimaçons* du R. P. Leſcarbotier, par la grace de Dieu, capucin indigne, prédicateur ordinaire & cuiſinier du grand couvent de Clermont en Auvergne? N'eût-il pas trouvé quelque ſurabondance dans les *Quand*, les *Si*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah*, *Ah!* &c. &c.?

Mais ce que du moins les éditeurs de

Digitized by Google

Khell n'auraient pas dû se permettre, c'est de comprendre au rang de ces prétendues Facéties, des ouvrages pleins de raison, tels que *la Voix du Peuple & du Sage*, ou remplis d'un véritable sel, tels que le discours aux Welches (*a*), la diatribe du docteur Akakia, &c. Ce qui est vraiment fort étrange, c'est que, tandis qu'ils inséraient dans cette compilation burlesque des pièces qui n'avaient aucun droit à cette singulière bonne fortune, ils en excluaient d'autres qui ne pouvaient pas être mieux placées : *les Colimaçons* du P. Lescarbotier, par exemple, qui ont dû se trouver fort étonnés de figurer, à la suite des élémens de philosophie de Newton, dans le volume de Physique.

Nous avons remédié, autant qu'il a

(*a*) Nous en exceptons le supplément à ce discours, qu'on ne peut guère en séparer, & qui véritablement méritait son entrée dans les *Facéties*.

Digitized by Google

dépendu de nous, à tous ces abus. Nous conſervons à regret un recueil de Facéties, puiſqu'on nous en a donné le mauvais exemple, & que nous avons promis une édition complète; mais qu'il nous ſoit permis, en montrant Voltaire ſous ce traveſtiſſement biſarre, de ſouhaiter que les éditeurs de Khell euſſent été plus jaloux de ſa gloire.

Digitized by Google

FACÉTIES.

EXTRAIT

Du décret de la ſacrée congrégation de l'inquiſition de Rome, contre un libelle intitulé : Lettres ſur le vingtième.

Comme il eſt clair que le monde va finir, & que l'Antechriſt eſt déjà venu ; ledit Antechriſt ayant envoyé déjà pluſieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans leſquelles il a eu l'audace de les traiter de français & de ſujets du roi, Satan s'eſt joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint ; lequel Satan a pour cet effet compoſé & débité un livre digne de lui, livre hérétique, ſentant l'héréſie, téméraire & mal-ſonnant : il s'efforce d'y prouver que les eccléſiaſtiques ſont partie du corps de l'État, au lieu d'avouer qu'ils en ſont eſſentiellement les maîtres, ainſi qu'ils l'avaient précédemment enſeigné ; il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'État doivent au moins le tiers en contribution ; ne ſe ſouvenant plus que nos frères ſont faits pour avoir tout & ne rien donner. Le ſuſdit livre en outre eſt notoirement rempli de maximes impies tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, & autres préjugés pernicieux, tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'eſpèces dans le royaume de France, à ſoulager les

Digitized by Google

pauvres eccléſiaſtiques juſqu'à préſent ſaintement opprimés par les riches.

A ces cauſes, il a ſemblé bon au Saint Eſprit & à nous de faire brûler ledit livre, en attendant que nous puiſſions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le ſecrétaire de Satan: déclarons au ſurplus & mandons qu'on ait un ſoin particulier de nous payer nos annates: condamnons Satan à boire de l'eau bénite, à ſouper tous les vendredis, & lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu ſon livre. Fait à Rome, dans Sainte-Marie ſans Minerve, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE-COGLIONACCIO, *cardinal préſident.* Et plus bas, CAZZO-CULO, *ſecrétaire du ſaint office.*

RELATION

De la maladie, de la confeſſion, de la mort & de l'apparition du jéſuite Bertier (1).

Ce fut le 12 octobre 1759 que frère Bertier alla, pour ſon malheur, de Paris à Verſailles avec frère Coutu qui l'accompagne ordinairement. Bertier avait

(1) Frère Bertier n'eſt mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, & le clergé venait de lui donner une penſion, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui ſe diſtinguaient dans les lettres par leurs connaiſſances ou par leurs talens.

Digitized by Google

mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les préſenter à ſes protecteurs & protectrices, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, & à pluſieurs autres ſeigneurs qui font cas des talens. Bertier ſentit en chemin quelques nauſées ; ſa tête s'appéſantit il eut de fréquens bâillemens. Je ne ſais ce que j'ai, dit-il à Coutu, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère Coutu, ce n'eſt qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu ? dit frère Bertier. C'eſt, dit frère Coutu, que je bâille auſſi, & je ne ſais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, & vous ne m'avez point parlé depuis que je ſuis en route avec vous. Frère Coutu, en diſant ces mots, bâilla plus que jamais. Bertier répliqua par des bâillemens qui ne finiſſaient point. Le cocher ſe retourna, &, les voyant ainſi bâiller, ſe mit à bâiller auſſi ; le mal gagna tous les paſſans, on bâilla dans toutes les maiſons voiſines, tant la ſeule préſence d'un ſavant a quelquefois d'influence ſur les hommes.

Cependant une petite ſueur froide s'empara de Bertier. Je ne ſais ce que j'ai, dit-il, je me ſens à la glace. Je le crois bien, dit le frère compagnon. Comment, vous le croyez bien, dit Bertier ; qu'entendez-vous par-là ? C'eſt que je ſuis gelé auſſi, dit Coutu. Je m'endors, dit Bertier. Je n'en ſuis pas ſurpris, dit l'autre. Pourquoi cela ? dit Bertier. C'eſt que je m'endors auſſi, dit le compagnon. Les voilà ſaiſis tous deux d'une affection ſoporifique & léthargique ; & en cet

Digitized by Google

état, ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Verſailles. Le cocher, en leur ouvrant la portière, voulut les tirer de ce profond ſommeil, il n'en put venir à bout: on appela du ſecours. Le compagnon, qui était plus robuſte que frère Bertier, donna enfin quelques ſignes de vie; mais Bertier était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner, paſsèrent auprès de la chaiſe; on les pria de donner un coup d'œil au malade: l'un d'eux lui ayant tâté le pouls, s'en alla en diſant qu'il ne ſe mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour; un autre, l'ayant conſidéré plus attentivement, déclara que le mal venait de la véſicule du fiel qui était toujours trop pleine; un troiſième aſſura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raiſonnaient le patient empirait, les convulſions commençaient à donner des ſignes funeſtes, & déjà les trois doigts dont on tient la plume étaient tout retirés, lorſqu'un médecin principal, qui avait étudié ſous Mead & ſous Boerhaave, & qui en ſavait plus que les autres, ouvrit la bouche de Bertier avec un biberon, & ayant attentivement réfléchi ſur l'odeur qui s'en exhalait, prononça qu'il était empoiſonné.

A ce mot, tout le monde ſe récria. Oui, meſſieurs, continua-t-il, il eſt empoiſonné; il n'y a qu'à tâter ſa peau, pour voir que les exhalaiſons d'un poiſon froid ſe ſont inſinuées par les pores, & je maintiens que ce poiſon eſt pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noir, d'opium, de ſolanum & de juſquiame. Cocher,

Digitized by Google

n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires? Non, monsieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du révérend père : alors il fouilla dans le coffre, & en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Eh bien, messieurs, avais-je tort? dit ce grand médecin.

Tous les assistans admirèrent sa prodigieuse sagacité; chacun reconnut l'origine du mal : on brûla sur-le-champ sous le nez du patient le paquet pernicieux; & les particules pesantes s'étant atténuées par l'action du feu, Bertier fut un peu soulagé; mais, comme le mal avait fait de grands progrès, & que la tête était attaquée, le danger subsistait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaissie : il en résulta une évacuation copieuse; mais la tête était toujours horriblement pesante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler n'avaient aucun sens : il resta deux heures dans cet état, après quoi on fut obligé de le faire confesser.

Deux prêtres se promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adressa à eux. Le premier refusa. Je ne veux point, dit-il, me charger de l'ame d'un jésuite, cela est trop scabreux : je ne veux avoir affaire à ces gens-là, ni pour les affaires de ce monde, ni pour celles de l'autre; confessera un jésuite qui voudra, ce ne sera pas moi. Le second ne fut pas si difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il; on peut tirer parti de tout.

Digitized by Google

Auſſi-tôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être tranſporté ; &, comme Bertier ne pouvait encore parler diſtinctement, le confeſſeur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit-il, croyez-vous en Dieu ? Voilà une étrange queſtion, dit Bertier. Pas ſi étrange, dit l'autre ; il y a croire & croire : pour s'aſſurer de croire comme il faut, il eſt néceſſaire d'aimer Dieu & ſon prochain ; les aimez-vous ſincèrement ? Je diſtingue, dit Bertier. Point de diſtinction, s'il vous plaît, reprit le confeſſant ; point d'abſolution ſi vous ne commencez par ces deux devoirs. Eh bien oui, dit le confeſſé, puiſque vous m'y forcez, j'aime Dieu, & le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu ſouvent de mauvais livres ? dit le confeſſant. Qu'entendez-vous par mauvais livres ? dit le confeſſé. Je n'entends pas, dit le confeſſant, les livres ſimplement ennuyeux, comme l'Hiſtoire romaine des frères Catrou & Rouillé, & vos tragédies de colléges, & vos livres intitulés des *Belles-Lettres*, & la *Louiſiade* de votre le Moine, & les vers de votre du Cerceau ſur la *ravigotte*, & ſes nobles ſtances ſur le meſſager du Mans, & le remercîment au duc du Maine pour des pâtés, & votre *Penſez-y bien*, & toutes les fineſſes du bel-eſprit monacal ; j'entends les imaginations de frère Bougeant, condamnées par le parlement & par l'archevêque de Paris ; j'entends les gentilleſſes de frère Berruyer, qui a changé l'ancien & le nouveau Teſtament en un roman de ruelle dans le goût de Clélie, ſi juſtement flétri à Rome & en

Digitized by Google

France; j'entends la théologie de frère Buſembaum (1) & de frère la Croix, qui ont ſi hautement enchéri ſur tout ce qu'avaient écrit frère Guignard & frère Gueret, & frère Garnet, & frère Oldecorn, & tant d'autres; j'entends frère Jouvency, qui compare finement le préſident de Harlai à Pilate, le parlement aux Juifs, & frère Guignard à Jéſus-Chriſt, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juſte horreur contre un profeſſeur du parricide, s'aviſa de cracher au viſage de frère Guignard, aſſaſſin d'Henri IV, dans le temps que ce monſtre impénitent refuſait de demander pardon au roi & à la juſtice; j'entends enfin cette foule innombrable de vos caſuiſtes, que l'éloquent Paſcal a trop épargnés, & ſur-tout votre Sanchez qui, dans ſon livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout ce que l'*Aretin* & le *Portier des Chartreux* auraient tremblé de dire (2). Pour peu que vous

(1) Ces deux honnêtes jéſuites diſent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proſcrit par un prince, ne peut être aſſaſſiné légitimement que dans le territoire du prince; mais qu'un prince proſcrit par le pape, peut être aſſaſſiné dans toute la terre, parce que le pape eſt ſouverain de toute la terre; qu'un homme, chargé de tuer un excommunié, peut donner cette commiſſion à un autre; que c'eſt un acte de charité d'accepter cette commiſſion, &c. pages 101, 102, 103.

(2) Ce frère Sanchez examine *utrùm fœmina quæ nondùm feminavit poſſit, virili membro extracto, ſe tactibus ad feminandum provocare?* L. 9, diſp. 17, num. 8. *Semen ubi fœmina effudit, an teneatur alter effundere, ſivè inter uxores, ſive inter fornicantes? Utrùm liceat intra vas præpoſterum, aut*

Digitized by Google

ayiez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre salut.

Je distingue, répondit l'interrogé. Point de distinction, encore une fois, reprit l'interrogant. Avez-vous lu tous ces livres, oui, ou non? Monsieur, dit Bertier, je suis en droit de tout lire, attendu le poste éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh! quel est donc ce grand poste, dit le confessant. Eh bien, répondit Bertier, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monsieur, monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère *Raca* est coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca*: combien ai je vu d'honnêtes gens qui, ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu transportés de colère! Quel impertinent auteur! disaient-ils; l'ignorant! le butor! le cuistre! le cheval! cela ne finissait point: l'esprit de charité était totalement éteint en eux, & il étaient évidemment en

---

in os fœminæ, membrum intromittere, animo consummandi intra vas legitimum? &c. L. 9, disp. 17, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même Sanchez pousse l'abomination jusqu'à examiner sérieusement, *an Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. 2, disp. 21, num. 11. Et il tient pour l'affirmative.

Digitized by Google

risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent, & ce sont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois; ce qui excite sur-tout la colère parmi les fidèles, c'est cette confiance avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels; l'un est l'orgueil, & l'autre l'avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, & que vous êtes atteint de la superbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé Véli, & l'abbé Coyer, & l'abbé d'Olivet, & tous nos bons auteurs? Je ne puis vous donner l'absolution que vous n'ayiez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère Bertier ne savait que répondre; sa tête n'était pas bien libre, & il tenait furieusement à ses deux péchés favoris. Eh quoi! vous hésitez, dit le confessant; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous; peut-on chérir encore ses passions, quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux?* Est-ce pour cela que vous êtes né? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté, d'humilité & d'obéissance? Arbre séché, arbre rabougri, qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reste; portez encore des fruits de pénitence; détestez surtout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent; tâchez d'avoir autant de religion que ceux

Digitized by Google

que vous accusez d'être sans religion. Sachez, frère Bertier, que la piété & la vertu ne consistent pas à croire que votre François Xavier (1) ayant laissé tomber son crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, & douter que le même Xavier ait été en deux endroits à la fois; vos livres peuvent le dire; mais, mon frère, il est permis de ne rien croire de ce qui est dans vos livres.

A propos, frère, n'auriez-vous point écrit à frère Malagrida & complices? Vraiment j'oubliais cette peccadille: vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à Henri IV, & qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous sauver avec la direction d'intention? vous pensez que ce sont-là des péchés véniels, & pourvu que le *Journal de Trévoux* se débite, vous vous souciez peu du reste.

Je distingue, monsieur, dit Bertier. Encore des distinctions, dit le confessant! eh bien moi je ne distingue point, & je vous refuse net l'absolution.

Comme il disait ces mots, arrive frère Coutu en hâte, tout courant, tout essoufflé, tout suant, tout haletant, tout puant: il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confesser son révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il; point de sacrement, mon cher révérend père, point de sacrement, je vous en conjure,

(1) Miracles rapportés dans la vie de Saint François Xavier.

Digitized by Google

mon cher révérend père Bertier, mourez sans sacremens; c'est l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec qui vous êtes, c'est le renard qui se confesse au loup : vous êtes perdu si vous avez dit la vérité.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques!* s'écria-t-il; & vous avez attrapé un jésuite! Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer : rends-moi ma confession, coquin, dit Bertier, rends-moi ma confession tout à l'heure. Ah! c'est donc toi, l'ennemi de Dieu, des rois, & même des jésuites; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis : traître, que n'es-tu en apoplexie, & que ne puis-je te donner l'extrême-onction? Tu crois donc être moins ennuyeux & moins fanatique que moi? Oui, j'ai écrit des sottises, j'en conviens; je me suis rendu méprisable & haïssable, je l'avoue; mais toi, n'es-tu pas le plus bas & le plus exécrable de tous les barbouilleurs de papier à qui la démence a mis la plume à la main? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos lettres édifiantes & curieuses? Nous voulons dominer partout, je le confesse; & toi, tu voudrais tout brouiller: nous voudrions séduire toutes les puissances; & toi, tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres, d'accord; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens? Nous sommes tous en prison dans le Portugal, il est vrai; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi & tes complices? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés

Digitized by Google

qui dédaignaient jusque-là de m'écraser, n'as-tu pas eu la même impertinence? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule? & ne devons-nous pas avouer que, dans ce siècle, l'égoût des siècles, nous sommes tous deux les plus vils insectes de tous les insectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce bourbier? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère Bertier; il parlait comme un inspiré; ses yeux, remplis d'un feu sombre, roulaient avec égarement; sa bouche se tordait, l'écume la couvrait; son corps se roidissait, son cœur palpitait: bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions; & dans cette défaillance il serra tendrement la main de frère Coutu. J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux*; mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère Coutu, vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux: allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques*, mourez, mon révérend père, & soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère Bertier, le 12 octobre, à cinq heures & demie du soir.

Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du journal de Trévoux.

Le 14 octobre, moi frère Ignace Garasse, petit neveu de frère Garasse, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision, & vis venir à moi le fantôme de frère Bertier, dont il me prit le plus

Digitized by Google

plus long & le plus terrible bâillement que j'euſſe jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père? Il me fit en bâillant un ſigne de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je, car, ſans doute, votre révérence eſt au nombre des Saints; vous devez occuper une des premières places; quel plaiſir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, paſſés, préſens & futurs! N'eſt-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie juſqu'à nos jours? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'Oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, & dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils! dit frère Bertier, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur! hélas! le paradis ouvert à Philagie eſt fermé pour nos pères! Eſt-il poſſible! dis-je. Oui, dit-il, gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent; & ſur-tout, quand vous travaillerez au *journal de Trévoux*, ne m'imitez pas, ne ſoyez ni calomniateur, ni mauvais raiſonneur, ni ſur-tout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui eſt de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus ſaiſi d'une ſainte horreur à ce terrible propos de frère Bertier. Vous êtes donc damné? m'écriai-je. Non, dit-il; je me ſuis heureuſement repenti au dernier moment; je ſuis en purgatoire pour trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois ans, trois mois, trois ſemaines & trois jours, & je n'en ſerai tiré que quand il ſe trouvera quelqu'un de nos

Digitized by Google

frères qui sera humble, pacifique, qui ne désirera point d'aller à la cour, qui ne calomniera personne auprès des princes, qui ne se mêlera point des affaires du monde, qui, lorsqu'il sera des livres, ne fera bâiller personne, & qui m'appliquera tous ses mérites.

Ah! frère, lui dis-je, votre purgatoire durera longtemps. Eh! dites-moi, je vous prie, quelle est votre pénitence dans ce purgatoire? Je suis obligé, dit-il, de faire tous les matins le chocolat d'un janséniste: on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *lettre provinciale*, & le reste du temps on m'occupe à raccommoder les chemises des religieuses de Port-Royal. Vous me faites trembler, lui dis-je; que sont donc devenus nos pères pour qui j'avais une si grande vénération? où est le révérend père le Tellier, ce chef, cet apôtre de l'Église gallicane? Il est damné sans miséricorde, me répondit frère Bertier, & il le méritait bien; il avait trompé son roi; il avait allumé le flambeau de la discorde, supposé des lettres d'évêques, & persécuté de la manière la plus lâche & la plus emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France; il a été condamné irrémissiblement comme faussaire, calomniateur & perturbateur du repos public: c'est lui sur-tout qui nous a perdus, c'est lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines & par milliers. Nous crûmes, parce que frère le Tellier avait du crédit, que nous devions tous en avoir; nous nous imaginâmes, parce qu'il avait trompé son

Digitized by Google

pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres ; nous crûmes, parce qu'un de ses livres avait été condamné à Rome, que nous ne devions faire que des livres qui dussent aussi être condamnés ; & enfin, nous avons fait le *journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait, je me tournais sur le côté gauche, puis sur le côté droit, puis je me mettais sur mon séant ; puis je m'écriai : O mon cher purgatorien ! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes ? quel est le péché qui est le plus à craindre ?

Bertier alors ouvrit la bouche & dit : En passant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire, on me fit entrer dans la caverne des sept péchés capitaux, qui est à gauche du vestibule : je m'adressai d'abord à la Luxure ; c'était une grosse dondon fraîche & appétissante ; elle était couchée sur un lit de roses, ayant le livre de Sanchez à ses pieds & un jeune abbé à ses côtés ; je lui dis : Madame, ce n'est pas vous apparemment qui damnez nos jésuites ? Non, dit-elle, je n'ai pas cet honneur ; j'ai, à la vérité, un petit frère qui s'était emparé de l'abbé des Fontaines, & de quelques autres de son espèce, tandis qu'ils portaient l'habit ; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'est pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin, pesant de l'herbe du Paraguai contre de l'or. Est-ce vous, madame, qui avez le plus de crédit chez nous ? Non, mon révérend père ; je damne seulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait ce vous ? dis-je, à la Colère. Adressez-vous à d'autres, je suis passagère, j'entre dans

Digitized by Google

tous les cœurs, mais je n'y demeure pas; mes sœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandise qui était à table. Pour vous, madame, lui dis-je, je sais bien, grace à notre frère cuisinier, que ce n'est pas vous qui perdez nos ames : elle avait la bouche pleine, & ne put me répondre; mais elle me fit signe en branlant la tête, que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Paresse reposait sur un canapé, à moitié endormie; je ne voulus pas l'éveiller; je me doutai bien de l'aversion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'apperçus l'Envie dans un coin, qui rongeait les cœurs de trois ou quatre poètes, de quelques prédicateurs, & de cent faiseurs de brochures. Vous avez bien la mine, lui dis-je, d'avoir grande part à nos péchés. Ah, dit-elle, mon révérend père, vous êtes trop bon; comment des gens qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureuse comme moi, qui n'ai que la peau sur les os? adressez-vous à monsieur mon père.

En effet, son père était auprès d'elle dans une chaise à bras, vêtu d'un habit fourré d'hermine, la tête haute, le regard dédaigneux, les joues rouges, pleines & pendantes; je reconnus l'Orgueil : je me prosternai; c'était le seul être à qui je pusse rendre ce devoir. Pardon, mon père, lui dis-je, si je ne me suis pas d'abord adressé à vous, je vous ai toujours eu dans mon cœur; oui, c'est vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain, fût-ce l'auteur de

Digitized by Google

l'*Année littéraire*, eſt inſpiré par vous : ô magnifique diable ! c'eſt vous qui régnez ſur le mandarin & ſur le colporteur, ſur le grand lama & ſur le capucin, ſur la ſultane & ſur la bourgeoiſe ; mais nos pères ſont vos premiers favoris ; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique ; j'ai toujours été le plus fier de vos diſciples, & je ſens même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un ſourire de protection, & auſſi-tôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la viſion de frère Garaſſe ; il renonça au *journal de Trévoux*, paſſa à Lisbonne, où il eut de longues conférences avec frère Malagrida, & enſuite alla au Paraguai.

On donnera inceſſamment au public la relation de ces deux voyages de frère Garaſſe.

PLAIDOYER DE RAMPONEAU,

Prononcé par lui-même devant ſes juges (1).

MAITRE Beaumont, dans ce ſiècle de perverſité, penſe-t-il que les graces de ſon ſtyle ſéduiront ſes juges, que ſes plaiſanteries les égayeront, que les tours inſidieux de ſon éloquence les convaincront ?

Remarquez d'abord, meſſieurs, avec quelle adreſſe

(1) Ramponeau, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760, de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule ; cette affluence extraordinaire excita la

Digitized by Google

maître Beaumont ſupprime mon nom de baptême! il m'appelle Ramponeau tout court; voulant vous inſinuer par cette réticence que je ne ſuis pas baptiſé, & qu'ainſi, n'ayant pas renoncé aux pompes du démon, je peux me montrer ſur le théâtre ſans avoir rien à riſquer; que je ſuis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaiſirs de la multitude, ſans crainte de perdre une ame déjà perdue.

Je ſuis baptiſé, meſſieurs; & mon nom eſt Geneſt de Ramponeau, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô Gaudon ma partie! Et vous, ſon éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de Saint-Geneſt qui, ayant paru ſur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire ſur celui du Boulevard (1) ou Bouleverd, fut miraculeuſement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, ſi on m'a dit vrai; il reçut la

---

curioſité des oiſifs de la bonne compagnie. Ramponeau devint célèbre. Il avait la complaiſance de ſe laiſſer voir chez lui aux grandes dames & aux ſeigneurs que la curioſité y attirait. Gaudon, entrepreneur des ſpectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer Ramponeau ſur ſon théâtre: le marché ſe conclut; mais Ramponeau s'appercevant qu'il lui était déſavantageux, refuſa de tenir ſes engagemens. Ce procès produiſit quelques facéties, ne fut point jugé, & Ramponeau fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

(1) On devrait dire *Bouleverd*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, ſur lequel on jouait à la boule: on appelait le gazon *verd;* de-là le mot *boule-verd*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bouling-green*. Les Pariſiens croient bien prononcer en diſant *Boulevard;* le pauvre peuple dit *bouleverd*.

Digitized by Google

couronne du martyre, si je ne me trompe. Vous me préparez, maître Beaumont, un martyre bien plus cruel ; vous me criez d'une voix triomphante : *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne paierai point, messieurs, & je ne me montrerai point sur le théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai : mais, comme dit le fameux grec dont j'ai entendu parler à la Courtille : *Si ce que j'ai promis est injuste, je n'ai rien promis.*

Maître Beaumont prétend que, si Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, s'est fait voir marchant à quatre pattes sur le théâtre des foires Saint-Germain, Genest de Ramponeau ne doit point rougir de se montrer sur ses deux pieds ; mais la cour verra aisément le faux de ce sophisme.

Jean-Jacques est un hérétique, & je suis catholique : Jean-Jacques n'a comparu que par procureur, & on veut me faire comparaître en personne : Jean-Jacques a comparu en dépit des lois, & c'est en vertu des lois qu'on veut me montrer au peuple : Jean-Jacques a été faiseur de comédies, & moi je suis un honnête cabaretier. On sait ce qu'on doit à la dignité des professions. Néron voulut avilir les chevaliers romains jusqu'à les faire monter sur le théâtre ; mais il n'osa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que Jean-Jacques, indigné de sa gloire, & honteux d'avoir travaillé pour les spectacles, a lâché contre les spectacles mêmes, elle verrait que ce Rousseau préfère hautement les marchands de vin aux histrions. Il ne veut

Digitized by Google

pas que dans sa patrie il y ait des comédies; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau jour de son enfance, où il vit tous les Genévois ivres. Il souhaite que les filles dansent toutes nues au cabaret.

Nous espérons que les mœurs se perfectionneront bientôt jusqu'à parvenir à ce dernier degré de politesse. Alors maître Beaumont lui-même sera très-assidu chez moi, à la Courtille; il ne songera plus à me produire sur le rempart; il sentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monseigneur le cardinal de Fleuri disait que les fermiers généraux étaient les colonnes de l'État: si cela est, nous sommes la base de ces colonnes; car sans nous, plus de produit dans les aides; & sans les aides comment l'État pourrait-il aider ses alliés, & s'aider lui-même contre ses ennemis? M. Silhouette, qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers, mais il a respecté le nôtre.

Si nous sommes nécessaires à la puissance temporelle, nous le sommes encore plus à la spirituelle, qui est si au-dessus de l'autre. C'est chez nous que le peuple célèbre les fêtes: c'est pour nous qu'on abandonne souvent trois jours de suite, dans les campagnes, les travaux nécessaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous sanctifier les jours de salut & de miséricorde: c'est-là qu'on perd heureusement cette raison frivole, orgueilleuse, inquiète, curieuse, si contraire à la simplicité du chrétien, comme maître Beaumont lui-même est forcé d'en convenir: c'est-là qu'en

Digitized by Google

ruinant sa santé, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'est-là que tant de filles, qui peut-être auraient langui dans la stérilité, acquièrent une fécondité heureuse qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Église & au royaume, & qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître Beaumont si je lui montre les saints rituels, où sont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'est-à-dire, les rois, les princes, les Sophocle & les Corneille ? Un cabaretier, au contraire, est essentiellement de la communion des fidèles, puisque c'est chez lui que les fidèles boivent & mangent.

Les fermiers généraux eux-mêmes, quoiqu'ils fussent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils soient colonnes chez nous, sont maudits dans l'Écriture : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit » regardé comme un païen & comme un fermier gé- » néral, *sicut ethnicus & publicanus* ». L'apôtre ne dit point qu'il soit regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'est par un cabaret, & même par une cabaretière que les premiers triomphes du saint peuple juif commencèrent. La belle Raab, vous le savez, messieurs, tenait un cabaret à Jéricho, dans le vaste pays de Fétrin. Elle était Zonah, du mot hébreu *zun* qui signifie cabaret, & rien de plus. (Et c'est ce que jetiens de M. Tellés qui vient souvent chez moi). Elle reçut les espions du saint peuple ; elle trahit pour lui sa patrie ; elle fut l'heureuse cause que les murailles

Digitized by Google

de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette & des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis & les ânes.

Quelques interprêtes soutiennent que Raab était non-seulement cabaretière, mais fille de joie. A Dieu ne plaise que je contredise ces grands hommes! mais si elle avait été une simple fille de joie, une fille de rempart, Salomon prince de Juda aurait-il daigné l'épouser? Je laisse le reste à vos sublimes réflexions.

Vous voyez, juges augustes du boulevard & de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret sur le théâtre. Vous frémissez de l'indigne proposition de maître Beaumont, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombe cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrai alors ma cause entre les mains de maître Manori, célebre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers; & l'univers entier jugera entre Gaudon & Ramponeau.

Je vois d'ici maître Beaumont sourire; je l'entends répéter ces mots d'Horace, ce poète du Pont-neuf que j'ai ouï souvent citer :

Perfidus hic caupo. . . . . .
. . . . . cauponibus atque malignis.
Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne sont pas toujours rigoureusement observées dans nos maisons. Je

Digitized by Google

demande juſtice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître Paliſſot, maître Lefranc de Pompignan & maître Fréron contre ce livre abominable. Je ſavais déjà par leurs émiſſaires, mes camarades ou mes pratiques, combien ce livre & leurs ſemblables ſont pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre & de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret : les auteurs & les lecteurs paſſent dans leurs cabinets une vie retirée, qui eſt la ſource de tant d'attroupemens ſcandaleux. On étudie la géométrie, la morale, la métaphyſique & l'hiſtoire; de-là ces billets de confeſſion qui ont troublé la France, ces convulſions qui l'ont également déshonorée, ces écrits contre des contributions néceſſaires au ſoutien de la patrie; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux repréſentations de la pièce charitable des Philoſophes, que le ſouverain n'en retire pour le ſoutien du royaume. Ces déteſtables livres enſeignent viſiblement à couper la bourſe & la gorge ſur le grand chemin; ce qui certes n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, & vidons les bourſes loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaiſe à la cour me faire donner beaucoup d'argent par Gaudon, qui a la mauvaiſe foi de m'en demander en vertu de ſon marché; faire brûler le *factum* de maître Beaumont, comme attentatoire aux lois du royaume & à la religion; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, ſoit directement, ſoit indirectement, empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, & leur procurer le plaiſir honteux de la lecture.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les pièces ſuivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne ſont pas toutes du même auteur; il eſt même difficile de diſcerner ceux à qui elles appartiennent : il ſuffit de ſavoir que M. Lefranc de Pompignan, ayant été admis à l'académie françaiſe, fit attendre ſix mois ſa harangue de remercîment, & la prononça enfin le 10 mars 1760; mais au lieu de remercier l'académie, il fit un long diſcours contre les belles-lettres & contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité ſont le caractère dominant des productions de ſes confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, & d'une philoſophie altière qui ſape également le trône & l'autel; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richeſſes (parce qu'on ne déclame point tout bas), & qu'ils portent envie ſecrètement aux riches, &c.

Cet étrange diſcours ſi déplacé, ſi peu meſuré, ſi injuſte, valut au ſieur Lefranc les pièces qu'on va lire :

Le ſieur Lefranc, au lieu de ſe rétracter honnêtement, comme il le devait, compoſa un mémoire juſtificatif, qu'il dit avoir préſenté au roi, & il s'exprime ainſi dans ce mémoire : *Il faut que l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon mémoire*, &c.

Digitized by Google

Il dit enſuite : *un homme de ma naiſſance.* Ayant pouſſé la modeſtie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de ſon ouvrage : *Mémoire de M. Lefranc, imprimé par ordre du roi ;* mais, comme ſa majeſté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut ſupprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité (1).

LES QUAND.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie reſpectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception ſoit une ſatyre contre les gens de lettres ; c'eſt inſulter la compagnie & le public.

Quand par haſard on eſt riche, il ne faut pas avoir la baſſe cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un diſcours académique, & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richeſſes, & qu'ils portent envie en ſecret aux riches ; 1°. parce que le récipiendaire ne peut ſavoir ce que ſes confrères, moins opulens que lui, penſent en ſecret ; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à ſon ſiècle par ſes ouvrages, c'eſt une étrange témérité de décrier ſon ſiècle.

Quand on eſt à peine homme de lettres, & nullement philoſophe, il ne ſied pas de dire que notre

(1) Voyez la ſatyre intitulée *la Vanité.*

Digitized by Google

nation n'a qu'une fauſſe littérature & une vaine philoſophie.

Quand on a traduit & outré même la prière du déiſte, compoſée par Pope; *quand* on a été privé ſix mois entiers de ſa charge en province, pour avoir traduit & envenimé cette formule du déiſme; *quand* enfin on a été redevable à des philoſophes de la jouiſſance de cette charge, c'eſt manquer à la fois à la reconnaiſſance, à la vérité, à la juſtice, que d'accuſer les philoſophes d'impiété; & c'eſt inſulter à toutes les bienſéances de ſe donner les airs de parler de religion dans un diſcours public, devant une académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ſes aſſemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces diſcours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'eſt être coupable envers ſes concitoyens d'oſer dire dans ce diſcours que la philoſophie de nos jours ſape les fondemens du trône & de l'autel. C'eſt jouer le rôle d'un délateur, d'oſer avancer que la haine de l'autorité eſt le caractère dominant de nos productions; & c'eſt être délateur avec une impoſture bien odieuſe, puiſque non-ſeulement les gens de lettres ſont les ſujets les plus ſoumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilège, aucune prérogative, qui puiſſe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas ſoumis. Rien n'eſt plus criminel que de vouloir donner aux princes & aux miniſtres des idées ſi injuſtes ſur des ſujets fidèles, dont les études font honneur à la nation: mais

Digitized by Google

heureuſement les princes & les miniſtres ne liſent point ces diſcours, & ceux qui les ont lus une fois, ne les liſent plus.

Quand on ſuccède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'exiſtence d'un Dieu, tirées des deſſeins, des rapports & des fins de tous les ouvrages de la création, ſeules preuves admiſes par les philoſophes, & ſeules preuves conſacrées par les pères de l'Égliſe; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes qui éclairent tous les yeux, il a ſubſtitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire, à la vérité, que ce raiſonneur était un athée, parce qu'il ne faut accuſer perſonne d'athéiſme, & encore moins l'homme à qui l'on ſuccède; mais auſſi ne faut-il pas le propoſer comme le modèle des écrivains religieux: il faut ſe taire, ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philoſophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on eſt admis dans un corps reſpectable, il faut dans ſa harangue cacher ſous le voile de la modeſtie l'inſolent orgueil qui eſt le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.

Digitized by Google

LES SI.

Si on n'eſt pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit, quoiqu'on poſsède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on ſoit orateur, poète ou hiſtorien; on l'eſt encore moins lorſqu'on n'a qu'une érudition ſuperficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'eſt pas hiſtorien, & qu'on ſe réduit à n'être qu'un rhéteur emporté & un poète médiocre.

Si on n'eſt pas philoſophe pour avoir fait des traités de morale & de métaphyſique, atteint les hauteurs de la géométrie, & révélé les ſecrets de l'hiſtoire naturelle; on l'eſt encore moins lorſqu'on ignore ces choſes, & qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

Si pour être homme de lettres & philoſophe, il faut être vertueux & chrétien; Homère & Horace n'étaient pas hommes de lettres, Socrate & Platon n'étaient pas philoſophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudrait faire connaître & punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte & le mépris des lois; mais *ſi* les gens de lettres ne ſont pas coupables de ces excès; *ſi* c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide; il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient ſéditieux, ils le ſeraient ſans

Digitized by Google

ſans prétexe & ſans intérêt ; mais *ſi* ceux qui les accuſent de ſédition attentaient à l'autorité du ſouverain, ils auraient des prétextes qu'on a ſouvent fait valoir, & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuſe les philoſophes de vouloir ſaper les fondemens du trône & de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuſes une recherche des poſſeſſions des citoyens, ſagement ordonnée par le ſouverain ; s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquiſition* (1), *reſſemblant à un dénombrement d'eſclavage ; ſi* ce même homme avait oſé envenimer par une ironie inſolente & injuſte, l'attention que ſon roi a donnée à des eſſais d'agriculture ; *ſi*, diſſimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occaſion de lui dire avec amertume : « Sire, » les ſpéculations (2) des machines qu'on vous pré- » ſente, des eſſais faits ſous vos yeux, ne rendront » pas nos champs moins incultes ; le parc de Verſailles » ne décide point de l'état de nos campagnes ; » cet homme après avoir inſulté de la ſorte à l'autorité, ne ſerait-il pas bien imprudent d'accuſer des citoyens paiſibles & ſoumis de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ſes peuples, qui n'ont pas beſoin d'être exagérés pour être ſentis ; il ne faut pas dire que ce ſentiment de bonté du

(1) Dans un diſcours imprimé du ſieur Lefranc de Pompignan.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

monarque ſuffit pour adoucir les malheurs de ſes ſujets, parce que la bonté des princes doit être agiſſante comme celle de la Divinité, & qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir; mais heureuſement nos princes ne ſe conduiſent pas d'après les maximes de l'auteur du diſcours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement inſultée, il ne doit pas ſe permettre de paſſer ſans intervalle au dernier degré de la flatterie; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'inſulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre choſe qu'un changement dans les intétêts.

Si les gens de lettres ſont diviſés entre eux, il faut regarder cette diviſion comme une ſuite de la faibleſſe humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature: mais *ſi* ceux qui déchirent les gens de lettres ſont animés du même eſprit que l'auteur du diſcours; *ſi* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front oſe-t-il la reprocher à ſon ſiècle?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naiſſance & les dignités ont de plus éminent, en écrivant une ſatyre perſonnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, & en eſtimant l'injure avec équité; mais *ſi* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands; s'ils ne ſont pas de vils flatteurs; *s'ils* jugent l'homme au travers de ſon rang; *s'ils* écrivent que tous les

Digitized by Google

hommes ſont égaux ; il faudra eſtimer ces ſentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorſqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le ſanctuaire des lettres l'anathême qui les proſcrit, que doit-on dire d'un diſcours à l'académie, qui n'eſt qu'une ſatyre des lettres & de ceux qui les cultivent ?

Si les bibliothèques formées des ouvrages de notre ſiècle, n'étaient qu'un recueil d'écrits ſcandaleux, frivoles ou inſolens, on pourrait y trouver la prière du déiſte, le voyage de Provence, &c. & le diſcours prononcé le 10 mars à l'académie françaiſe.

Si l'auteur de ce diſcours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui faiſait en le recevant dans une compagnie reſpectable, il pouvait cependant s'abaiſſer aux expreſſions de la reconnaiſſance que les Corneille & les Racine ont employées ; il ne devait pas dire à ſes confrères, pour tout remercîment, qu'il a été appelé par leurs ſuffrages, ou il devait ajouter qu'il les avait déjà demandés ſans les obtenir.

Si la mort de M. de Maupertuis a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occaſion de décrier la vie de quelques philoſophes qui pourront mourir auſſi chrétiennement que lui.

Si M. de Maupertuis a déſavoué les conſéquences qu'on a voulu tirer de ſes opinions métaphyſiques ſur l'eſſence de la matière, & s'il s'eſt juſtifié comme il a pu ſur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ces conſéquences, & qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il

Digitized by Google

avait affichés dans sa jeunesse; mais il ne faut pas donner sa justification comme une formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte; il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les juifs, les luthériens, les calvinistes, les sociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot si décisif, & ont encore beaucoup de choses à croire; & sur-tout il ne faut pas communiquer à l'académie française cette observation théologique fausse & déplacée, comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de Maupertuis a été accusé de liberté de penser, cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens, & plus retenu à former la même accusation.

Si la religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre & à les éclairer; mais il ne faut ni calomnier les gens de lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'auteur du discours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle; mais s'il l'a prévue, *illi robur & æs triplex.*

Digitized by Google

LES POUR, LES QUE, LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

Pour vivre un peu joyeuſement,
Croyez-moi, n'offenſez perſonne;
C'eſt un petit avis qu'on donne
Au ſieur Lefranc de Pompignan.

Pour plaire, il faut que l'agrément
Tous vos préceptes aſſaiſonne;
Le ſieur Lefranc de Pompignan
Penſe-t-il donc être en ſorbonne?

Pour inſtruire, il faut qu'on raiſonne
Sans déclamer inſolemment,
Sans quoi plus d'un ſifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un diſcours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au ſieur Lefranc de Pompignan.

LES QUE.

Que Paul Lefranc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un diſcours très-impertinent,
Et qu'elle en ſoit tout endormie;

*Qu'*il ait bu juſques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt cenſures qu'on publie,
Et dont je ſuis aſſez content;

Digitized by Google

Que, pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie,
Ce qui redouble son tourment;

*Qu'*ailleurs un noir petit pédant,
Insulte à la philosophie,
Et qu'il serve de nuchement
A Chaumeix qui se crucifie;

Que l'orgueil & l'hypocrisie
Contre ces gens de jugement,
Étalent une frénésie
Que l'on siffle unanimement;

Que parmi nous, à tout moment,
Cinquante espèces de folie
Se succèdent rapidement,
Et qu'aucune ne soit jolie;

*Qu'*un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout sourdement,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement;

*Qu'*un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie;
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.

LESQUEL

QUI pilla jadis Métastase,
Et *qui* crut imiter Maron;
Qui, bouffi d'ostentation,
Sur ses écrits est en extase;

Qui, ſi longuement paraphraſe
David en dépit d'Apollon,
Prétendant paſſer pour un vaſe
Qu'on appelle d'élection;

Qui, parlant à ſa nation,
Et l'inſultant avec emphaſe,
Penſe être au haut de l'Hélicon
Lorſqu'il barbotte dans la vaſe;

Qui, dans plus d'une périphraſe,
A ſes maîtres fait la leçon,
Entre nous, je crois que ſon nom
Commence en *V*, finit en *aze*.

LES QUOI.

Quoi! c'eſt Lefranc de Pompignan,
Auteur de chanſons judaïques,
Barbouilleur du vieux teſtament,
Qui fait des diſcours ſatyriques?

Quoi dans ces odes hébraïques
Qu'il tranſlata ſi triſtement,
A-t-il pris ces propos cauſtiques,
Qu'il débite ſi lourdement?

Quoi verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne ſe pardonne nullement.

Quoi Pompignan dans ſes répliques,
M'ennuira comme ci-devant?
Nous le pourſuivrons très-gaîment
Pour ſes fatras mélancoliques.

Digitized by Google

LES CAR.

A MONSIEUR LEFRANC DE POMPIGNAN.

Vous ne ceſſez point de calomnier la nation, *car* juſque dans l'éloge de feu monſeigneur le duc de Bourgogne, lorſqu'il ne s'agit que d'eſſuyer nos larmes, vous ne parlez à l'héritier du trône, au père affligé, au prince ſenſible & juſte, que de la fauſſe & aveugle philoſophie qui règne en France, de la raiſon égarée, des cœurs corrompus, des mains ſuſpectes, d'eſprits gâtés par des opinions dangereuſes; vous dites que dans ce ſiècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant, &c.

Vous avez tort; *car* il eſt cruel de dire à la maiſon royale, que la France eſt pleine d'eſprits qui ont peu de reſpect pour la religion catholique, & d'inſinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il eſt barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui ſont preſque tous ſans appui; il eſt affreux de faire le métier de délateur, quand on s'érige en conſolateur, & de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phraſes.

On voit aſſez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France, *car* vous aſpirez à en être chargé vous-même, vous & monſieur votre frère; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. Dupré de Saint-Maur, qui

Digitized by Google

vous recevait à l'académie, de vous comparer à Moïse, dans ſon beau diſcours, & monſieur votre frère à Aaron; ce qu'il fit, & ce qu'il ne fera plus.

Ah! Moïſe de Montauban! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre prière du déïſte, *car* elle n'y eſt pas. Ceſſez donc d'imputer des ſentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement profeſſé l'impiété.

Ce n'était pas ce que profeſſait le profeſſeur en droit, votre grand père, profeſſant à Cahors: c'était un homme ſage que ce profeſſeur; s'il vivait encore, il vous dirait: Mon fils, ſoyez modeſte, corrigez les vers de votre Didon, qui ſont lâches, faibles, durs, ſecs, hériſſés de ſoléciſmes.

Récitez les pſeaumes pénitentiaux, & ne les tranſlatez point en vers plus durs & plus chargés d'épithètes que votre Didon; ne ſoyez point hypocrite après avoir été impie; *car* c'eſt-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir inſultée, & ſur-tout ennuyée, la ſeule fois que vous avez oſé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, car il ne les lira pas; & n'imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera pas l'ordre; ne ſoyez point délateur, *car* c'eſt un vilain métier; ne faites point le grand ſeigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoiſie; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monſeigeur le dauphin, elle ne ſera pas confiée aux eſprits gâtés, aux auteurs de la prière du déiſte, ni aux têtes chaudes:

Digitized by Google

qui ont l'esprit froid; n'insultez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités.

Si vous présidez à la cour des aides de Cahors, ou à l'élection, ou au grenier à sel, n'imitez point ce juge de village dont parle Horace, qui portait le laticlave, & faisait parade de sa chaise curule; *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de supplique, qu'il *traite ses sujets comme des esclaves; car* alors ce n'est plus une supplique, & il ne reste que le libelle; & lorsqu'on est coupable d'un libelle si insensé, on a beau faire sa cour au père Desmarets, jésuite, le père Desmarets jésuite ne vous fera jamais entrer dans le conseil, *car* il n'y entrera pas lui-même.

LES AH, AH.

A MOISE LEFRANC DE POMPIGNAN.

Ah, ah, Moïse Lefranc de Pompignan, vous êtes donc un plagiaire, & vous nous faisiez accroire que vous étiez un génie!

Ah, ah, vous avez donc pillé le père Villermet dans votre histoire de monseigneur le duc de Bourgogne, & vous vous portiez pour historiographe des enfans de France, écrivant de votre chef! Vous avez ou que les biens des jésuites étaient déjà confisqués; vous vous êtes pressé de vous emparer de leur style. Vous, être traducteur de Villermet après avoir été traducteur de Métastase, & vous n'en disiez mot!

Digitized by Google

Ah, ah, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'hiſtoire des enfans de France. Vous nous induiſiez en erreur, en diſant dans votre épître dédicatoire à monſeigneur le dauphin, & à madame la dauphine, *j'obéis à vos ordres;* & il ſe trouve que vous avez ſeulement uſé de la permiſſion qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite tranſlation, permiſſion qu'on accorde à qui la demande.

Il ſemble par votre épître dédicatoire, que le roi & monſeigneur le dauphin vous aient dit: « M. le Franc » de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'uni» vers que nous ne confierons jamais nos enfans à des » mains ſuſpectes, à des cœurs corrompus, à des eſ» prits gâtés ».

Mais, Moïſe Lefranc qui jamais a voulu faire élever ſes enfans par des eſprits gâtés, & des cœurs corrompus, qui ont des mains ſuſpectes? Vos mains ont, ſans doute, un bon cœur; mais ce n'eſt pas aſſez pour élever nos princes.

Ah, ah, Moïſe Lefranc de Pompignan vous vouliez donc faire trembler toute la littérature? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cu à un pauvre diable, & celui-ci les recevait par reſpect; vint un brave qui donna des coups de pieds au cu du fanfaron; le pauvre diable ſe retourne, & dit à ſon battour: *Ah, ah,* monſieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron; & il roſſa le fanfaron à ſon tour, de quoi le prochain fut merveilleuſement content: *Ah, ah!*

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy, le premier juillet 1760.

Le mémoire de M. Lefranc de Montauban, préſenté au roi, étant parvenu à Montauban, & chacun étant ſtupéfait, les parens du ſieur auteur du mémoire s'aſſemblèrent; & ayant reconnu que ledit ſieur inſtruiſait familièrement ſa majeſté de ſes geſtes, dits & écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui ſieur Lefranc avait eus avec M. d'Agueſſeau, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothèque à Mautauban, & de plus, qu'il faiſait des vers; ayant remarqué dans ledit écrit pluſieurs autres paſſages qui dénotaient une tête attaquée; ils députèrent en poſte un avocat de ladite ville au ſieur auteur, demeurant pour lors à Paris, & lui enjoignirent de s'informer exactement de ſa ſanté, & d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, & ſe tranſporta chez le malade: il le trouva debout, à la vérité, mais les yeux un peu égarés, & le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés: *Jeovah, Jupiter, Seigneur* (1).

Je ne ſuis qu'un avocat, répondit le voyageur; je ne m'appelle point Jeovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade? Non, monſieur, je viens vous voir. Allez

(1) Prière du déiſte compoſée par ledit ſieur.

Digitized by Google

dire au roi de ma part, reprit le ſieur malade, qu'il reliſe mon mémoire, & portez-lui le catalogue de ma bibliothèque. L'avocat lui conſeilla de manger de bons potages, de ſe baigner & de ſe coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulſions, & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du ſein maternel (1).

Eh! monſieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces déteſtables vers, quand je vous parle raiſon? Le malade écuma à ce propos, & grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (2)
Sous le fer de Joſué;
L'orgueilleux Jabin ſuccombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iſſacar a pris les armes:
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat verſa des larmes en voyant l'état lamentable du patient; il retourna à Montauban faire ſon rapport juridique, & la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le ſieur Lefranc de Pompignan, juſqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la ſanté d'icelui.

(1) Poéſies ſacrées dudit auteur, page 61.
(2) *Ibid.* page 87.

Digitized by Google

RELATION

Du voyage de M. le marquis Lefranc de Pompignan, depuis Pompignan juſqu'à Fontainebleau, adreſſée au procureur fiſcal du village de Pompignan.

Vous fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi dans cette ſuperbe proceſſion, lorſque j'étais derrière un jeune jéſuite. Tous les bourdons du pays ſe faiſaient entendre, tous les payſans étaient mes gardes; vous entendîtes ce ſermon, dans lequel il eſt dit que j'ai la jeuneſſe de l'aigle, & que je ſuis aſſis près des aſtres, tandis que l'envie gémit ſous mes pieds. Vous ſavez combien ce ſermon me coûta de ſoins; je le refis juſqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la poſtérité qu'en corrigeant ſes ouvrages dans le temps préſent.

Vous aſſiſtâtes à ce ſplendide repas de vingt-ſix couverts, dont il ſera parlé à jamais. Vous ſavez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la poſte pour la cour, ma réputation me précédoit par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret: il y avait au bas cinq petits vers qui faiſaient une belle alluſion aux aſtres, auprès deſquels je ſuis aſſis.

Lefranc plane ſur l'horizon;
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Piron;
Et c'eſt à préſent ſa demeure.

Digitized by Google

Dès que j'arrivai à Limoges, je rencontrai le petit-fils de M. de Pourceaugnac ; il était instruit de ma fête, il me dit qu'elle ressemblait parfaitement au repas bien trousſé que monsieur son grand-père avait donné. Nous nous séparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans, je trouvai que la plupart des chanoines savaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon discours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau, & j'allai le lendemain au lever du roi, accompagné de M. Fréron, que j'avais mandé exprès ; dès que le roi nous vit, il nous adressa gracieusement la parole à l'un & à l'autre : M. le marquis, me dit sa majesté, je sais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le professeur. N'auriez-vous point sur vous ce beau sermon de votre façon qui a fait tant de bruit ? J'en présentai alors des exemplaires au roi, à la reine, à M. le Dauphin. Le roi se fit lire à haute voix, par son lecteur ordinaire, les endroits les plus remarquables : on voyait la joie répandue sur tous les visages ; tout le monde me regardait en rétrécissant les yeux, en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche, & en mettant les mains sur les côtés, ce qui est le signe pathologique de la joie. En vérité, dit M. le dauphin, nous n'avons en France que M. le marquis de Pompignan qui écrive de ce style.

Allez-vous souvent à l'académie, me dit le roi ? Non, Sire, lui répondis-je. L'académie va donc chez vous ? reprit le roi (c'était précisément le même

Digitized by Google

discours que Louis XIV avait tenu à Despréaux). Je répondis que l'académie n'est composée que de libertins & de gens de mauvais goût, qui rendent rarement justice au mérite; & vous, dit le roi à M. Fréron, n'êtes-vous pas de l'académie? Pas encore, répondit M. Fréron. Il eut alors l'honneur de présenter ses feuilles à la famille royale, & je restai à causer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaissez ma bibliothèque? Oh tant! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires..... Comme nous en étions-là, le roi & moi, la reine s'approcha, & me demanda si je n'avais pas fait quelque nouveau psaume judaïque? J'eus l'honneur de lui réciter sur le champ le dernier que j'ai composé, dont voici la plus belle strophe:

Quand les fiers Israélites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achor;
Galgala saisi de crainte,
Abandonna son enceinte,
Fuyant vers Samaraïm;
Et dans leurs rocs se cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, & je fus reconduit avec des acclamations universelles, qui ressemblaient à celles de Nicole dans le Bourgeois gentilhomme.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE
DE M. DE L'ÉCLUSE,

Chirurgien-dentiſte, ſeigneur du Tilloy, près de Montargis, à M. ſon curé.

MONSIEUR MON CURÉ,

Vous ſavez que j'ai récrépi à mes dépens l'égliſe du Tilloy, & que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié; je ne m'en ſuis pas ſeulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. le Franc de Pompignan de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il ſe l'eſt donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, juſqu'au ſermon qu'on a prononcé à ſon honneur dans l'égliſe de ſon village; qu'il a fait imprimer ce ſermon & la relation de cette belle fête, à Paris, chez Barbou, rue Saint-Jacques, aux grues; que quand on veut paſſer à la poſtérité, il faut ſe donner beaucoup de peines, & que je ne m'en ſuis donné aucune: vous avez craint, dites-vous, le ſort des prédicateurs modernes, que M. le Franc de Pompignan traite dans ſa préface d'écrivains impertinens, comme il a traité les académiciens de Paris de libertins, dans ſon diſcours à l'académie. Mais, mon cher paſteur, on n'exige pas d'un curé de campagne l'eloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modeſtie, & me

Digitized by Google

forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'égliſe du Tilloy (page 3) à la ſainte Cité de Jéruſalem deſcendant du ciel ? ne vous était-il pas aiſé de me louer moi préſent ? c'eſt ainſi qu'on en a uſé à Pompignan, immédiatement avant d'implorer les lumières du Saint-Eſprit & de la vierge Marie. On a eu ſoin de mettre en marge : M. le marquis de Pompignan préſent.

Quand je vous ai fait de doux reproches ſur votre négligence dans une affaire ſi grave, vous m'avez répondu que c'eſt ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis, que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges, que celui de M. de Pompignan était profeſſeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroiſſe eſt trop près de Paris, & que ce qui eſt grand & admirable à deux cents lieues de la capitale, n'a peut-être pas tant d'éclat dans ſon voiſinage.

Cependant, monſieur, il m'eſt bien dur de n'avoir travaillé que pour Dieu, tandis que M. de Pompignan reçoit ſa récompenſe dans ce monde.

M. le marquis de Pompignan fait la deſcription de ſa proceſſion ; il y avait, dit-il, à la tête un jeune jéſuite (page 32), derrière lequel marchait immédiatement M. de Pompignan avec ſon procureur fiſcal.

Mais, monſieur, n'avons-nous pas eu auſſi une proceſſion, un procureur fiſcal & un greffier ? s'il m'a manqué le derrière d'un jeune jéſuite, cela ne peut-il pas ſe réparer ?

M. le Franc rapporte que M. l'abbé la Coſte officia

Digitized by Google

d'une manière imposante ; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante ? Nous avons entendu parler d'un abbé la Coste qui en imposait en effet ; c'était un associé du sieur Fréron, & on fit même un passe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé la Coste dans la marine ; je ne crois pas que ce soit le même dont M. de Pompignan nous parle.

Au reste, monsieur, l'église du Tilloy avait un très-grand avantage sur celle de Pompignan ; vous avez une sacristie, & M. de Pompignan avoue lui-même qu'il n'en a point, & que le prêtre, le diacre & le sous-diacre furent obligés de s'habiller dans sa bibliothéque ; cela est un peu irrégulier ; mais aussi il a parlé de sa bibliothèque au roi ; il est dit en marge (page 31) qu'un ministre d'État a trouvé sa bibliothèque fort belle ; on y trouve une collection immense de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de Pompignan, & de son discours à l'académie française ; tandis que les petits écrits badins où l'on se moque un peu de M. de Pompignan sont condamnés à être dispersés en feuilles volantes, abandonnés à leur mauvais sort sur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la satisfaction de les voir pour les immoler à sa gloire.

Il est dit même, dans le sermon prononcé à Pompignan, « que Dieu donne à ce marquis la jeunesse » & les ailes de l'aigle ; qu'il est assis près des astres ; » (page 14) que l'impie rampe à ses pieds dans la » boue, qu'il est admiré de l'univers, & que son » génie brille d'un éclat immortel ».

Digitized by Google

Volà, monſieur, la juſtice que ſe rend à lui-même le marquis, tandis que je reſte inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-ſix couverts (page 38); je vois que la renommée eſt auſſi injuſte que la fortune ; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre égliſe, & cela n'a pas ſeulement été remarqué dans Montargis.

Enfin il eſt parlé de madame la marquiſe de Pompignan, & on n'a pas dit un mot de madame de l'Ecluſe ; on ſe prévaut même du jugement du ſieur Fréron qui appelle cette partie du ſermon une églogue en proſe (page 36); éloge qu'il donne auſſi aux vers de M. de Pompignan.

Enfin M. de Pompignan jouit de tous les honneurs poſſibles, depuis ſon beau diſcours à l'académie françaiſe ; la France ne parle que de lui, & je ſuis oublié : je demande à meſſieurs de l'académie ſi cela eſt juſte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

HYMNE

Chanté au village de Pompignan.

Sur l'air : *De Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village
De Pompignan
Et ce marquis brillant & ſage,
Modeſte & grand,
De ſes vertus premier garant;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi ſa chapelle
Et tous ſes vers;
Il pourſuit avec un ſaint zèle
Les gens pervers.
Tout ſon clergé s'en va chantant:
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

En aumuſſe un jeune jéſuite
Allait devant,
Gravement marchait à ſa ſuite
Sieur Pompignan
En beau ſatin de préſidènt;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

Je ſuis marquis, robin, poète,
Mes chers amis;
Vous voyez que je ſuis prophète
En mon pays.
A Paris, c'eſt tout autrement;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un pſautier judaïque,
On n'en ſait rien;
J'ai fait un beau panégyrique,
Et c'eſt le mien;
De moi je ſuis aſſez content;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en poſte
Charmer les grands.
Je protége l'abbé la Coſte
Et mes parens.
Je ſuis ſifflé par les méchans;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Verſaille
D'un air humain,
Aux ducs & pairs, à la canaille
Serrant la main,
Récitant ſes vers dignement;
Et vive le roi & Simon Lefranc,
Son favori,
Son favori.

Digitized by Google

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au ſujet du marquiſat de Pompignan. On a porté à M. le garde des ſceaux les lettres patentes à ſceller; il les a lues, & il a trouvé :

Que le roi, deſirant reconnaître les ſervices importans que la maiſon de le Franc avait rendus à l'État depuis la fondation de la monarchie, ſoit dans la robe, ſoit dans l'épée, deſirant récompenſer perſonnellement les ſervices que M. Lefranc avait rendus à ſa patrie & à la religion, ſoit en qualité de magiſtrat, & à la tête d'une cour ſouveraine, ſoit en qualité d'homme de lettres, & nommément le ſoin qu'il a pris d'immortaliſer la mémoire de M. le Duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait; ſa majeſté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquiſat ſa terre de Pompignan, n'entendant néanmoins ſa majeſté que ce fût-là une récompenſe, mais une faible marque de ſatisfaction, &c.

M. le garde des ſceaux a cru que la tête avait tourné au ſecrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes; il l'a envoyé chercher (ce ſecrétaire du roi eſt M. Carpot) : M. de Brou lui a demandé s'il avait perdu l'eſprit, diſant que, quand ce ſeraient les Montmorenci, les Châtillon, les la Trimouille, il n'en eût pas mis davantage. Il eſt vrai, monſeigneur, lui a dit M. Carpot, que c'eſt moi qui ai dreſſé les lettres,

Digitized by Google

mais la formule m'en a été envoyée..... Et par qui ?... Par M. le Franc ; il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts..... Eh bien, lui a dit M. de Brou, retranchez l'autre quart, & nous verrons : Et vive le roi & Simon le Franc ſon favori, ſon favori !

FRAGMENT
D'UNE LETTRE SUR DIDON,
TRAGÉDIE.

PLUSIEURS perſonnes ayant à l'envi rendu M. le Franc de Pompignan célèbre, & tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire ; j'ai trouvé ſa Didon ; je n'ai pu encore aller au-delà de la première ſcène ; mais j'eſpère pourſuivre avec le temps : cette première ſcène m'a paru un chef-d'œuvre. *Iarbe* déclare d'abord :

Que ſes ambaſſadeurs irrités & confus
Trop ſouvent de la reine ont *ſubi* les refus :
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime,
Que, déguiſant encor ſon dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à ſes hauteurs,
Il vient ſous le *faux nom* de ſes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné, pénétrer le myſtère.
Que ſait-il ? n'écouter qu'un tranſport amoureux,
Se découvrir lui-même, & déclarer ſes feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

Vos feux ! que dites-vous ? Ciel, quelle eſt ma ſurpriſe !

Digitized by Google

Ce *Maderbal* en effet peut être ſurpris, pour peu qu'il ſache la langue françaiſe, que des ambaſſadeurs *ſubiſſent* des refus, &c. que le prince Iarbe

. . . . . en *proie* à des hauteurs,
Vienne ſous le *faux nom* de ſes ambaſſadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambaſſadeurs ont un faux nom, & que ce *Iarbe* prend les noms de trois ou quatre ambaſſadeurs à la fois. *Iarbe* lui replique :

Je pardonne ſans peine à ton étonnement ;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment ;
J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'eſt comme ſi on diſait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui eſt au milieu des terres. Enſuite il apprend à cet officier

Qu'il vient, peut-être épris d'une flamme trop vaine ;
Tenter lui-même encor cette ſuperbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réuſſi, car il ajoute :

. . . . . Que ſes ſoldats & ſes vaiſſeaux
Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux.
L'amour conduit mes pas, la haine peut les ſuivre, &c.

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, & ſur-tout d'une haine qui va ſuivre les pas de *Iarbe*, lui répond :

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.

Je ſuis comme *Maderbal*, je ne reviens point de ma

Digitized by Google

ſurpriſe, de lire de tels diſcours & de tels vers : le ſtyle eſt un peu de Gaſcogne.

. . . . . *Je fus* (dit Iarbe) dans nos déſerts,
Enſevelir la honte, & le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut aſſez mal conſeillé ; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je ſuis déjà édifié de ſon épître dédicatoire, dans laquelle il ſe compare, avec ſa modeſtie ordinaire, au cardinal de Richelieu ; & j'avoue qu'en fait de vers le gaſcon peut s'égaler au poitevin. . . . . .

Digitized by Google

LA PRIÈRE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MARS 1760 A L'ACADÉMIE FRANÇAISE:

Adeò indulgent ſibi latiùs ipſi.
JUVEN. ſat. XIV.

Conforme à celle qui a paru en 1740, ſous le nom de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.

AVERTISSEMENT.

« J'AI eu bien de la peine, dit le provincial de Paſcal, » à trouver un Eſcobar : je ne ſais ce qui eſt arrivé » depuis peu qui fait que tout le monde le cherche ». La traduction de la *Prière univerſelle de Pope*, par M. Lefranc, vient d'éprouver un ſort ſemblable à celui de l'ouvrage du théologien jéſuite. Un homme célèbre a dit un mot, & la prière du déiſte eſt ſortie de l'obſcurité où elle était enſevelie. Elle était devenue rare, quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur, par modeſtie, en avait racheté un grand nombre d'exemplaires, & elle eſt recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. Lefranc ont acquis beaucoup de célébrité depuis ſon *diſcours à l'académie.*

Nous avons donc penſé que le public recevrait

Digitized by Google

avec plaiſir une nouvelle édition de cette pièce : les notes & les critiques que nous y avons jointes pouvant ſervir pour prémunir les fidèles contre les principes de la *philoſophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, & que M. Lefranc a ſi bien combattus dans ſon *diſcours*. Nous eſpérons que l'auteur même nous ſaura gré de notre zèle, & que les perſonnes religieuſes trouveront dans nos remarques un grand ſujet d'édification.

On nous dira peut-être qu'il ſerait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en le critiquant. A cela nous répondrons que, ſi cette traduction était auſſi belle que l'original, ſi elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il ſerait à craindre que nos obſervations, quelque ſolides qu'elles fuſſent, ne tinſſent pas contre les charmes de la poéſie, & que l'antidote ne fût moins puiſſant que le poiſon; mais nos lecteurs verront aiſément que l'ouvrage que nous leur préſentons n'eſt rien moins que dangereux, & ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si, pour l'ordinaire, des vers ne ſont pas des raiſons, de mauvais vers ſont encore au-deſſous des mauvaiſes raiſons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à ſa naiſſance, ayant ſcandaliſé beaucoup de perſonnes, & ſur-tout un illuſtre magiſtrat,

Digitized by Google

M. Lefranc en donna dans les journaux des ſavans (en ſeptembre 1741) une rétractation très-ample & très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occaſions : par exemple, en 1734, il avait écrit que Virgile était un mauvais modèle pour les caractères; dans la préface de ſon édition de 1753, il dit que cette expreſſion qu'il avait employée eſt dure, & ne convenait point à ſon âge ni à ſon peu d'expérience; & il ajoute : « Je la rétracte aujourd'hui par reſpect pour Virgile, » en penſant toujours de même par reſpect pour la » vérité ».

LA PRIÈRE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO, MAXIMO.

I.

O toi que la raiſon, que l'inſtinct même adore,
Souverain maître & créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jehovah, Jupiter, Seigneur !

NOTES.

Le titre ſeul de cette pièce annonce l'irréligion, puiſque le mot *univerſelle* ſignifie que tout homme peut adreſſer cette prière à Dieu, quelque religion qu'il profeſſe. Si dès 1740, M. le Franc eût été lié étroitement, comme il l'eſt aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, il aurait bien compris que ſi nous ne pouvons pas prier Dieu

Digitized by Google

avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume, à plus forte raiſon ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs & les Guèbres la même formule de prière.

Au reſte, toute cette ſtrophe ne reſſemble que par le dernier vers à l'original. Voici la traduction littérale : « Père de tout, adoré dans tous les âges, dans » tous les climats, par le ſaint, par le ſauvage, par le » philoſophe, Jehovah, Jupiter ou Dieu » !

Il n'y a point là *d'inſtinct qui adore;* on n'y trouve point cette expreſſion ſi faible & ſi commune de l'*univers qui t'implore.* On voit combien cette prétendue traduction eſt au-deſſous de l'original.

II.

Source, cauſe première, Être inintelligible,
Que je ſuis borné devant toi !
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un chaos pour moi.

NOTES.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une choſe obſcure & reſpectable, des myſtères de la religion par exemple, qu'ils ſont *incompréhenſibles;* mais un homme religieux ne dira point qu'ils ſont *inintelligibles.* On dit avec vérité des ſyſtêmes des athées, qu'ils ſont *inintelligibles*, & on les traiterait trop favorablement en diſant qu'ils ſont *incompréhenſibles;* même dans l'uſage ordinaire ces deux mots ne ſont pas ſynonymes : par exemple, la hardieſſe de M. le Franc à inſulter des gens de lettres & l'académie eſt *incompréhenſible*, mais elle n'eſt pas

Digitized by Google

inintelligible. Il eſt d'autant plus difficile d'excuſer l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot, qu'*incompréhenſible*, qui était le mot propre, faiſait également le vers, & était beaucoup plus conforme à l'original, *leaſt underſtood, ſi peu compris.*

Dans le reſte de la ſtrophe, la traduction préſente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : « O Dieu, qui as borné toute mon intelligence à ſavoir que tu es bon, & que je ſuis » aveugle ; » & M. le Franc lui fait dire :

Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le *reſte* eſt un *chaos* pour moi.

Ce mot *reſte* eſt fort indécent. Ce *reſte* renferme beaucoup de choſes reſpectables que le traducteur traite bien légèrement : c'eſt toute l'économie de la religion, toutes les vérités qu'elle enſeigne aux hommes, qui ſeraient ce *chaos*, au dire du traducteur ; car, comme on le voit, Pope ne dit rien de ſemblable.

III.

Mais le bien & le mal, dans cette nuit obſcure,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la nature,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons ſeulement que notre conſcience,
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompenſe,
Le mal plus affreux que l'enfer (1).

(1) C'eſt le ſens preſque littéral de l'anglais ; mais n'eſt-ce point

Digitized by Google

NOTES.

Toute critique littéraire ſerait ſuperflue ſur des vers qui ſont fort au-deſſous du médiocre :

N'écoutons ſeulement que notre conſcience :
. . . . . .
Que le ciel qui le récompenſe.

Cette dernière expreſſion eſt impropre & équivoque. Le ciel qui récompenſe le bien, ſignifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui eſt la récompenſe des bonnes actions : or c'eſt ce dernier ſens qui eſt celui de Pope.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir, c'eſt payer tes graces ;
Je t'obéis quand je jouis.

NOTES.

Il n'y a aucune eſpèce de religion qui ait cru que recevoir les graces de Dieu, c'eſt les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expreſſion de

---

exiger trop de perfection dans les ſentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainſi cette penſée :

Ma conſcience eſt libre, & ce guide ſévère
Ne règle pas mes ſentimens
Par le deſir ſeul du ſalaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Les perſonnes éclairées, & particulièrement les Anglais qu'on a conſultés ſur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte. *Note du traducteur.*

Digitized by Google

la reconnaiſſance envers l'Être ſuprême. Au reſte, en rétractant cette maxime qui eſt une des plus libres de *la prière univerſelle*, il paraît que M. le Franc s'était réſervé le droit de ſe conduire *vis-à-vis* de l'académie françaiſe, comme le déiſte de Pope envers Dieu. S'il n'a point fait de remercîment, c'eſt qu'il a cru, ſans doute, qu'en *recevant* la grace que lui faiſait l'académie, il l'*avait payée*. M. le Franc tient encore un peu aux erreurs de ſa jeuneſſe.

VI.

Mais ceſſons de penſer qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi :
N'es-tu ſouverain que de l'homme ?
Tant d'autres mondes ſont à toi !

NOTES.

Mais ceſſons de penſer : ces mots ſembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque choſe dont il va ſe rétracter ; mais ils ne ſont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de ſyllabes. Quand un poète médiocre a beſoin de ces ſortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fuſſent qu'inutiles, & qu'elles ne fiſſent pas un ſens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atome* avec *homme* ; mais le traducteur prête encore ici à ſon original une impiété que Pope n'a pas eue dans l'eſprit.

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de Dieu, qu'il dit n'être pas bornée à la terre ; littéralement : « Que je ne reſſerre pas ta bonté dans les bornes » étroites

Digitized by Google

» étroites de ce globe; que je ne te croie pas le Dieu » de l'homme seul, tandis que mille mondes m'envi- » ronnent ». Le traducteur lui fait dire : *Que la terre ne borne pas la loi de* Dieu : or, comme la religion chrétienne n'est certainement faite que pour notre globe, si l'on ne doit pas penser que *notre terre borne la loi de* Dieu, on en peut conclure que la religion chrétienne n'est pas la loi de Dieu. Il n'y a pas d'autre moyen d'excuser M. le Franc, que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'est-là justifier la religion du traducteur aux dépens de ses talens pour la poésie; & quelque réconciliation qui se soit faite entre son esprit & sa dévotion (1), on peut craindre que l'apologie ne soit pas de son goût.

VII.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger Dieu même,
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il prononce l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

NOTES.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de Silhouette sur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui; il a fait voir que

(1) Allusion à un ouvrage ridicule de Jean-George Lefranc, archevêque de Vienne, primat de sept provinces; ce livre était intitulé : *Réconciliation de la dévotion avec l'esprit.* On a dit que c'était la *réconciliation normande.*

Digitized by Google

le traducteur a envenimé la penſée de l'auteur anglais; que dans l'original c'eſt de lui-même que le déiſte parle, en diſant que ſa main ne doit pas préſumer de lancer la foudre; au lieu que dans la traduction, le déiſte s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathême ſur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifeſtement les miniſtres de la religion, devient hardi & ſcandaleux. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grace entière
De te ſuivre juſqu'à la fin:
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta ſageſſe dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

NOTES.

Ce ne ſont pas-là des vers; ce n'eſt pas-là l'élégance, l'harmonie, les images, la ſublimité de Pope. C'eſt un écolier qui ſe traîne languiſſamment ſur la trace d'un grand homme, & qui bronche à chaque pas; qui lutte ſans ceſſe contre les difficultés & qui ne les ſurmonte pas; qui croit avoir fait des vers lorſqu'il a compaſſé laborieuſement un certain nombre

Digitized by Google

de syllabes, & placé quelques rimes à leur suite. *Sauve-moi du murmure impie* signifie en français : *Ne permets pas que je sois l'objet du murmure;* au lieu que Pope a dit, & son traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure.* Au reste, ces deux strophes sont très-religieuses; c'est une prière qui sied dans la bouche d'un chrétien même. M. le Franc lui-même avait plus de raison qu'un autre de demander cette grace à Dieu. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la folle vanité;* car c'est un grand péché & un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

NOTES.

Cette strophe, comme les précédentes, ne renferme que des sentimens pieux & humains, & nous pouvons dire des instructions que M. le Franc a bien perdues de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce, & les accusations qu'il intente, dans son discours, à beaucoup de personnes, on serait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de Pope cette belle maxime qu'*il faut être lent à condamner.* Il devait cependant penser que c'est un précepte de l'évangile : « Ne jugez point, & vous ne serez » point jugés; ne condamnez point, & vous ne » serez point condamnés ». Saint Luc, chap. VI, » v. 33.

Digitized by Google

XI.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils ſont l'œuvre de tes mains:
Sois leur guide autant que leur maître,
Juſqu'au terme de leurs deſtins.

NOTES.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être: rien n'eſt ſi vrai que cette maxime; au milieu des richeſſes, de la réputation, de la faveur, ce néant ſe fait ſentir. Un homme qui ſe croyait heureux peut voir en un inſtant une fauſſe démarche & le concours de quelques circonſtances troubler tout le bonheur de ſa vie. Un homme qui jouiſſait de quelque conſidération peut la voir s'éclipſer en un jour: alors ſeulement on rentre en ſoi-même, on reconnaît ſon néant, & on s'écrie: *Vanité des Vanités.* Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digreſſion morale.

Revenons à M. le Franc.

XII.

Que le pain, que la paix ſoit ici mon partage:
J'attends que ton auguſte choix
Des autres biens fixe l'uſage;
Tes volontés ſeront mes lois.

NOTES.

« Que le pain & la paix, dit Pope, ſoient mon » partage: quant à tout autre bien, tu ſais s'il vaut » mieux me l'accorder ou me le refuſer; que ta vo- » lonté ſoit faite ». On n'exprime pas cette penſée

Digitized by Google

en français, en disant à Dieu : *Des autres biens fixe l'usage.*

XIII.

Ton temple est en tous lieux ; tu remplis la nature ;
Tout l'univers est ton autel.
Rien ne vit, n'existe, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

NOTES.

Cette dernière strophe, qui est une des plus sublimes de l'original, est une de celles que le traducteur a le plus misérablement défigurées. La traduction littérale suffit pour faire sentir la platitude & l'infidélité de celle de M. le Franc.

« L'immensité, dit Pope, est ton temple ; la terre, » la mer & les cieux son ton autel ; que tous les êtres » forment un chœur de louanges à ta gloire, & que » de toutes les parties de la nature l'encens s'élève » vers toi ».

Ici l'auteur a encore rendu son original irréligieux sans nécessité. Pope dit que l'immensité est le temple de Dieu, idée grande & sublime, qui n'a rien d'opposé à la religion ; & le traducteur, avec l'expression *en tous lieux*, rabaisse la pensée des lecteurs à la terre, & leur donne à entendre que les temples construits par la main des hommes, ne sont pas meilleurs pour honorer Dieu les uns que les autres, ni les églises que les autres *lieux*. On peut croire même que depuis sa conversion, il a conservé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de Dieu est par-tout, & qu'il ait regardé

Digitized by Google

l'académie comme une égliſe, puiſqu'il y a fait un ſi ennuyeux ſermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le journal des ſavans, où ſe trouve la rétractation de M. le Franc dont il eſt fait mention ci-deſſus (dans l'avertiſſement), nous croyons que nos lecteurs ſeront bien aiſes de trouver ici un petit extrait de cette pièce, que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. Lefranc :

1°. Il avait traduit la prière du déiſte, parce que *certains anglais, avec leſquels il était dans une aſſez étroite liaiſon*, l'en avaient *défié*.

2°. *Emporté par la chaleur du travail, il ne jugea de ſang froid de ſa traduction* que long-temps après qu'elle fut faite.

3°. *Il eut l'imprudence de livrer ſa traduction* à ces anglais.

4°. Lorſqu'il reprit le ſang froid que la chaleur de la compoſition lui avait ôté, & qu'il jugea que ſon ouvrage pouvait être *ſcandaleux*, il voulut retirer la copie.

5°. *Il n'était plus temps ; les anglais*, avec qui il était étroitement lié, *étaient déjà retournés à Londres*, ſans qu'il en eût rien ſu.

6°. Il leur écrivit *pour les conjurer de ne la point divulguer*.

7°. *Ils le lui promirent*.

8°. *Alors il oublia totalement la prière & la*

Digitized by Google

traduction; mais un imprimeur anglais n'y pensa que trop pour lui.

A toute cette histoire, M. le Franc ajoute « que » ce serait le lieu de réfuter les propositions condam- » nables de la prière universelle; mais que ce qui est » visible n'a pas besoin d'être démontré; qu'il les » désavoue, quoiqu'elles ne soient pas de lui, & » qu'il les rétracterait, s'il avait eu le malheur de les » penser un seul instant »; qu'elles sont, sans doute, échappées par enthousiasme à M. Pope, si recommandable par ses talens, & qui a le courage de professer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes insensés & les systêmes inconséquens d'une *malheureuse philosophie* déshonorent les talens devant les hommes, & les rendent criminels devant Dieu..... que la poésie ne doit point être le langage de l'irréligion; que, si elle a rempli ses loisirs, il a du moins l'avantage assez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnesmœurs, &c. &c.; & qu'il est avec respect, &c. &c.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piège tendu pour surprendre la religion de M. le Franc, & nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du discours témoigne contre les philosophes anglais, après en avoir éprouvé une aussi noire trahison. Nous conjecturons qu'on l'aura aussi défié de faire un discours malhonnête à l'académie, & nous l'exhortons à ne pas accepter désormais de semblables défis.

Digitized by Google

2°. M. le Franc, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas ſenti le venin de la prière de Pope dans une longue & laborieuſe traduction ; il n'a entendu l'original & ſa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorſqu'il compoſe de tête, puiſqu'il eſt ſi chaud lorſqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un diſcours qu'il a fait attendre pendant plus de ſix mois à l'académie. Si jamais il eſt reçu dans quelque ſociété littéraire, on lui conſeille d'achever ſon diſcours trois ou quatre ans avant ſa réception ; dans cet intervalle, il profitera des momens de ſang froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de ſa harangue les choſes qui pourraient être inſultantes pour ſes confrères, & révoltantes pour le public.

3°. M. le Franc avait-là d'étranges amis : ils lui promettent que ſa traduction ne paraîtra pas, & ils la confient à un imprimeur ! C'eſt ſans doute, ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point la *philoſophie naturelle du droit des gens ;* & il faut convenir que, ſi M. le Franc n'a jamais ſouffert des violences & des injuſtices de leurs gens de guerre, il a bien à ſe plaindre de leurs philoſophes, & ſur-tout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. le Franc juge Pope bien favorablement, lorſqu'il dit que les propoſitions condamnables de la prière univerſelle lui ſont échappées dans l'enthouſiaſme ; mais pourquoi l'enthouſiaſme,

Digitized by Google

qui excuſe Pope & ſon traducteur, ne pourrait-il pas excuſer auſſi quelques-uns de ceux que M. le Franc traite ſi durement dans ſon diſcours? Croit-il être le ſeul en France qui ſoit emporté par la chaleur du moment, & à qui l'on puiſſe pardonner les fougues de l'eſprit & du génie? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne ſoient plus chauds que la traduction de la prière univerſelle.

5°. M. le Franc loue Pope du courage qu'il a eu de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; ſur quoi nous ferons ce raiſonnement: Ou l'auteur de la prière univerſelle était aux yeux de M. le Franc un catholique bien convaincu, ou il le regardait comme un homme penſant librement, laiſſant appercevoir ſon irréligion dans ſes écrits, & rempliſſant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on eſt en droit d'exiger de M. le Franc qu'il ne juge pas plus rigoureuſement ceux des *philoſophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'*Eſſai ſur l'homme* & la *Prière univerſelle*. Dans le ſecond cas, on lui repréſentera qu'en louant Pope incrédule & rempliſſant quelques devoirs extérieurs de religion, il fait penſer que c'eſt un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuſe en France de la même diſſimulation, puiſqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux, cette diſſimulation eſt auſſi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme ſuffiſante la juſtification de M. le Franc contre le reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occaſion de la prière

Digitized by Google

univerſelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs qu'on n'y trouve pas les mots déciſifs de religion révélée & de révélation; que l'auteur du diſcours donne comme la marque diſtinctive des juſtifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop ſévèrement M. le Franc, ſi on le jugeait d'après ſes propres maximes.

CONCLUSION.

Il ſuit de tout ce que l'on vient de dire, que l'auteur du diſcours prononcé à l'académie françaiſe, le 10 mars 1760, avait traduit & envenimé, en 1740, la prière du déiſte, compoſée par Pope.

LETTRE

DU SECRÉTAIRE DE M. DE VOLTAIRE,

AU SECRÉTAIRE DE M. LEFRANC DE POMPIGNAN.

MONSIEUR,

Vous avez écrit trois lettres à M. de Voltaire, ſignées Ladouz, à l'hôtel des Aſturies, rue du Sépulcre. Vous lui dites, dans ces trois lettres, que vous avez été le ſecrétaire du célèbre M. le Franc de Pompignan; que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, & qu'il vous a renvoyé parce qu'il vous ſoupçonnait d'avoir fourni à M. de Voltaire des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de Voltaire une atteſtation qui détruiſît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaiſſait pas, que vous ne le connaiſſiez pas,

Digitized by Google

& qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. le Franc de Pompignan que ses propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade, & presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. le Franc de Pompignan.

1°. D'assez mauvais vers.

2°. Son discours à l'académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-les-Montauban.

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays; & d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de Paris & tous les gens de lettres sont à ses pieds dans la fange.

Mon maître a appris aussi que M. le Franc de Pompignan (quoiqu'il soit noyé), se comparait à Moïse, & que monsieur son frère l'évêque était Aaron; il leur en fait ses complimens.

Il a entendu parler aussi d'une pastorale de monsieur l'évêque, adressée aux habitans du Puy-en-Velay, par monseigneur, Cortiat, secrétaire. On lui a mandé que dans cette pastorale il est question d'Aristophane,

Digitized by Google

de Diagoras, du dictionnaire encyclopédique, de Fontenelle, de la Mothe, de Perrault, de Terraſſon, de Boindin, du chancelier Bacon, de Deſcartes, de Mallebranche, de Locke, de Newton, de Leibnitz, de Monteſquieu, &c.

Nous félicitons meſſieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces meſſieurs; tel paſteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucunes de ces querelles ſcientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, & laiſſe les grands hommes éclairer leur ſiècle.

Vous lui mandez que monſieur l'évêque d'Alais veut vous prendre pour ſecrétaire, en cas que vous ayez une atteſtation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les ſecrets de M. le Franc de Pompignan; il vous envoie cette atteſtation, & il ſe flatte que, quand vous ſerez à M. d'Alais, vous ne reſſemblerez pas à M. Cortiat, ſecrétaire.

P. S. Je vous demande pardon, monſieur, j'oubliais, dans les ouvrages de M. le Franc de Pompignan, la prière du déiſte qu'il a traduite de l'anglais.

LETTRE
DE CHARLES GOUJU
A SES FRÈRES.

Je conjure non-ſeulement mes chers compatriotes, mais auſſi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, & même les Italiens, de vouloir bien

Digitized by Google

conſidérer avec moi, pour leur édification, ce qui ſe paſſe aujourd'hui au ſujet des révérends pères jéſuites.

Je ſuis couſin de M. Caſot, & allié de M. Lyonci, que le révérend père la Valette, préfet apoſtolique du commerce, a ruinés de fond en comble. Dieu faſſe miſéricorde à ſon préfet! Mais je demande à tout homme qui fait uſage de ſa raiſon, s'il eſt poſſible que le révérend père la Valette, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand, après avoir fait vœu de pauvreté, & après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de ſix millions? Eſt-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, ſe damne de gaieté de cœur en faiſant ce que ſa religion & ſes vœux réprouvent à ſi haute voix?

Qu'un fidèle, entraîné par une paſſion violente, commette un crime paſſager, & qu'il s'en repente; c'eſt le propre de notre nature: mais quand les maîtres en Iſraël nous volent en nous prêchant & en nous confeſſant; quand ils perſiſtent dans cette manœuvre des années entières, je vous demande, mes chers frères, s'il eſt poſſible qu'ils ſoient toujours perſuadés & toujours trompeurs; qu'ils penſent réellement tenir Dieu dans leurs mains à la meſſe lorſqu'ils nous pillent au ſortir de la ſainte table?

Il eſt avéré, par les dépoſitions des conjurés de Lisbonne, que les jéſuites, leurs confeſſeurs, les aſſurèrent qu'ils pouvaient en ſureté de conſcience aſſaſſiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés; je demande ſimplement s'il eſt

Digitized by Google

poſſible que ceux qui ſe ſervaient d'un ſacrement pour inſpirer le parricide, cruſſent à ce ſacrement ?

Je paſſe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Penſez-vous que le jéſuite le Tellier crût en Jéſus-Chriſt ? penſez-vous qu'il crût un Dieu juſte, rémunérateur & vengeur, quand il abuſait de l'ignorance de Louis XIV en matières théologiques, pour perſécuter le vertueux cardinal de Noailles ; & quand, faiſant le métier de fauſſaire, il montrait à ſon pénitent des lettres de pluſieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites ? Cette conduite, ſoutenue pluſieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confeſſeur ne croyait rien de ce qu'il faiſait croire à ſon pénitent ?

Les adverſaires des jéſuites, qui ont imaginé les convulſions & tant d'autres miracles, & qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jéſuite le Tellier ?

Je vous le répète ; un homme peut croire en Dieu, & tuer ſon père ; mais il eſt impoſſible qu'il croie en Dieu, & qu'il paſſe ſa vie dans des crimes réfléchis, & dans une ſuite non interrompue de fraudes & d'impoſtures : il s'en repent du moins à la mort ; mais je vous défie de trouver dans l'hiſtoire un ſeul théologien qui ait avoué ſes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des ſéculiers, des meurtriers & des inceſtueux faire des pénitences publiques. Je me ſoumets à donner dix mille écus qui me reſtent de toute ma fortune que le révérend père la Valette m'a enlevée, ſi vous me montrez un ſeul théologien pénitent.

Digitized by Google

Voulez-vous de plus grands exemples ? prenez-les chez les premiers pontifes : Jules II, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, le voluptueux Léon X, Alexandre VI ſouillé d'inceſtes & d'aſſaſſinats ; tant de papes entourés de maîtreſſes & de bâtards, ſe jouant, dans le ſein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à Dieu leurs mains pleines d'or & teintes de ſang ? un ſeul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons Charles-Quint chanter à Saint-Juſte ſon *de profundis ?*

Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné. La religion chrétienne que j'enſeigne n'eſt certainement pas celle des premiers ſiècles. Il eſt clair que la ſynaxe des premiers chrétiens n'était pas une meſſe privée ; il eſt conſtant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années ; que la confeſſion auriculaire a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé ſans en excepter une ſeule. Tous les dogmes ont viſiblement changé de même ; nous ſavons l'époque de l'addition au ſymbole des apôtres, touchant la proceſſion du Saint-Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos évangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire ; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons ; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes ; nous pouvons donc, ſans rien

Digitized by Google

craindre, les dépouiller & les confeſſer, les aſſaſſiner & leur donner l'extrême-onction.

Non-ſeulement ils ont fait ce raiſonnement, mais il eſt impoſſible qu'ils ne l'aient pas fait ; car, encore une fois, il n'eſt pas dans la nature qu'un homme diſe : Je crois fermement tout ce que j'enſeigne, & je vais faire le contraire pendant toute ma vie & à ma mort.

Beaucoup de ſéculiers, & ſur-tout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. Muſtapha a dit: Mon muphti ne croit point à Mahomet ; je ne dois donc pas y croire ; je peux donc faire étrangler mes frères ſans le moindre ſcrupule.

Ce ſyllogiſme abominable, *ma religion eſt fauſſe, donc il n'y a point de Dieu*, eſt le plus commun que je connaiſſe, & la ſource la plus féconde de tous les crimes.

Quoi ! mes chers frères, parce que Malagrida eſt un aſſaſſin, le Tellier un fauſſaire, la Valette un banqueroutier, & le muphti un fripon, s'enſuit-il qu'il n'y ait pas un Être ſuprême, un créateur, un conſervateur, un juge équitable, qui punit & qui récompenſe ? J'ai connu un jacobin, docteur de ſorbonne, qui était devenu athée parce que ſon prieur l'obligeait de ſoutenir dans ſon cloître la conception de la Vierge dans le péché, & qu'en ſorbonne il était obligé de ſoutenir le contraire. Il diſait froidement : Ma religion eſt fauſſe : or, puiſque ma religion, qui eſt ſans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fauſſeté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point

Digitized by Google

point de Dieu ; j'ai donc fait une énorme ſottiſe de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme ; je luis dis : Il eſt vrai qu'en vous faiſant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que Marie ſoit née maculée ou immaculée, Dieu en exiſte-t-il moins ? Dieu en eſt-il moins le père & le juge de tous les hommes ? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine & au dernier des jacobins d'être juſte, ſincère, modéré, & de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fît à lui-même ? Les dogmes changent, mon ami ; mais Dieu ne change pas. Le cordelier S. Bonaventure & le jacobin S. Thomas ne ſont preſque jamais du même avis : hé bien, ne penſez ni comme Thomas, ni comme Bonaventure. On a falſifié de certains livres, on en a ſuppoſé d'autres ; cela vous fait de la peine ; conſolez-vous ; on ne peut peut falſifier le grand livre de la nature, dans lequel il eſt écrit : *Adore un Dieu, & ſois juſte.* Je vis avec plaiſir que mon ſermon fit une grande impreſſion ſur mon jacobin.

Il faut, mes frères, épurer la religion ; l'Europe entière le crie, &, pour l'épurer, ce n'eſt point par épurer la théologie qu'il faut commencer : il faut l'abolir entièrement. Il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie qui n'a ſervi qu'à renverſer des milliers de cervelles, & qui a bouleverſé tous les Etats les uns après les autres. Elle ſeule fait les athées. Le grand nombre des petits théologiens, qui eſt aſſez ſenſé pour voir tout le ridicule de cette

Digitized by Google

ſcience chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. Il conclut, comme le jeune jacobin, que la Divinité eſt une chimère parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre, ni quinquina pour la fièvre, ni être ſaigné dans l'apoplexie, ni faire diete dans la pléthore, parce qu'il y a de mauvais médecins : c'eſt nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, diſent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu, pourquoi y croirions nous ?

Mes frères, une fauſſe ſcience fait les athées ; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité ; elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé.

Voilà, mes chers frères, ma profeſſion de foi ; ce doit être la vôtre ; car c'eſt celle de tous les honnêtes gens. *Amen.*

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un juriſconſulte de l'ordre des avocats ayant été conſulté par une perſonne de l'ordre des comédiens, pour ſavoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des geſtes nobles, du ſentiment, du goût & tous les talens

Digitized by Google

néceſſaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (1) l'ordre des lois. L'ordre des convulſionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre ſiégeant à Paris, icelle a décerné un ordre à ſon bourreau de brûler la conſultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jéſuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converſation de M. l'intendant des Menus en exercice, & de M. l'abbé Grizel. Je fus préſent à cette converſation : je l'ai fidèlement recueillie, & en voici un petit précis que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le ſens commun peut étendre à ſon gré.

Je ſuppoſe, diſait l'intendant des Menus à l'abbé Grizel, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV ; je ſuppoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il eût fait compoſer Cinna, Athalie & le Miſanthrope, qu'il les eût fait repréſenter par des ſeigneurs & des dames devant tous les ambaſſadeurs de l'Europe ; je demande s'il ſerait tombé dans l'eſprit du curé la Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un ſeul autre curé, ou d'un ſeul habitué, ou d'un ſeul moine ; d'excommunier ces ſeigneurs & ces dames, & Louis XIV lui-même ; de leur refuſer le ſacrement du mariage & la ſépulture ? Non, ſans doute, dit l'abbé Grizel ; une

(1) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup queſtion d'*ordre*, fut déféré par maître *le Dain*, & incendié au bas de l'eſcalier.

Digitized by Google

si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant des Menus. Quand Louis XIV & toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand Louis XV dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Grizel: nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le père le Bossu, supérieur de Sainte-Geneviève, le père Rapin, l'abbé Gravina, le père Brumoy, le père Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Aristote enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Grizel; il est vrai que l'abbé de la Coste, M. de la Solle & l'auteur des nouvelles ecclésiastiques prétendent que la déclamation, la musique & la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à David de danser que devant l'arche, & que de plus David, Louis XIV & Louis XV n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour; & qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, &

Digitized by Google

que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit Grizel.

Je veux vous pousser, dit le Menu. Non-seulement Louis XIV, mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Trissino, le pape Léon X dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenses; je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'Eglise qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape Leon X & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle le Couvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le sieur Romagnesi, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien romain? pourquoi une actrice des chœurs discordans de l'académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu, sans avoir de corps, jusqu'au jour du jugement dernier, & seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'est uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt sous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce: les choses ne sont ni meilleures, ni pires, soit qu'on les paye, soit qu'on les ait gratis. Un de

Digitized by Google

profundis tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité : donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour : or, ſi on n'a pas excommunié Louis XIV quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Grizel ſentit la force de cet argument ; il répondit ainſi : il y a des tempéramens ; tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable Molière dans la paroiſſe Saint-Euſtache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joſeph, ſelon notre belle & ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que S. Euſtache eſt un ſi grand ſaint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du Miſanthrope : mais enfin S. Joſeph eſt une conſolation ; c'eſt toujours de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe différence entre la terre ſainte & la profane ; la première eſt incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt Molière y a gagné de la réputation : or cet,

Digitized by Google

homme, ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Mlle le Couvreur & Romagnesi qui sont sur les chemins : peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe; je n'en voudrais pas jurer; mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans Carisselli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai; cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie: il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé Grizel; & c'est puissamment raisonner.

L'intendant des Menus, qui sait l'histoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du révérend père Girard; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement; de plus, il souffla sur elle, comme font tous les sorciers : seize juges déclarèrent Girard magicien; cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & sorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que Mlle Clairon ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé Grizel, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle Clairon, s'il y avait un gros honoraire à gagner;

Digitized by Google

mais il ſe peut qu'il ſe trouve un curé qui faſſe le difficile : alors on ne s'aviſera pas de faire du fracas en ſa faveur, & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de ſa majeſté ſont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres ; leurs parens n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en ſoucie guère : il jouit des talens de Mlle le Couvreur pendant ſa vie, il la laiſſa traiter comme un chien après ſa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des ſorciers eſt beaucoup plus ſérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des ſorciers ; il eſt certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des ſeize provençaux qui crurent Girard ſi habile ; cependant l'excommunication ſubſiſte toujours. Tant pis pour vous ſi vous manquez de ſorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous ſommes comme le médecin de Pourceaugnac ; il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie auſſi les ſauterelles ; il y en a, & j'avoue qu'il eſt triſte qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il eſt très-dangereux d'offenſer de grandes compagnies, & d'expoſer les foudres de l'Égliſe au mépris des perſonnes puiſſantes ; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les ſauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque choſe de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier

Digitized by Google

général ? Non, monsieur, dit l'intendant ; mon oncle avait cette place, mon père était receveur général des finances, & tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien, répliqua Grizel ; votre oncle, votre pere & votre grand père sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu, à ce discours, ne sut s'il devait rire ou battre l'abbé Grizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monsieur, dit-il au Grizel, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances du roi & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Grizel ; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens ; & vous apprendrez par les anciennes constitutions, qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles : *Sicut ethnicus & publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article ; l'anathême porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué ; & vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'Œdipe de Sophocle, anathême qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'Œdipe de Corneille. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père & votre oncle, & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. Grizel, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle: mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de Lulli; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que Saint Matthieu a damné les employés des fermes après l'avoir été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face, & si nous sommes excommuniés, c'est *incognitò*.

Justement, dit Grizel, vous y êtes; on laisse l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évangile; on n'ouvre point les anciens rituels, & l'on vit paisiblement avec les fermiers généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

M. l'intendant s'apaisa un peu; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicanus*. Je vous prie, mon cher Grizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps?

Cela est tout simple, dit Grizel: ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choisis par les Romains; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours

Digitized by Google

des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient meſſieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puiſſances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire; & quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mors à la bouche, & qui monteront deſſus pour renverſer les États & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, & qu'elles ſont chères aux peuples; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui ſeront prodigués, & il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt-là, monſieur, l'hiſtoire ſuccincte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été long temps barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs richeſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en paix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant des Menus; vous

Digitized by Google

ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner ; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faisant sa charge ? donc il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna & Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Grizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi ? c'est apparemment dans vos libertés de l'Eglise gallicane ? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes ? Nous avons proscrit le grand Henri IV & Henri III, & Louis XII, le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & Philippe le Bel, & Philippe-Auguste, & Louis VIII, & Philippe Ier, & le saint roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite ; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant des Menus, un peu fâché, lui coupa la parole, & lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir ; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron ; s'ils pèchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les

Digitized by Google

diables, c'eſt moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils ſont plus coupables que moi ; le roi & la reine, qui ordonnent qu'on les amuſe & qu'on les inſtruiſe, ſont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Égliſe les ſoldats, il eſt sûr que vous retranchez auſſi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes abſurde ; vous ſouffrez que des citoyens au ſervice de ſa majeſté ſoient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie & après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'eſt parce que nous ſommes un peuple grave, ſérieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eſt convulſionnaire ; il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui payent avec alégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône, qui, après avoir ſatisfait à leur devoir, paſſent doucement leur vie à cultiver les arts, qui reſpectent Sophocle & Euripide, & qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un compoſé de fripons, de fanatiques & d'imbécilles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſéparé, qu'on appelle *la bonne compagnie ;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur

Digitized by Google

du genre humain ; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits ; c'eſt pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé ; c'eſt lui qui donne la réputation ; &, pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous faiſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis ; & depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le père Queſnel juſqu'au maraud qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perſuaderons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplait mortellement aux ſaints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaiſes ; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand ils ont l'eſprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie ? C'eſt-là ce qui nous déſeſpère.

Nous entrons chez une dame de qualité ; nous demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de Saint-Roch ; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours, diſons-nous ? on nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la

Digitized by Google

halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de Saint-Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora Cuzzoni, la ſignora Fauſtina, la ſignora Barbarini, encore moins le ſignor Farinelli, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux ne ſont jamais perſécuteurs; voilà pourquoi un roi, qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis notre ſecret; ne me décelez pas; & faites-moi le plaiſir de me donner

Digitized by Google

une loge grillée à la première tragédie de M. Collardeau.

Je vous le promets ; dit l'intendant des Menus ; mais achevez de me révéler vos myſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication, contre une ſociété gagée par le roi, eſt le comble de l'inſolence & du ridicule ? & pourquoi, en même-temps, perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit Grizel, en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit & de la ſottiſe, de l'induſtrie & de la pareſſe, de la philoſophie & du fanatiſme, de la gaieté & du pédantiſme, des lois & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui repréſentent Cinna ; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de Cinna, & le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur & les ſpectateurs, ſont aſſurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple ; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ? pourquoi la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de

Digitized by Google

de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs ? Pourquoi S. Joſeph ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé, pendant des ſiècles, ceux qui diſaient que le Saint-Eſprit procède du père & du fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire ?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon ?

Et, pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils Joas chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſupplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les Juifs mêmes dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand'meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion. On repréſente encore des actes ſacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait Jéſus-Chriſt, un autre fait le

Digitized by Google

diable, une actrice est la sainte-Vierge, une autre Magdelène à sa toilette; Arlequin dit *Ave, Maria*; Judas dit son *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père Abraham; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; si nous faisions bénir nos attelages à Sainte Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'Église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit le Menu. Laissons paisiblement subsister de vieilles fortifes; peut-être

Digitized by Google

tomberont-elles d'elles-mêmes ; & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les tartuffes crier encore quelque temps, & dès demain, je vous mène à la comédie du Tartuffe.

LES PAÏENS ET LES SOUS-FERMIERS.

Un jour le cardinal de Fleuri, en présentant au roi les fermiers généraux qui venaient de signer un bail : Voilà, dit-il, Sire, les quarante colonnes de l'État (1).

Quelques jours après un sous-fermier, nommé Blaise Rabau (car il y avait alors des sous-fermiers), alla le dimanche au sermon de la paroisse dans sa terre près de Beaujenci, pour édifier ses vassaux ; le prédicateur avait pris pour texte : *Qui n'écoute pas l'Église soit regardé comme un payen ou comme un publicain.*

M. Rabau, accompagné de ses amis, sortit en colère, & emmena sa compagnie aussi indignée que lui. Le prédicateur du village, qui n'y entendait point finesse, alla se présenter à souper chez son seigneur, selon sa coutume : Vous êtes bien insolent, lui dit M. Rabau, de m'insulter en chaire, & de m'appeler payen ; je vous ferai condamner par la chambre de Valence. Apprenez que si les fermiers sont les colonnes de l'État, j'en suis au moins un chapiteau. Où avez-

(1) Oui, dit le marquis de Souvrai, ils soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.

vous pêché, s'il vous plaît, les injures que vous me dites?

Monſeigneur, répliqua le prédicateur, je vous demande pardon, ce n'eſt pas ma faute, le texte eſt de l'Écriture. Qu'on la réforme, dit M. Rabau, je vous en charge, & vous en répondrez à mes commis.

Le prédicateur reſtait muet & confus. Un énorme receveur des tailles, qui était aſſis auprès du ſeigneur, prit alors la parole, & dit: Je ne lis jamais que les édits du roi ſur les finances; je ne ſais ce que c'eſt que payen & publicain; s'il y a en effet un livre où il ſoit mal parlé des receveurs des tailles, c'eſt un livre contre l'État & les bonnes mœurs; j'en parlerai à monſieur l'intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi! diſait M. Blaiſe Rabau, je vous paye pour venir prêcher dans ma paroiſſe, & votre texte me dit des injures! quel rapport, s'il vous plaît, entre un payen & un fermier des aides & gabelles! ne ſuis-je pas un homme néceſſaire à l'État? La ſociété peut-elle ſubſiſter ſans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics? ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas chevaliers? non pas chevaliers de Saint-Michel, mais chevaliers avec un gros anneau d'or. Ne formaient-ils pas le ſecond ordre de la république, comme je l'ai ouï dire à un ſavant de l'académie des inſcriptions & belles-lettres qui vient dîner chez moi tous les mardis, & qui s'en va dès qu'il a mangé? Il ne m'a jamais dit que

Digitized by Google

ces gens-là fussent damnés à Rome. Un fermier général ne peut avoir été mis dans le rang des payens que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, & qui veulent plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches, n'ont jamais eu de pot au feu, & viennent nous demander à souper. Ne manquez pas de m'apporter votre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

Monseigneur, lui répliqua le révérend père prédicateur, il me vient une idée : on pourrait accommoder les choses ; il est vrai que les publicains sont toujours mis dans l'Écriture avec les payens, mais vous n'êtes point payen, donc vous n'êtes point publicain.

Blaise Rabau, après avoir rêvé, lui dit : Père, qu'entendez-vous donc par publicain ? Il me semble, dit l'orateur, que publicain vient de public, & qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponse, une juste colère transporta toute l'assemblée, on allait jeter le père par les fenêtres, quand il leur dit : Messieurs, cette sentence éternelle ne vous regarde pas ; encore une fois, vous n'êtes pas publicains. Comment cela, maraud, dit M. Rabau, qui ne se possédait plus ? C'est, dit le prédicateur, que les publicains chez les Grecs & chez les Romains, étaient ceux qui recevaient les deniers du public ; ils en rendaient compte au public, & c'est pour cela qu'ils étaient excommuniés : mais vous, Messieurs, vous percevez les deniers du roi, vous ne rendez point compte au public ; ainsi l'anathême ne peut être pour

Digitized by Google

vous, & vous ne trouverez nulle part que les sous-fermiers du roi soient excommuniés.

Ah! mon révérend père, que vous êtes un galant homme, s'écria M. Rabau. Mais si vous étiez à Venise, où les trésoriers rendent compte de leur maniement à la république, comment expliqueriez-vous votre texte?

Oh! dit le père, rien n'est plus aisé; je ferais voir évidemment que l'anathême n'est prononcé que contre les fermiers d'un royaume: & c'est ainsi que nous expliquons tous les textes.

EXTRAIT
DE LA GAZETTE DE LONDRES,

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi & la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins, qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'État, puisqu'il possède, sans contredit, les meilleures vignes de Bourgogne & la plus grosse tonne,

Digitized by Google

augmentera la marine d'une partie de ſes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis eſt d'un million ſept cent mille livres tournois; & il a déjà dépenſé quatre cent mille francs à cette maiſon pour la gloire de Dieu. Il va faire conſtruire des vaiſſeaux pour la gloire du roi.

On aſſure que Clervaux ſuivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux ſoient très-peu de choſe; mais poſſédant quarante mille arpens de bois, il eſt très en état de faire conſtruire de bons navires.

Il ſera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il eſt de leur intérêt que la mer ſoit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots & des ſoles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaiſſeaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui ſont auſſi néceſſaires dans un État que les chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux ſe ſont cotiſés. Des moines qui valent bien des juifs ſeront jaloux, ſans doute, de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les frères jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent

Digitized by Google

ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée deſdits frères.

Poſt-ſcriptum.

Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs qui fourniront les vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de matelots. Ledit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité, de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'État. Ce diſcours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poſte.

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. DE FORMEY.

1762.

Tout le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre M. Boullier; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muet *vis-à-vis* M. Boullier : j'ai pris des engagemens *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables* que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de M. Gervaiſe Holmes, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les *Penſées raiſonnables*, eſt pour la lettre de

Digitized by Google

M. Gervaise Holmes, & tout Londres est pour les *Pensées*. Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres & de Paris, qu'il y a quelque chose de plus profond dans les *Pensées*, & je ne sais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trévoux* du mois de juin 1751, & l'*Avant-coureur* du 5 juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le *Journal chrétien* se déclare absolument contre les *Pensées raisonnables*. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le *Mercure* de février 1753, pages 55 & suivantes, comme *tout le monde le sait*.

Quelques personnes de considération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conseillé de ne point répondre à M. Boullier directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses que j'ai expliquées ailleurs; & pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très-infidellement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on sait, des compossibles, & des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père Hayet a traité cette matière, dans son dix-septième tome, avec sa sagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103e tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père Hayet; ils verront aisément la différence entre les compossibles, les possibles simples, les non-possibles, & les

Digitized by Google

impossibles. Il serait aisé de s'y méprendre si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 & 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de Cahusac me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé Trublet, que lui abbé tenait de M. de la Motte, que non-seulement madame de Lambert avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi; & que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. Needham fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement M. de Maupertuis. Ce fait est lié nécessairement au système des compossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser ni persuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage : cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à M. Boullier mon adversaire, que

Digitized by Google

j'eſtimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, ſon *Ame des bêtes*. Un mauvais plaiſant dit à ce ſujet que M. Boullier était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas aſſez inſtruit de l'hiſtoire de ſon pays; cette plaiſanterie eſt déplacée, comme il eſt prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Enſuite il donna ſes *Admirables penſées*, ſur les penſées qu'un homme avait données à propos des penſées d'un autre.

On ſait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occaſion que je conçus le premier deſſein de mes *Penſées raiſonnables*. J'apprends qu'un ſavant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. Pitt en Angleterre, & à milord Holderneſſe; je ſuis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponſe. Je perſiſte dans le deſſein de faire l'*Encyclopédie* tout ſeul; ſi M. Cahuſac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article aſſez important, c'eſt la fameuſe réponſe de M. Pfaf, recteur de l'univerſité de Vittemberg, au révérend père Grouſt, recteur des révérends pères jéſuites de Colmar. On en fait coup ſur coup trois éditions, & tous les ſavans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes ſous preſſe, dans leſquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'eſt marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre profeſſeur Vernet, connu dans tout l'univers par ſon zèle pour les manuſcrits. Son *Catéchiſme*

Digitized by Google

chrétien, ainſi que mon *Philoſophe chrétien*, & le *Journal chrétien*, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du ſieur Des-Accords.

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Gretzer, dans ſon vingt-unième volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de *la Théologie* de notre illuſtre ami M. Onekre. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois; je les prie de me lire & de me payer.

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE, A M. ERATOU (1);

Sur la queſtion : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient?

MONSIEUR & cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens liſent; & parmi ceux qui liſent, il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. Paff, l'illuſtre profeſſeur de Tubinge, ſi connu dans tout l'univers, & M. Crokius Dubius, l'un des

(1) Anagramme d'Arouet.

Digitized by Google

plus ſavans hommes de notre temps. Ils ne ſavaient point que les Juifs euſſent mangé ſouvent de la chair humaine. Dom Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. Paff, & à M. Crokius, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme: Crokius me dit qu'il en doutait; & Paff m'aſſura crument que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles:

« Je vous ferai boire le ſang des princes & des » animaux gras; vous mangerez de la chair graſſe juſ- » qu'à ſatiété; vous vous remplirez à table de la chair » des chevaux & des cavaliers ».

M. Paff dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiſeaux; Crokius Dubius, après un long examen, crut qu'elle s'adreſſait auſſi aux Juifs, attendu qu'il y eſt parlé de table; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de conſidérer qu'Ezéchiel vivait du temps de Cambyſe, que Cambyſe avait dans ſon armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des chevaux & des hommes aſſez communément; que ſi cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illuſtre peuple juif. Je les fis ſouvenir que les lois de Moïſe, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs tranſgreſſeurs, après leur avoir dit qu'ils ſeront réduits à ne

Digitized by Google

point prêter, mais à emprunter à usure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions?

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. Paff & Crokius. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, & sur-tout des petits garçons. Juvénal vit les Égyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gascons faisaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes, dont l'abbé Renaudot a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On sait que Candide fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite; & que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous ferez bien, messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes: or, on a toujours mangé des victimes (1) immolées; & à votre avis, quand

(1) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie* & l'histoire de Jenni.

Digitized by Google

Samuel coupa en petits morceaux le roi Agag, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût ? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux ?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit Crokius. Je conviens, repliquai-je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, & je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard ; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que Rébecca prépara des chevreaux à Isaac, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. Paff ne fut pas content de ma réponse ; il prétendit que probablement Isaac aimait les chevreaux à la broche, & que Rébecca les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoût, & que c'était l'opinion de dom Calmet ; il me répondit que ce bénédictin ne savait pas seulement ce que c'était qu'une broche ; que les bénédictins n'en connaissaient point, & que le sentiment de dom Calmet est erroné. La dispute s'échauffa ; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la question ; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Paff était encore tout étonné des chevaux & des cavaliers que les Juifs mangeaient ; & enfin, la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme, dit M. Crokius, est le plus parfait de tous les animaux, par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion, dit M. Paff ; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a

Digitized by Google

nulle analogie entre la penſée qui diſtingue l'homme, & une bonne pièce tremblante cuite à propos; je ſuis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, & que nos fibres n'ont point la délicateſſe de celles des perdrix & des grianaux. C'eſt de quoi je ne conviens pas, dit Crokius; vous n'avez mangé ni de grianaux, ni de petits garçons, par conſéquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarraſſés ſur cette queſtion, lorſqu'il arriva un houſard, qui nous certifia qu'il avait mangé d'un coſaque pendant le ſiége de Colberg, & qu'il l'avait trouvé très-coriace. Paff triomphait; mais Crokius ſoutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général; qu'il y avait coſaque & coſaque, & qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous ſentîmes quelque horreur au récit de ce houſard, & nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, meſſieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats; on tue deux ou trois cent mille homme, tout le monde le trouve bon; on mange un coſaque, & tout le monde crie.

BALANCE ÉGALE.

On veut empêcher les frères nommés *jéſuites* d'enſeigner la jeuneſſe & de remplir les vues de nos rois, qui les ont admis à cette fonction. Les raiſons qu'on apporte pour les exclure ſont,

1. Que quelques-uns d'entre eux ont abuſé de quelques beaux garçons.

2.

Digitized by Google

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie & en Amérique; & que, s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur, frère Varade, retiré chez les ennemis de l'État, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé Barrière d'assassiner le grand Henri IV.

5. Que frère Guignard fut pendu & brûlé, pour avoir inspiré à Jean Châtel les sentimens exécrables, qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa Henri IV à la bouche.

6. Que frère Oldecorn & frère Garnet furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère le Tellier trompa Louis XIV, en faisant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits, que le confesseur de Louis XIV n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit le Tellier, faussaire, rédigea avec frère Doucin & frère Lallemand cette malheureuse bulle, composée de cent trois propositions, dont la sacrée consulte ne retrancha que deux, & laquelle a troublé l'État, parce qu'on n'a pas eu encore en France assez de raison pour mépriser ces disputes ridicules autant qu'elles sont méprisables.

10. Qu'en dernier lieu ils se sont déclarés eux-

Digitized by Google

mêmes banqueroutiers, & qu'ils ont ruiné pluſieurs familles.

11. Que leur inſtitut eſt viſiblement contraire aux lois de l'État, & que c'eſt trahir l'État que de ſouffrir dans ſon ſein des gens qui font vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, & qu'une ſociété convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguai, & d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat de ſon ſouverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raiſons que les flammes qui ont fait juſtice des frères Guignard & Malagrida, doivent mettre en cendres les colléges où des frères jéſuites ont enſeigné ces parricides, leſquels d'autres frères jéſuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne diſſimulons ni n'affaibliſſons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils ſont tous fondés.

Toutes ces raiſons dûment peſées, nous concluons à garder les jéſuites.

1. Parce qu'il ne leur eſt pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont eſt queſtion, & qu'ils chaſſent d'ordinaire ceux d'entre eux qui font un grand ſcandale, quand ils leur ſont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeuneſſe en concurrence avec les univerſités, & que l'émulation eſt une belle choſe.

3. Parce ce qu'on peut les contenir quand on peut les ſoutenir, comme a dit un ſage.

4. Parce que, s'ils ont été parricides en France,

Digitized by Google

ils ne le ſont plus, & qu'il n'y a pas aujourd'hui un ſeul jéſuite qui ait propoſé d'aſſaſſiner la famille royale.

5. Parce que, s'ils ont des inſtitutions impertinentes & dangereuſes, on peut aiſément les ſouſtraire à un inſtitut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de ſupérieurs réſidans en France, & non à Rome, & faire des citoyens de gens qui n'étaient que jéſuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère la Valette de faire le commerce, & ordonner aux autres d'enſeigner le latin, le grec, la géographie & les mathématiques, en cas qu'ils les ſachent.

7. Parce que, s'ils contreviennent aux lois, on peut aiſément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre ſelon l'exigence du cas.

Ayant humblement propoſé ces conditions, je paſſe à la raiſon de la balance. On veut la tenir entre les nations; il faut la tenir entre les moliniſtes & les janſéniſtes.

Toute ſociété veut s'étendre. Le conſeil a été longtemps partagé entre les tailleurs & les boutonniers. Le procès des ſavetiers & des cordonniers a été ſur le bureau pluſieurs années. Il faut encourager & réprimer toutes les compagnies. L'univerſité eſt auſſi modeſte que fourrée, ſans doute; mais elle s'éleva contre François Ier., & ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établiſſait le concordat; mais elle déclara Henri III déchu de la couronne; mais elle empêcha qu'on ne priât Dieu pour Henri IV: c'eſt lui faire un très-

Digitized by Google

grand bien que de lui opposer des ennemis qui la contiennent, comme c'est faire un très-grand bien aux frères jésuites de protéger l'université, qui aura l'œil ouvert sur toutes les sottises qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, soyez sûr qu'il en abusera. Que les moines de la Trappe soient répandus dans le monde, qu'ils confessent des princesses, qu'ils élèvent la jeunesse, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent; ils seront au bout de dix ans semblables aux jésuites, & on sera obligé de les réprimer.

Lisez l'histoire, & nommez-moi la compagnie, la société, qui ne se soit pas écartée de son devoir dans les temps difficiles.

L'esprit convulsionnaire est-il aussi dangereux que l'esprit jésuitique? c'est un grand problême.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuser; celui-là s'élève contre l'autorité royale; l'un veut tyranniser avec soupleſſe, l'autre fouler aux pieds les petits & les grands avec dureté. Les jésuites sont armés de filets, d'hameçons, de piéges de toute espèce; ils s'ouvrent toutes les portes en minant sous terre : les convulsionnaires veulent renverser les portes à force ouverte. Les jésuites flattent les passions des hommes pour les gouverner par ces passions mêmes : les S. Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour imposer le joug affreux du fanatisme.

Les jésuites cherchent à se rendre indépendans de

Digitized by Google

la hiérarchie, les S. Médardiens à la détruire; les uns sont des serpens, & les autres des ours; mais tous peuvent devenir utiles; on fait de bon bouillon de vipère, & les ours fournissent des manchons.

La sagesse du gouvernement empêchera que nous ne soyions piqués par les uns, ni déchirés par les autres.

Mes frères, soyons de bons citoyens, de bons sujets du roi; fuyons les sots & les frippons; &, pour Dieu, ne soyons ni jansénistes ni molinistes!

PETIT AVIS
A UN JÉSUITE (1).

Il vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de Jésus, intitulée: *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des répliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable & savant auteur de ces répliques de faiseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de Jésus attaque est un ouvrage

(1) Les jésuites, après s'être laissé chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures: ce qui leur valut un peu d'argent & l'honneur de dîner à la table des valets de chambre de l'archevêque de Paris, Beaumont, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

Digitized by Google

très-ſolide & très-lumineux d'un conſeiller au parlement de Paris; & ce prétendu libelle ne contient rien dont la ſubſtance ne ſe retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jéſuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ſes juges; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient ſur la ſellette, & lui ſur le grand banc.

Notre frère (page 5) appelle le conſeiller, Médée, don Quichotte, Goliath, Miphiboſeth, Eſope. Il eſt difficile qu'un conſeiller au parlement ſoit tout cela enſemble : notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit (page 6) : Loin de moi ces groſſièretés indécentes, ces injures audacieuſes. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de Suarez, de Vaſquez, de Leſſius, &c. &c. Notre frère n'eſt pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jéſuites déteſtent le ciel : « Oui, le ciel, dit-il, qui a » ſignalé par des miracles la ſainteté de quelques jé» ſuites ». Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous diſſes quels ſont ces miracles. Jéſus a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains, &c. comme il eſt rapporté; & frère la Valette a ôté le pain à près de cinq mille perſonnes par ſa banqueroute : ſont-ce là les miracles dont tu veux parler?

Frère Bouhours, dans la première édition de la vie du bon homme Ignace, écrit que ce grand homme, après s'être fait feſſer au collége de Sainte-Barbe, alla ſe confeſſer à un habitué de paroiſſe. Le confeſſeur,

Digitized by Google

émerveillé de la ſainteté du perſonnage, s'écria : *O mon Dieu! que ne puis-je écrire la vie de ce ſaint!* Ignace, qui entendit ces paroles, & qui était fort malade, craignit qu'en effet ſon confeſſeur ne trahît ſa modeſtie après ſa mort; il pria le bon Dieu de faire mourir l'habitué le plutôt que faire ſe pourrait; & le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère Bouhours aſſure, dans la vie de frère François Xavier, qu'un jour ſon crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même Bouhours aſſure que frère Xavier était dans deux endroits à la fois; &, comme cela n'appartient qu'à l'euchariſtie, le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'aviſes-tu, frère, de parler (page 57) de frère Malagrida, & de dire que la marquiſe de Tavora lui apparut pluſieurs fois après ſon exécution? Eſt-ce encore-là un de tes miracles?

Tu conviens (page 71) que pluſieurs jéſuites ont enſeigné la doctrine du parricide; &, pour les diſculper, tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans Saint Thomas d'Aquin, quoique grands ennemis de Thomas, & que plus de vingt jacobins ont précédé les jéſuites dans cette charitable doctrine; que veux-tu inférer de-là? que la Somme de Thomas eſt un fort mauvais livre, & qu'il faut chaſſer les jacobins comme les jéſuites? On pourra te répondre : *Très-volontiers*; lis attentivement l'excellent diſcours de M. le procureur-général de Rennes, tu verras à quoi ſont bons la plupart des moines dans un État policé.

Tu ne paſſes pas Jacques Clément & Bourgoin aux

Digitized by Google

janobins; mais ſonge que les jacobins ne te paſſeront pas frère Guignard, frère Varade, frère Garnet, frère Oldecorn, frère Girard, frère Malagrida, &c. &c. &c. On diſait que les jéſuites étaient de grands politiques; mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères, & les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau le Tellier, qui fera une conſtitution, qui l'enverra ſigner à Rome, qui trompera ſon pénitent, qui recevra les évêques dans ſon antichambre, qui prodiguera les lettres de cachet, tu pourras alors écrire hardiment & te livrer à ton beau génie; mais à préſent les temps ſont changés : ce n'eſt pas le tout d'être chaſſé, mon frère; il faut encore être modeſte.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre ſeigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vaſes; vous n'avez qu'à croire ſur-le-champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. Jéſus-Chriſt eſt mort pour tous, comme on ſait; la grace eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; ſi l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

Digitized by Google

UN JANSÉNISTE, *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'Eſcobar & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menſonge. Non, Jéſus n'eſt mort que pour pluſieurs; la grace eſt donnée à peu; l'attrition eſt une ſottiſe; les forces des Chinois ſont nulles, & vos prières ſont des blaſphêmes, car Auguſtin & Paul.....

LE JÉSUITE.

Taiſez-vous, hérétique; ſortez, ennemi de Saint Pierre. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite Auguſtin & Paul, & venez tous que je vous baptiſe.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiſer par la main d'un moliniſte; vous ſeriez damnés à tous les diables. Je vous baptiſerai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'eſt que la grace.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne ſoyez baptiſés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptiſé du tout; c'eſt ainſi que nous en uſons. Le baptême peut avoir ſon mérite; mais on peut très-bien s'en paſſer. Tout ce qui eſt néceſſaire, c'eſt d'être animé de l'Eſprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en ſaurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monſtres viennent ici vous

Digitized by Google

dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Église anglicane est la seule Église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JÉSUITE.

Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé Luther. Mes chers Chinois, moquez vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez seulement ces mots, *in, cum, sub*; & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Éternel a ordonné que je viendrais à Pékin, au jour marqué, confondre ces bavards; que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin; car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de Denis le petit.....

LE MUSULMAN.

Eh, mort de Mahomet, voilà bien des discours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai: je vous donne huit jours pour vous y préparer; & si quelqu'un de vous

Digitized by Google

autres, après cela, s'aviſe de boire du vin, il aura affaire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfans! ſi vous voulez être circoncis, donnez moi la préférence; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez; mais ſi vous êtes aſſez impies pour manger du lièvre qui, comme vous ſavez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai paſſer au fil de l'épée quand je ſerai le plus fort, ou ſi vous l'aimez mieux, je vous lapiderai; car.....

LES CHINOIS.

Ah! par Confucius & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'eſprit? Monſieur le geolier des petites-maiſons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

DIALOGUE POLI ENTRE UN ÉNERGUMÈNE ET UN PHILOSOPHE.

L'ÉNERGUMENE.

Oui, ennemi de Dieu & des hommes, qui crois que Dieu eſt tout-puiſſant, & qu'il eſt le maître d'ajouter le don de la penſée à tout être qu'il daignera choiſir, je vais te dénoncer à monſeigneur l'inquiſiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ce là vos argumens? eſt-ce ainſi que vous enſeignez les hommes? j'admire votre douceur.

Digitized by Google

L'ÉNERGUMENE.

Allons, je veux bien m'appaiſer un moment en attendant les fagots. Réponds-moi, qu'eſt-ce que l'eſprit?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais rien.

L'ÉNERGUMENE.

Qu'eſt-ce que la matière?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais pas grand choſe. Je la crois étendue, ſolide, réſiſtante, gravitante, diviſible, mobile; Dieu peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ÉNERGUMENE.

Mille autres qualités, traître! je vois où tu veux venir; tu vas me dire que Dieu peut animer la matière, qu'il a donné l'inſtinct aux animaux, qu'il eſt le maître de tout.

LE PHILOSOPHE.

Mais il ſe pourrait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne ſauriez comprendre.

L'ÉNERGUMENE.

Que je ne ſaurais comprendre, ſcélérat?

LE PHILOSOPHE.

Oui, ſa puiſſance va plus loin que votre entendement.

L'ÉNERGUMENE.

Sa puiſſance, ſa puiſſance! vrai diſcours d'athée.

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE.

J'ai pourtant pour moi le témoignage de plusieurs saints pères.

L'ÉNERGUMENE.

Va, va, ni Dieu, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif; c'est un supplice dont on punit les parricides & les philosophes qui ne sont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE.

Est-ce le diable, ou toi qui a inventé cette manière d'argumenter?

L'ÉNERGUMENE.

Vilain possédé, tu oses me mettre de-niveau avec le diable!

(*Ici l'énergumène donne un grand soufflet au philosophe qui le lui rend avec usure*).

LE PHILOSOPHE.

A moi les philosophes.

L'ÉNERGUMENE.

A moi la sainte Hermandad.

(*Ici une demi-douzaine de philosophes arrivent d'un côté, & on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'inquisition & cent alguazils. La partie n'est pas tenable*).

Digitized by Google

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

André des Touches était un musicien très-agréable dans le beau siècle de Louis XIV, avant que la musique eût été perfectionnée par Rameau, & gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel & aux graces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait été mousquetaire; & avant d'être mousquetaire, il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jésuite Tachard, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau, & des Touches parla toujours avec admiration du père Tachard le reste de sa vie.

Il fit connaissance à Siam avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait Croutef: & il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à Croutef, avec les réponses de ce siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers?

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de soldats?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans & très-riches. Il est vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien

Digitized by Google

battus; mais en récompense nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maisons, & entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage & de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'État.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo! Et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes; car on sait qu'une coutume ayant été établie au hasard est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province, comme les habillemens & les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de

Digitized by Google

mauvaise foi, & un agrément infini pour les juges qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois constantes ?

CROUTEF.

Dieu nous en préserve ! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monsieur le barcalon ; mais nous voulons que tous nos jugemens soient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez vous ?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir ; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrêts fort & souples, les bras nerveux & les reins doubles ; & nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse & une prudence merveilleuses. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire, des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeuner ; ensuite vient la mort tout entière, ce qui donne dans le monde une grande considération, qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ

Digitized by Google

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'eſt plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés.

CROUTEF.

Les enfans en ſont privés : car vous ſavez que rien n'eſt plus équitable que de punir tous les deſcendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette juriſprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao, nos voiſins, n'admettent ni la queſtion, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles ſupplices qui ſont parmi nous en uſage; mais auſſi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Aſie convient que nous danſons beaucoup mieux qu'eux, & que par conſéquent il eſt impoſſible qu'ils approchent de nous en juriſprudence, en commerce, en finances, & ſur-tout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magiſtrature.

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous ſentez qu'il ſerait impoſſible de bien juger, ſi on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain

Digitized by Google

on ſaurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents cauſes avec ſuccès; en vain on aurait un eſprit rempli de juſteſſe & un cœur plein de juſtice; on ne peut parvenir à aucune magiſtrature ſans argent. C'eſt encore ce qui nous diſtingue de tous les peuples de l'Aſie, & ſur-tout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenſer tous les talens, & de ne vendre aucun emploi.

André des Touches, qui était un peu diſtrait, comme le ſont tous les muſiciens, répondit au ſiamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraiſſaient un peu diſcordans, & voulut s'informer à fond de la muſique ſiamoiſe; mais Croutef, plein de ſon ſujet, & paſſionné pour ſon pays, continua en ces termes: Il m'importe fort peu que nos voiſins qui habitent par-delà nos montagnes, aient de meilleure muſique que nous, & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayions toujours des lois ſages & humaines. C'eſt dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonſtances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en faiſant pendre la mère, moyennant quoi elle eſt manifeſtement hors d'état de faire une fauſſe couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille pièces d'or, nous le reſpectons & nous allons dîner chez lui; mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique; premièrement, de peur qu'elle ne ſe

Digitized by Google

corrige; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'État des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troiſièmement, parce qu'il eſt juſte de proportionner la peine au crime, & qu'il ſerait ridicule d'employer dans une maiſon de force, à des ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encore plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de ſe ſervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons ſi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un ſi prodigieux ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable à nos conquêtes, qu'ils ſont, ſans doute, les plus criminels de tous les hommes lorſque, s'étant enrôlés dans un moment d'ivreſſe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raiſon. Nous leur faiſons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire reſter en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inſtitutions qui ne vont pas, à la vérité, juſqu'à verſer le ſang des hommes, mais qui rendent la vie ſi douce & ſi agréable, qu'il eſt impoſſible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ſes facultés, nous vendons ſa marmite & ſon lit

Digitized by Google

pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il ſera débarraſſé de ſon ſuperflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui eſt tout à fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde ſageſſe, ſachez que notre baſe fondamentale conſiſte à reconnaître pour notre ſouverain, à pluſieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui eſt très-prudent, il faut que ce talapoin ſiamois paye la première année de ſon revenu à ce tondu tartare, ſans quoi il eſt clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où eſt le temps, l'heureux temps, où ce tondu faiſait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider ſi Sommonacodom avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguiſé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit ou ſur le gauche? Ces grandes queſtions, qui tiennent ſi eſſentiellement à la morale, agitaient alors tous les eſprits; elles ébranlaient le monde; le ſang coulait pour elles; on maſſacrait les femmes ſur les corps de leurs maris; on écraſait leurs petits enfans ſur la pierre avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne faiſons plus de ces ſaints ſacrifices! Mais au moins il nous reſte, graces

Digitized by Google

au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma & deux semi-comma, & si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par Sommonacodom, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de musique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La musique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait.....

CROUTEF.

Je vous disais qu'autrefois le tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en résultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à Sommonacodom & à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour; cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus? Il ne vous manque

Digitized by Google

qu'une bonne muſique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuſe nation de la terre.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

Eh mon Dieu! ma poule, te voilà bien triſte; qu'as-tu?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite ſervante m'a pris ſur ſes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a ſaiſi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à ſon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de conſolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde & moi chapon. La ſeule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eſt que j'entendis ces jours paſſés, près de mon poulailler, raiſonner deux abbés italiens à qui l'on avait fait le même outrage, afin qu'ils puſſent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils diſaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs ſemblables, & qu'ils finiſſaient par les châtrer: ils maudiſſaient la deſtinée & le genre humain.

Digitized by Google

LA POULARDE.

Quoi! c'eſt donc pour que nous ayions une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous ſerons plus gras, le ſeront-ils davantage?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger! ah, les monſtres!

LE CHAPON.

C'eſt leur coutume; ils nous mettent en priſon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le ſecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayions point de diſtraction; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent; chacun dit de nous ce qu'il penſe; on fait notre oraiſon funèbre: l'un dit que nous ſentons la noiſette; l'autre vante notre chair ſucculente; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins! je ſuis prête à

Digitized by Google

m'évanouir. Quoi! on m'arrachera les yeux! on me coupera le cou! je ſerai rôtie & mangée! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords?

LE CHAPON.

Non, ma mie, les deux abbés dont je vous ai parlé diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance! Je parie qu'en nous dévorant, ils ſe mettent encore à rire & à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui ſont fort au-deſſous de nous, puiſqu'ils n'ont point de plumes, en ont uſé ainſi fort ſouvent avec leurs ſemblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs couſins & à leurs frères; que même dans le pays où nous ſommes il y avait eu un nommé débonnaire qui fit arracher les yeux à ſon neveu Bernard. Mais pour ce qui eſt de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette eſpèce. Mes deux abbés diſaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il ſerait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtiſſait?

Digitized by Google

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entre autres celui des juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, & que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée & rôtie! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde?

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que même un nommé Pythagore, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient Porphyre, le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme! le divin homme que ce Porphyre! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité, il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes ; que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la

Digitized by Google

même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, & que ni les hommes, ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne serait-elle pas le comble du ridicule & la vaine excuse de la barbarie?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en fureté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre; il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien, dressera-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain, & qui sauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire; ils disent qu'il était impie & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était payen.

Digitized by Google

LA POULARDE.

Que la gourmandiſe a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour, dans cette eſpèce de grange qui eſt près de notre poulailler, un homme qui parlait ſeul devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait que Dieu « avait fait un pacte avec nous & » avec ces autres animaux appelés hommes ; que Dieu » leur avait défendu de ſe nourrir de notre ſang & de » notre chair ». Comment peuvent-ils ajouter à cette défenſe poſitive la permiſſion de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il eſt impoſſible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reſte beaucoup de ſang dans nos veines ; ce ſang ſe mêle néceſſairement à notre chair ; ils déſobéiſſent donc viſiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'eſt-ce pas un ſacrilége de tuer & de dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte ? Ce ſerait un étrange traité ; que celui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'eſt un crime de nous tuer & de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres, nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'emploient les

Digitized by Google

paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi; d'ailleurs cette loi, qui te paraît favorable, eſt très barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner, ſe mortifier.* Enfin, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Eh, mon Dieu! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre derniere heure eſt venue; recommandons notre ame à Dieu?

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aie? On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

Digitized by Google

UN MÉTAPHYSICIEN ET SŒUR FESSUE.

J'ÉTAIS à la grille lorſque ſœur Feſſue diſait à ſœur Confite : La providence prend un ſoin viſible de moi : vous ſavez comme j'aime mon moineau ; il était mort, ſi je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir ſa guériſon. Dieu a rendu mon moineau à la vie ; remercions la ſainte vierge.

Un métaphyſicien lui dit : Ma ſœur, il n'y a rien de ſi bon que des *Ave Maria*, ſur-tout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que Dieu s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il eſt ; ſongez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de ſeize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre deſquels il a placé le ſoleil, qui eſt auſſi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliars de milliars d'autres ſoleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses lois immuables & ſon concours éternel font mouvoir la nature entière : tout eſt lié à ſon trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de ſa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de ſœur Feſſue un inſtant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois poſées de toute éternité par le grand Être ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau Dieu, un nouvel ordre de choſes.

Digitized by Google

SŒUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que Dieu faſſe ſi peu de cas de ſœur Feſſue ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ſuis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, ſont deſtinés à ſubſiſter un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SŒUR FESSUE.

S'il eſt ainſi, j'étais prédeſtinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Oui ; mais ils n'ont pas forcé Dieu à prolonger la vie de votre moineau au-delà de ſon terme. La conſtitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet, certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point ; que cet oiſeau né comme vous par l'action irréſiſtible des lois générales, ayant été malade ſe porterait mieux ; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions enſemble cette converſation.

SŒUR FESSUE.

Monſieur, ce diſcours ſent l'héréſie. Mon confeſſeur, le révérend père de Menou, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je crois la Providence générale, ma chère ſœur,

Digitized by Google

celle dont eſt émanée de toute éternité la loi qui règle toute choſe, comme la lumière jaillit du ſoleil ; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE.

Mais pourtant, ſi mon confeſſeur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que Dieu change tous les jours ſes volontés en faveur des ames dévotes ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtiſe qu'un confeſſeur de filles puiſſe dire à un homme qui penſe.

SŒUR FESSUE.

Mon confeſſeur une bête ! ſainte Vierge Marie !

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela ; je dis qu'il ne pourrait juſtifier que par une bêtiſe énorme, les faux principes qu'il vous a inſinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE.

Ouais ! j'y penſerai ; cela mérite réflexion.

LES DRUIDES.

(*La ſcène eſt dans le Tartare*).

LES FURIES *entourées de ſerpens, & le fouet à la main.*

ALLONS, *Barbaroquincorix* druide celte, & toi, déteſtable *Calchas* hierophante grec, voici les momens où vos juſtes ſupplices ſe renouvellent ; l'heure des vengeances a ſonné.

Digitized by Google

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Aie! la tête, les flancs, les yeux, les oreilles, les feſſes! pardon, meſdames, pardon!

CALCHAS.

Voici deux vipères qui m'arrachent les yeux.

LE DRUIDE.

Un ſerpent m'entre dans les entrailles par le fondement; je ſuis dévoré.

CALCHAS.

Je ſuis déchiré: faut-il que mes yeux reviennent tous les jours pour m'être arrachés!

LE DRUIDE.

Faut-il que ma peau renaiſſe pour tomber en lambeaux! aie! ouf!

TISIPHONE.

Cela t'apprendra, vilain druide, à donner une autre fois la miſérable plante paraſite nommée le gui de chêne, pour un remède univerſel. Eh bien, immoleras-tu encore à ton dieu Theutatès des petites filles & des petits garçons? les brûleras-tu encore dans des paniers d'oſier, au ſon du tambour?

LE DRUIDE.

Jamais, jamais, Madame; un peu de charité.

TISIPHONE.

Tu n'en as jamais eu. Courage, mes ſerpens; encore un coup de fouet à ce ſacré coquin.

ALECTON.

Digitized by Google

ALECTON.

Qu'on m'étrille vigoureuſement ce Calchas qui vers nous s'eſt avancé,

L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé (1).

CALCHAS.

On m'arrache le poil, on me brûle, on me berne, on m'écorche, on m'empale.

ALECTON.

Scélérat! égorgeras-tu encore une jeune fille au lieu de la marier, & le tout pour avoir du vent?

CALCHAS ET LE DRUIDE.

Ah! quels tourmens! que de peines, & point mourir!

ALECTON ET TISIPHONE.

Ah! ah! j'entends de la muſique, Dieu me pardonne; c'eſt Orphée; nos ſerpens ſont devenus doux comme des moutons.

CALCHAS.

Je ne ſouffre plus du tout; voilà qui eſt bien étrange!

LE DRUIDE.

Je ſuis tout ragaillardi. O la grande puiſſance de la bonne muſique! & qui es-tu, homme divin, qui guéris les bleſſures, & qui réjouis l'enfer?

ORPHÉE.

Mes camarades, je ſuis prêtre comme vous, mais

(1) Iphigénie de Racine.

Digitized by Google

je n'ai jamais trompé perſonne, & je n'ai égorgé ni garçon ni fille. Lorſque j'étais ſur la terre, au lieu de faire abhorrer les dieux, je les ai fait aimer; j'ai adouci les mœurs des hommes que vous rendiez féroces; je fais le même métier dans les enfers. J'ai rencontré là-bas deux barbares prêtres qu'on feſſait à toute outrance; l'un avait autrefois haché un roi en morceaux, l'autre avait fait couper la tête à ſa propre reine, à la porte-aux chevaux. J'ai fini leur pénitence, je leur ai joué du violon; ils m'ont promis que quand ils reviendraient au monde, ils vivraient en honnêtes gens.

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Nous vous en promettons autant, foi de prêtres.

ORPHÉE.

Oui, mais *paſſato il pericolo, gabbato il ſanto.*

(*La ſcène finit par une danſe figurée d'Orphée, des damnés & des furies, & par une ſymphonie très-agréable*).

POT POURRI.

§. Ier.

Brioché fut le père de Polichinelle, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de Brioché était Guillot Gorju, qui fut fils de Giles, qui fut fils de Gros-René, qui tirait ſon origine du prince des ſots & de la mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. M. Parfait, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à Brioché Tabarin, à Tabarin Gros-Guillaume, à Gros-Guillaume

Digitized by Google

Jean Bouidin ; mais en remontant toujours au prince des fots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait pour le père Danſel, qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, & qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de Merri Hiſſing dans mon cabinet, dont la fenêtre donne ſur la rue Saint-Antoine, j'ai vu paſſer les ſyndics des apothicaires, qui allaient ſaiſir des drogues & du verd-de-gris que les jéſuites de la rue Saint-Antoine vendaient en contrebande ; mon voiſin, M. Huſſon, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, & m'a dit : Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés ; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, & d'une rebellion au Paraguai ; le cri public qui s'éleve en France contre eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation ; mais ſachez que, s'ils ſont perdus, comme tous les honnêtes gens le deſirent, vous n'y gagnerez rien ; vous ſerez accablé par la faction des janſéniſtes. Ce ſont des enthouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renverſèrent le trône de Charles Ier. Songez que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je diſputai long-temps contre M. Huſſon ; je lui

Digitized by Google

dis enfin : Monsieur, consolez-vous ; peut-être que les jansénistes seront un jour aussi adroits que les jésuites ; je tâchai de l'adoucir ; mais c'est une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de sentiment.

§. III.

Brioché, voyant que Polichinelle était bossu par devant & par derrière, lui voulut apprendre à lire & à écrire. Polichinelle au bout de deux ans épela assez passablement, mais il ne put jamais parvenir à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya un jour d'écrire son nom, mais que personne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; sa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir Polichinelle, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. Polichinelle leur dit : Mon père & ma mère, je suis bossu, & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi, nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toujours aimé les marionnettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles ; mais aussi il y a de grands profits.

Monsieur & madame Brioché admirèrent le bon sens du jeune homme ; la troupe se forma, & elle alla établir ses petits tréteaux dans une bourgade suisse, sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magasin de leur orviétan. Ils apperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux

Digitized by Google

marionnettes, & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de savonnettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent Polichinelle de plusieurs mauvais déportemens, & portèrent leurs plaintes devant le magistrat. La requête disait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nèfles.

On prétendit aussi qu'il avait molesté un marchand de coqs-d'inde ; enfin ils l'accusèrent d'être sorcier. M. Parfait, dans son *Histoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le père Daniel pense, ou du moins, parle autrement. On ne sait ce que devint Brioché. Comme il n'était que le père putatif de Polichinelle, l'historien n'a pas jugé à propos de nous dire de ses nouvelles.

§. IV.

Feu M. du Marsais assurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'est un grand malheur pour l'État, disait-il, qu'un homme de mérite, sans fortune, ne puisse parvenir à rien. Que de talens enterrés, & que de sots en place ! Quelle détestable politique d'avoir éteint l'émulation ! M. du Marsais, sans y penser, plaidait sa propre cause ; il a été réduit à enseigner le latin, & il aurait rendu de grands services à l'État, s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui eussent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée ; mais pour avoir cette place,

Digitized by Google

il faut être fils d'un riche qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, & ce qu'on appelle *une dignité.*

Du Marſais aſſurait qu'un Montagne, un Charron, un Deſcartes, un Gaſſendi, un Bayle, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenant thèſe contre la philoſophie d'Ariſtote, ni n'auraient fait brûler le curé Urbain Grandier, le curé Gaufrédi, & qu'ils n'euſſent point, &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier Roginante, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amſterdam. Il marchanda un aſſez beau Chriſt chez le ſieur Vandergru. Eſt-il poſſible, dit le ferrarois au batave, que vous, qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayiez chez vous un Jéſus? Je ſuis chrétien & catholique, répondit M. Vandergru, ſans ſe fâcher; & il vendit ſon tableau aſſez cher. Vous croyez donc Jéſus-Chriſt Dieu, lui dit Roginante? Aſſurément, dit Vandergru.

Un autre curieux logeait à la porte attenante; c'était un ſocinien; il lui vendit une ſainte famille. Que penſez-vous de l'enfant, dit le ferrarois. Je penſe, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que Dieu ait miſe ſur la terre.

De-là le ferrarois alla chez Moïſe Manſebo qui n'avait que de beaux payſages, & point de ſainte

Digitized by Google

famille. Roginante lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets ? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante passa chez un fameux anabatiste qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle église ils avaient été baptisés ? Fi donc ! monsieur, lui dirent les enfans, graces à Dieu, nous ne sommes point encore baptisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue, qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M. Sacrito, lui dit : Enfuyons-nous vîte, voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens-ci vont s'égorger, sans doute, selon l'antique usage, puisqu'ils pensent tous diversement ; & la populace nous assommera pour être sujets du pape.

Ils furent bien étonnés, quand ils virent tous ces bonnes gens-là sortir de leurs maisons avec leurs commis, se saluer civilement, & aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions sur la place, en comptant les arméniens & les jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde, & le ferrarois retourna dans son pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres, à Hambourg, à Dantzick, à Venise même, &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'est à Constantinople.

Digitized by Google

J'eus l'honneur d'assister, il y a cinquante ans, à l'installation d'un patriarche grec ; par le sultan Achmet III, dont Dieu veuille avoir l'ame ! Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de chrétiens dans la rue Cléobule ; deux janissaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'église patriarchale, & il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille, je fus fort étonné de ne point y trouver de mosquée. J'en marquai ma surprise à monsieur l'intendant & à monsieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil, & que, si les chrétiens avaient des églises chez les musulmans, on pouvait au moins faire aux turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour ; mais l'affaire en demeure là, à cause de la constitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites ! vous n'avez pas été tolérans, & on ne l'est pas pour vous. Consolez-vous, d'autres à leur tour deviendront persécuteurs, & à leur tour ils seront abhorrés.

§. VI.

Je contais ces choses, il y a quelques jours, à M. de Boucacous, languedocien très-chaud, & huguenot très-zélé. Cavalisque, me dit-il ; on nous traite donc en France comme les Turcs ! on leur refuse des mosquées, & on ne nous accorde point de temples ! Pour des mosquées, lui dis-je, les

Digitized by Google

Turcs ne nous en ont encore point demandé ; & j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons ; la raiſon en eſt que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria M. de Boucacous, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens, lui répliquai-je, & ſi ardens, que vous avez fait neuf guerres civiles, ſans compter les maſſacres des Cévènes. Mais, dit-il, ſi nous avons fait des guerres civiles, c'eſt que vous nous cuiſiez en place publique ; on ſe laſſe à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de ſaint qui puiſſe y tenir : qu'on nous laiſſe en repos, & je vous jure que nous ſerons des ſujets très-fidèles.

C'eſt préciſément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux ſur vous, on vous laiſſe faire votre commerce, vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! dit M. de Boucacous ; nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſeaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce-là vivre ? eſt-ce-là être libre ?

Alors je lui parlai ainſi : il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les lois. Servez Dieu à votre mode dans vos maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appelez *muſique*. Penſez-vous que Dieu ſoit bien content de

Digitized by Google

vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, & quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais!
Qui, t'arrachant les enfans des mamelles,
Écraſera leurs têtes infidelles?

Dieu veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans? cela eſt-il humain? De plus, Dieu aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaiſe muſique?

M. de Boucacous m'interrompit, & me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſeaumes valait mieux? Non, ſans doute, lui dis-je; je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier Dieu que dans une traduction très-vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons; nous ſommes tous juifs à vêpres, comme nous ſommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît ſeulement, c'eſt que les *Métamorphoſes d'Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites & plus agréables que les cantiques juifs; car il faut avouer que cette montagne de Sion, & ces gueules de baſilic, & ces collines qui ſautent comme des béliers, & toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poéſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe. Le froid petit Racine a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que ſon père ne ſoit un meilleur poète que David.

Mais enfin, nous ſommes la religion dominante

Digitized by Google

chez nous ; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons, & j'ai parole de monſieur le gouverneur & de monſieur l'intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles ; l'imprudence ſeule fit & fera les perſécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner & de vous purger, parce que vos pères ont été malades ; mais que voulez-vous ? ce monde eſt un grand Bedlam, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de Polichinelle réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques bohêmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatrième étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues dont la vente les aida quelque temps à ſubſiſter. Ils guérirent même de la gale l'épagneul d'une dame de conſidération ; les voiſins crièrent au prodige ; mais, malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité & de leur misère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, & y trouvèrent un petit homme qui faiſait des marionnettes pour ſon compte ; il s'appelait le ſieur

Digitized by Google

Bienfait ; il avait tout juſte le génie qu'il fallait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait, mais il avait un galimatias fort convenable ; & il ne faiſait pas mal ſes bamboches. Un compagnon qui excellait auſſi en galimatias, lui parla ainſi :

Nous croyons que vous êtes deſtiné à relever nos marionnettes ; car nous avons lu dans Noſtradamus ces propres paroles, *nelle chi li po rate icſus res fait en bi*, leſquelles priſes à rebours font évidemment : *Bienfait reſſuſcitera Polichinelle.* Le nôtre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé ſon chapeau, ſa boſſe & ſa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous ſera aiſé de lui faire une mouſtache toute ſemblable à celle qu'il avait ; & quand nous ſerons unis enſemble, il eſt à croire que nous aurons beaucoup de ſuccès. Nous ferons valoir Polichinelle par Noſtradamus, & Noſtradamus par Polichinelle.

Le ſieur Bienfait accepta la propoſition. On lui demanda ce qu'il voulait pour ſa peine ? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent. Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le temps on a de tout. Le ſieur Bienfait ſe lia donc avec les bohêmes, & tous enſemble allèrent à Milan établir leur théâtre, ſous la protection de madame Carminetta. On afficha que le même Polichinelle qui avoit été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaîtrait ſur le théâtre de Milan, & qu'il danſerait avec madame Gigogne. Tous les

Digitized by Google

vendeurs d'orviétan eurent beau s'y opposer. Le sieur Bienfait, qui avait aussi le secret de l'orviétan, soutint que le sien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de Polichinelle, & il devint si riche, qu'il se mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien, il fut très-ingrat envers madame Carminetta. Il acheta une belle maison vis-à-vis celle de sa bienfaitrice, & il trouva le secret de la faire payer par ses associés. On ne le vit plus faire sa cour à madame Carminetta ; au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeûner chez lui ; & un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'AYANT rien entendu au précédent chapitre de Merri Hissing, je me transportai chez mon ami M. Husson, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie sur le père la Valette, marchand banqueroutier d'Amérique ; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarrassait plus de ces sottises, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour-là Polyeucte, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. Husson, pendant le premier acte, branlait toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant ? J'avoue, dit-il, que je suis

Digitized by Google

indigné contre ce sot Polyeucte & contre cet impudent Néarque. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, & qui, accompagnant son beau-père le jour de Pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque & aux chanoines? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au sieur Lubolier (1), prédicant d'Amsterdam, & au sieur Morfyé (2), compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant Urieju (3)? C'est-là le fidèle portrait de la conduite de Polyeucte. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique Néarque?

M. Husson me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit Polyeucte résigner sa femme à son rival, & il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant;
Adieu, trop généreux & trop parfait amant;
Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène où elle demande à son amant la grace de son mari.

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père

(1) Boullier. (2) Formey. (3) Jurieu.

Digitized by Google

de Pauline avoue même qu'il a les ſentimens d'un coquin.

Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille;
Mais, ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penſer, ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela; je ne ſuis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'Œdipe des Grecs.

M. Huſſon eſt un rude homme: j'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a perſiſté dans ſon avis, & moi dans le mien.

§. IX.

Nous avons laiſſé le ſieur Bienfait fort riche & fort inſolent. Il fit tant par ſes menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener Polichinelle dans toutes les villes, & afficha que tout le monde ſerait tenu de l'appeler *Monſieur*, ſans quoi il ne jouerait point. C'eſt de là que, dans toutes les repréſentations des marionnettes, il ne répond jamais à ſon compère que quand le compère l'appelle monſieur Polichinelle. Peu à peu, Polichinelle devint ſi important, qu'on ne donna plus aucun ſpectacle ſans lui payer une rétribution, comme

Digitized by Google

les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ſes domeſtiques, receveur des billets & ouvreur des loges, ayant été caſſé aux gages, ſe ſouleva contre Bienfait, & inſtitua d'autres marionnettes, qui décrièrent toutes les danſes de Mme Gigogne & tous les tours de paſſe-paſſe de Bienfait. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, compoſa le ſien de cinq à ſix drogues; &, le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à Bienfait; ce qui excita un furieux procès, & on ſe battit long-temps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

M. Huſſon me parlait hier de ſes voyages: en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Échelles du Levant; il eſt allé en Perſe; il a demeuré long-temps dans les Indes, & a vu toute l'Europe. J'ai remarqué, me diſait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de juifs qui attendent le Meſſie, & qui ſe feraient empaler plutôt que de convenir qu'il eſt venu. J'ai vu mille turcs perſuadés que Mahomet avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choſes les plus abſurdes. Cependant, qu'un philoſophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raiſon humaine eſt ſi horriblement obſcurcie, il eſt sûr que, s'il y a un ſou à gagner, l'imbécille l'emportera ſur le philoſophe. Comment des

Digitized by Google

des taupes, ſi aveugles ſur le plus grand des intérêts, ſont-elles lynx ſur les plus petits? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du ſabbat? Cette contradiction de l'eſpèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'eſt-ce pas, dis-je à M. Huſſon, que les hommes ſont ſuperſtitieux par coutume, & coquins par inſtinct? J'y rêverai, me dit-il, cette idée me paroît aſſez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a eſſuyé bien des diſgraces. Les Anglais, qui ſont raiſonneurs & ſombres, lui ont préféré Shakeſpeare; mais ailleurs ſes farces ont été fort en vogue; &, ſans l'opéra comique, ſon théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec Scaramouche & Arlequin, & on ne ſait pas encore qui l'emportera. Mais.....

§. XII.

Mais, mon cher monſieur, diſais-je, comment peut-on être à la fois ſi barbare & ſi drôle? Comment, dans l'hiſtoire d'un peuple, trouve-t-on à la fois la Saint-Barthélemi & les contes de la Fontaine, &c.? eſt-ce l'effet du climat? eſt-ce l'effet des lois?

Le genre humain, répondit M. Huſſon, eſt capable de tout. Néron pleura quand il fallut ſigner l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, & aſſaſſina ſa mère. Les ſinges font des tours extrêmement

Digitized by Google

plaisans, & étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux, plus timide qu'une levrette; mais elle déchire un lièvre, & baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette, elle tourne tantôt au doux souffle du zéphir, tantôt au vent violent du nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouser une cousine, & quatre-vingt mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an mariées avec leurs oncles, & deux cents cousins & cousines conjoints; cela fait en sacremens six millions huit cent mille livres par an qui sortent du royaume. Ajoutez y environ six cent mille francs pour ce qu'on appelle les *annates des terres de France*, que le roi de France donne à des français en bénéfices; joignez-y encore quelques menus frais; c'est environ huit millions quatre cent mille livres que nous donnons libéralement au saint père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu, mais on conviendra que, si nous avons beaucoup de cousines & de nièces jolies, & si la mortalité se met parmi les bénéficiers, la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd, tandis que

Digitized by Google

nous avons des vaisseaux à construire, des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'État depuis vingt ans, aucun n'ait pensé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de sorbonne, de mes amis, de me dire dans quel endroit de l'Écriture on trouve que la France doive payer à Rome la somme susdite: il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite; il m'a répondu que cet impôt fut mis par S. Pierre sur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome; & comme je doutais que S. Pierre eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis, qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce Simon Barjone; mais nous avons une belle lettre de lui, datée de Babylone: or, certainement Babylone veut dire Rome; donc vous devez de l'argent au pape quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans: il s'est retiré dans la haute Alsace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ; la saison avançait, l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service, & dirent pour raison que c'était la fête de Sainte Barbe, la sainte

Digitized by Google

la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis leur dit mon parent, vous avez été à la meſſe en l'honneur de Barbe ; vous avez rendu à Barbe ce qui lui appartient ; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez mon champ au lieu d'aller au cabaret. Sainte Barbe ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, & que je manque de blé cette année ? Le maître valet lui dit : Monſieur, vous voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un jour ſi ſaint. Sainte Barbe eſt la plus grande ſainte du paradis ; elle grava le ſigne de la croix ſur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt & du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes : je ne travaillerai point le jour de Sainte Barbe.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, & ſon champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus : le procès n'eſt pas encore jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les ſaints ; mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Je ſuppoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun, l'un portant l'autre, vingt ſous par jour, & qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année, indépendamment des dimanches : cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, & cent cinquante millions de moins en main d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne

Digitized by Google

doivent point avoir ſur nous les royaumes voiſins, qui n'ont ni Sainte Barbe, ni d'évêque de Porentru ? On répondait à cette objection que les cabarets, ouverts les ſaints jours de fêtes, produiſent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait ; mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement, & que d'ailleurs, ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, & point du tout épiſcopale ; il ſoutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec M. Evrard, que vous connaiſſez tous, nous vîmes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait. Un maçon me répondit que c'était à monſeigneur l'abbé de Cîteaux ; que le marché avait été fait à dix-ſept cent mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis Dieu, qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, & de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous ? dit M. Evrard ; n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cent cinquante mille livres de rente, & que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus ? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte & la plus odieuſe ? Qu'en reviendra-t-il à

Digitized by Google

l'État, quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions ? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, & donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des membres de l'État, au lieu qu'ils ne ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. Evrard : Vous allez trop loin & trop vîte ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans ; ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiècles, que je perds toute patience ; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes, quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être janſéniſte de bonne foi, & non par eſprit de parti. La belle aventure des billets de confeſſion la fit mourir de déſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance ; ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui faiſait paſſer ſes meubles & ſa vaiſſelle d'une province à une autre ; des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes, & il eſt mort en priſon.

M. Evrard me conta des aventures de cette eſpèce

Digitized by Google

pendant deux heures entières : Je lui dis : Mon cher monsieur Evrard, j'en ai essuyé plus que vous ; les hommes sont ainsi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous ; nous sommes sous deux comme Astolphe & Joconde, qui pensoient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles ; ils se mirent à voyager, & ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. Evrard, mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans directeur de.... ou de..... ou de.... ou de.... & vous vous vengerez avec usure.

M. Evrard me crut : c'est à présent l'homme de France qui vole le roi, l'État & les particuliers, de la manière la plus dégagée & la plus noble, qui fait la meilleure chère, & qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

Digitized by Google

QUESTIONS SUR LES MIRACLES (1).

PREMIÈRE LETTRE

A M. le professeur R. . . . . par un proposant.

MONSIEUR,

J'ai lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les graces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres & par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance ou sa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, & la vie aux morts; ceux qui sont des types, des

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux : mais le pauvre Néedham, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de Voltaire se crut autorisé à suivre son exemple, malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur Néedham & les anguilles, le volume de *Physique*.

Digitized by Google

allégories manifeſtes; enfin ceux qu'il promet de faire, & dans l'attente deſquels le genre humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

Des miracles de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui ont manifeſté ſa puiſſance ou ſa bonté.

Jésus n'était pas encore né, & il faut convenir qu'il faiſait déjà les plus grands miracles, puiſqu'il était Dieu, & conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche & conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe & de l'or.

Voilà, ſans doute, les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel & ſur la terre; ce ſont des aſtres, des anges, des rois qui en ſont les miniſtres. Jéſus doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil Hérode, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que Jéſus était roi, & que, pour le perdre, il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, & peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naiſſance & la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Digitized by Google

Une preuve non moins publique & non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuple que Jeſus ſortant nu hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que Dieu le père s'écrie au peuple : *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, & devant leſquels tous les hommes durent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut, ſans doute, ces miracles; Pilate même en rendit compte à l'empereur Tibère, après que l'homme-Dieu eut été ſupplicié, & Tibère voulut placer Jeſus-Chriſt au rang des dieux; mais probablement Jeſus ne ſouffrit pas ce mélange adultère du vrai Dieu & des dieux des gentils, & empêcha que Tibère n'accomplît ce qu'il réſervait au pieux Conſtantin.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Égliſe, nous certifie cette anecdote; & Eusèbe la confirme dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, livre II, chap. II. On nous objecte que Tertullien écrivait cent quatre-vingts ans après Jeſus-chriſt, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine; qu'Eusèbe de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert des mots *on dit.* Mais enfin, ou Pilate écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont forgées. S'ils ont fait de

Digitized by Google

tels actes de faux, ils étaient donc à la fois imposteurs & superstitieux; ils étaient donc les plus méprisables de tous les hommes : or comment des hommes si lâches étaient-ils si constans dans leur foi? C'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches & fourbes par la bassesse de leur état & de leur ame, & qu'ils étaient constans dans leur foi par leur fanatisme.

Grotius, Abadie, Houteville, & vous, monsieur, vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble, quelles que soient les faiblesses & les contradictions de l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu, sans doute, les actes & les lettres de Pilate; mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de Jesus-christ.

On insiste encore; on nous dit : Les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles; ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité; ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes, que nous trouvons encore dans Justin, dans Clément d'Alexandrie, dans Lactance; ils ont supposé des évangiles; ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évangiles; ils ont forgé des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul; ils ont supposé même des lettres de Jesus-christ; ils ont interpolé des passages dans l'historien Josephe, pour faire accroire que ce Josephe non seulement fit mention de Jesus, mais même le regarda comme le messie,

Digitized by Google

quoique Joſephe fût un pharifien obſtiné; ils ont forgé les conſtitutions apoſtoliques, & juſqu'au ſymbole des apôtres. Il eſt donc évident qu'ils n'étoient qu'une troupe de demi-juifs, d'égyptiens, de ſyriens & de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impoſtures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables; & les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin ſur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à Conſtance Chlore & à Conſtantin, ſon fils. Voilà, dit-on, l'hiſtoire naturelle de l'établiſſement du chriſtianiſme; ſes fondemens ſont l'enthouſiaſme, la fraude & l'argent.

C'eſt ainſi que raiſonnent les nombreux partiſans de Celſe, de Porphyre, d'Apollonius, de Simmaque, de Libanius, de l'empereur Julien, de tous les philoſophes juſqu'au temps des Pomponace, des Cardan, des Machiavel, des Socin, de milord Herbert, de Montagne, de Charron, de Bacon, du chevalier Temple, de Locke, de milord Shaftesbury, de Bayle, de Voolaſton, de Toland, de Tindal, de Collins, de Wolſton, de milord Bolingbroke, de Midleton, de Spinoſa, du conſul Maillet, de Boulainvilliers, de du Marſais, de Meſlier, de la Métrie, & d'une foule prodigieuſe de déïſtes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les muſulmans, les Chinois & les anciens Parſis, croiraient inſulter Dieu, s'ils lui ſuppoſaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terraſſer par l'appareil de ces armes

Digitized by Google

brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre, vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet ; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs ? Non ; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables : par exemple, Tertullien, dans son livre du Scorpion ; Origène, dans son commentaire sur Saint Mathieu ; Saint Epiphane, dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites ; Eustache, dans son Exameron ; & beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de Saint Jacques. Il est très-précieux, en ce que c'est le seul où l'ou trouve la mort de Zacharie, dont Jesus parle dans Saint Mathieu. Cet évangile sert d'introduction aux autres, & il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de Nicodème ; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que Jesus avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même intitulé : *Sepher Toldos Jeschut*, écrit par un Juif contre Jesus-Christ dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des

Digitized by Google

miracles ; il prétend seulement que Judas, son adversaire, en faisait d'aussi grands, & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ; que les hommes d'État, les gens d'esprit, les philosophes s'en sont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat judæus Apellà* d'Horace, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens, regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de Jesus, c'étaient des théurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient Jesus que comme un magicien, & qui, infatués des faux prodiges d'Apollonius de Thyane & de tant d'autres, admettaient aussi les faux prodiges de Jesus. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des gens absurdes, ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés sur l'histoire de la pythonisse d'Endor, & sur celle des enchanteurs d'Égypte, croyaient à la magie, comme les payens ; tous les pères de l'Église, qui pensaient que l'ame est une substance ignée, disaient que cette substance peut être évoquée par des sortiléges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philosophes grecs & romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, & qu'ils leur disaient seulement : Si vous vous vantez de vos

Digitized by Google

prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe & l'Asie en sont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoses, nous en avons mille; vos prestiges ne sont qu'une faible imitation des nôtres; nous avons été les premiers charlatans, & vous les derniers. C'est-là, continuent nos adversaires, le résultat de toutes les disputes des payens & des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles, & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui se faisait autrefois, par ce qu'on fait aujourd'hui; les miracles étaient nécessaires à l'Église naissante, ils ne le sont pas à l'Église établie; Dieu étant parmi les hommes devait agir en Dieu; les miracles sont pour lui des actions ordinaires; le maître de la nature doit toujours être au-dessus de la nature. Ainsi, depuis qu'il se choisit un peuple, toute sa conduite avec ce peuple fut miraculeuse; & quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les juifs & par les chrétiens aient été des imitations du paganisme, ce sont au contraire les payens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des chrétiens.

Nos adversaires répliquent que les payens existaient long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Égypte florissaient avant que les Juifs habitassent les déserts de Sin & d'Oreb; que ces Juifs qui empruntèrent des Égyptiens la circoncision

Digitized by Google

& tant de cérémonies, & qui n'eurent des voyans, des prophètes, qu'après les voyans d'Égypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils ſont des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à Moïſe ; mais de Moïſe, nous remontons à Abraham & à Noé par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore ; ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de Dieu de former un culte pour en donner un autre ; & ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de Dieu de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Égypte, de la mer Rouge entr'ouverte & ſuſpendue, & du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens: Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous ſont égaux: il eſt auſſi impoſſible à l'homme & auſſi aiſé à Dieu de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le ſoleil ; &, ſans examiner ſi les prodiges chrétiens ſont plus grands que les prodiges moſaïques, il eſt sûr que Dieu ſeul a pu opérer les uns & les autres.

Des miracles Typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui ſont évidemment

Digitized by Google

évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur Wolſton traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlèvement de Jeſus par le diable, ſur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, de la transfiguration ſur le Thabor, &c. mais preſque tous les pères de l'Égliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre Dieu ſur la terre pour chercher à manger des figues au mois de mars, & pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de juſtice & de charité, alors il n'y a rien là que d'utile & de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés, qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes? Dieu qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui & de le tranſporter ſur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition? Si le diable tente Dieu, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux

Digitized by Google

paraboles dont on se servait dans ces temps-là. On sait bien que le royaume des cieux n'est pas un grain de moutarde; que jamais roi n'envoya des couriers à ses voisins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces*; que nul homme n'envoya un valet sur les grands chemins forcer les borgnes & les boiteux à venir souper chez lui; qu'on n'a jamais mis personne en prison pour n'avoir pas eu sa robe nuptiale; mais le sens de toutes ces paraboles est une instruction morale.

Me sera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de Confucius, de Pythagore, de Zaleucus, de Solon, de Platon, de Cicéron, d'Epictète, aux discours de Jesus-christ, qui leur paraissent trop populaires & trop bas? Tous ces philosophes écrivaient pour des philosophes, mais Jesus-Christ n'écrivit jamais. Il n'est pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple, & à quel peuple? à celui de Capharnaüm & des bourgades de la Galilée. Il se conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne se donnait pas pour roi. Il était Dieu, mais il ne s'annonçait pas pour Dieu. Il était pauvre, & il évangélisait les pauvres. Nos adversaires ne peuvent pas souffrir que les évangélistes fassent dire à Dieu que le *blé doit pourrir pour germer; qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela est non-seulement bas, disent-ils, mais cela est faux. Premièrement, les comparaisons prises des choses naturelles, ne sont pas basses; il n'est rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui est

Digitized by Google

faux en soi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que Dieu pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y asservir. Et nous répliquons, à notre tour, que Dieu vint enseigner la morale, & non la physique.

Des miracles promis par Jesus-Christ.

Jésus-Christ promet, dans S. Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté avant que la génération présente soit passée. Dans Saint Jean, il promet le même miracle. Saint Paul, en conséquence, dit aux Thessaloniciens qu'ils iront ensemble au-devant de Jesus, au milieu de l'air. Ce grand miracle, disent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avènement de Jesus au milieu des nuages, est réservé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes, c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même, si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques dont le nouveau testament est rempli, on serait exposé à se scandaliser : *Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive*, est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive & sanguinaire, que ces

Digitized by Google

paroles ont ſervi d'excuſe aux perſécuteurs & aux maſſacres pendant plus de quatorze ſiècles ; & cette idée eſt un prétexte à bien des perſonnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien conſidérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au lieu de ſe révolter. Ainſi les miracles de Jeſus & ſes paraboles ſont autant de leçons.

Des miracles des apôtres.

On demande comment les langues de feu deſcendirent ſur la tête des apôtres & des diſciples dans un galetas ? comment chaque apôtre, en ne parlant que ſa langue, parlait en même temps celle de pluſieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans ſon idiôme ? comment chaque auditeur, entendant prêcher dans ſa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau, au mois de mai ? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle ſans ſe faire entendre de perſonne, mais non celui qui ſe fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois propoſées, ne doivent faire aucune peine ; car dès qu'on eſt convenu que Dieu a fait des miracles pour ſubſtituer le chriſtianiſme au judaïſme, on ne doit pas incidenter ſur la manière dont Dieu les a opérés ; il eſt également le maître de la fin & des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y

Digitized by Google

eſt pris pour vous guérir? Vous êtes étonné, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'eſt que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puiſſance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui diſent que Dieu ne peut faire des miracles inutiles; & c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de Jéſus & des apôtres paraiſſent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, diſent-ils, n'en a pas été meilleur; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens, des Vaudois, des Albigeois; témoins tant de ſchiſmes ſanglans; témoin enfin la Saint-Barthélemi; mais c'eſt-là l'abus de la religion chrétienne, & non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits, eſt un arbre de mort: il eſt un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui conſtituent l'Égliſe triomphante; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux Saints. Mais fallait-il, dites-vous, que Dieu vînt ſur la terre, & qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon ſoyez juſte, & vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de Dieu,

Digitized by Google

& je ne puis que me recommander avec vous à sa miséricorde.

La mort d'Ananie & de Saphire vous scandalise; vous êtes effrayé que Pierre fasse un double miracle pour faire mourir subitement la femme après l'époux, qui ne sont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Église, & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs nécessités pressantes sans l'avoir avoué; vous osez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à se dépouiller de tout en faveur des prêtres: vous vous trompez, c'était un vœu fait à Dieu même: Dieu est le maître de punir les violateurs de serments.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits plusieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la secte; que les magistrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaissance; que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés: je vous renvoie alors à l'empereur Tibère, qui délibéra sur la divinité de Jesus; à l'empereur Adrien, qui mit dans son oratoire le portrait de Jesus; à l'empereur Philippe, qui adora Jesus. Vous me niez ces faits: alors je vous renvoie à l'établissement de la religion chrétienne, qui est lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établissement soit miraculeux; vous me dites que notre sainte religion ne s'est formée que, comme toutes les autres sectes, dans le fanatisme & dans l'obscurité, comme

Digitized by Google

l'anabaptiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme, &c. alors je ne puis que vous plaindre; vous me plaignez auſſi. Qui de nous deux ſe trompe? je produis mes titres qui remontent juſqu'à l'origine du monde, & vous n'avez pour vous que votre raiſon: j'ai auſſi la mienne que je prie Dieu d'éclairer; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes, ſemblable à celle des eſſéniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord ſur le judaïſme, enſuite ſur le platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque contile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes, & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre juſqu'aux îles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine; & moi j'y vois la ſageſſe divine, qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois, comme vous, le mal, & vous n'appercevez pas le bien; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

Jésus ayant la puiſſance de faire des miracles, put la communiquer; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, & ils diſent que, parmi tous les miracles dont nous ornions encore les premiers ſiècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté.

par les magiſtrats romains, ni dont les hiſtoriens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les hiſtoires atteſtent les deux miracles de l'empereur Veſpaſien qui, étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, & l'uſage de ſes membres à un paralytique. Si donc, diſent-ils, ces deux miracles ſi authentiques & ſi célèbres n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, & accompagnés pour la plupart de circonſtances ridicules.

Que pouvons-nous penſer, diſent-ils, de la vie des pères du déſert, écrite par Jérôme? Ici c'eſt un Saint Pacôme qui, quand il veut voyager, ſe fait porter par un crocodile; là c'eſt un Saint Amon qui, s'étant dépouillé tout nu pour paſſer un fleuve à la nage, eſt tranſporté ſubitement à l'autre bord, de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours une moitié de pain à l'hermite Paul, pendant ſoixante années; & quand l'hermite Antoine vient viſiter Paul, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a ſoixante & dix ans, ſont condamnées par le magiſtrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un ſaint cabaretier chrétien, inſtruit du danger que courent ces vierges, prie Dieu de les faire

Digitized by Google

mourir pour prévenir la perte de leur virginité ; Dieu l'exauce ; le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac, elles apparaiſſent au cabaretier, & ſe plaignent à lui d'être ſur le point de ſe voir mangées par les poiſſons ; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les ſept vieilles ; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleſte, le conduit au lac ; il enſevelit les vierges ; &, pour récompenſe, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus ſages font des collections de cent miracles de cette nature ; ils nous inſultent ; ils diſent (car il ne faut diſſimuler aucune de leurs témérités) : Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien, quoique ce ſoit une opération de ſon métier : pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Cana, qui ſemble encore plus indigne de la majeſté d'un Dieu, que convenable à la profeſſion d'un cabaretier ?

Cet argument dont s'eſt ſervi Wolſton me me paraît, je l'avoue, qu'un blaſphême ; car en quoi eſt-il indigné de Dieu de ſe prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux ? &, s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas enſuite par les mains de ſes élus ? Les prodiges de l'ancien & du nouveau Teſtament, une fois admis, peuvent être répétés dans tous les ſiècles ; & ſi on n'en fait plus aujourd'hui, c'eſt, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus beſoin.

Digitized by Google

Grande objection des incrédules combattue.

La dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, est de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'Église, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie & dans l'Afrique, esclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Thrace, elle est déchirée dans le reste de l'Europe, partagée en plus de vingt sectes qui se combattent, & saignante encore des meurtres de ses enfans; trop brillante dans quelques États, & trop avilie dans d'autres, elle est plongée dans le luxe ou dans la fange. La mollesse la déshonore, l'incrédulité lui insulte; elle est un objet d'envie ou de pitié, elle crie au ciel, rétablissez moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles, comme Rachel demandait des enfans. Ces miracles, sans doute, n'étaient pas plus nécessaires quand Jesus enseignait & persuadait, qu'aujourd'hui que nos pasteurs enseignent & ne persuadent pas.

Tel est le raisonnement de nos adversaires. Il paraît spécieux; mais ne peut-on pas lui faire une réponse solide? Jesus fit des miracles dans les premiers siècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inspirer la charité: c'est sur-tout de charité que nous avons besoin. Le grand miracle destiné à produire cette vertu qui nous manque, est de parler au cœur & de le toucher; demandons ce prodige, & nous l'obtiendrons. Tant de sectes, tant de savans ne pourront jamais

Digitized by Google

penſer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter & même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle; mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Eh bien, plaignons l'aveuglement de Benoît Spinoſa, & imitons ſa morale; étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, monſieur, avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

Attaché comme vous à notre ſainte religion par mon état & par mon cœur, inſtruit par vos leçons, deſirant de vous imiter & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos miracles avec autant de ſagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (1),

(1) Dans les *lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé Sigorgne, grand vicaire de Mâcon, oppoſa aux *lettres de la montagne* de *J. J. Rouſſeau*, écrites pour répondre aux *lettres de la campagne* de M. Tronchin. M. l'abbé Sigorgne eſt l'auteur des *Inſtitutions newtoniennes*: & c'eſt lui qui le premier a oſé enſeigner dans l'univerſité de Paris les vérités démontrées par Newton. Mais puiſque le géomètre Fario a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire?

Digitized by Google

en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant: *Les miracles de Jeſus ſont vrais, puiſqu'ils ſont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Égliſe qui les ont prouvés, & rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudrait être philoſophe, théologien & ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caractères; je m'adreſſe encore à vous pour ſavoir comment un philoſophe doit admettre les miracles, & comment un théologien ſavant en prouve l'authenticité.

Comment les philoſophes peuvent admettre les miracles.

Hobbes, Collins, milord Bolingbroke demandent d'abord s'il eſt vraiſemblable que Dieu dérange le plan de l'univers; ſi l'Être éternel en faiſant ſes lois ne les a pas faites éternelles; ſi l'Être immuable ne l'eſt pas dans ſes ouvrages; s'il eſt vraiſemblable que l'Être infini ait des vues particulières, & qu'ayant ſoumis toute la nature à une règle univerſelle, il la viole pour un ſeul canton dans ce petit globe?

Si tout étant viſiblement enchaîné, un ſeul chaînon de la chaîne univerſelle peut ſe déranger ſans que la conſtitution de l'univers en ſouffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans ſa courſe, & la lune dans la ſienne, pour favoriſer la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas abſolument néceſſaire que tout le reſte du monde planétaire fût bouleverſé?

Digitized by Google

Il eſt évident que, la terre & la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer; les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correſpondans des autres aſtres, ont dû avoir une nouvelle direction, ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter auſſi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été ſuſpendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en ſoient reſſenties, le tout pour tuer quelques malheureux déjà écraſés par une pluie de pierres; tandis qu'il paraiſſait plus digne de la ſageſſe éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes ſans miracle, que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à Joſué plus de temps pour maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

C'eſt bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre ſoleil qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier compoſé de ces ſoleils innombrables appelés étoiles, qui probablement ſont entourés de planètes. Mais que dut-il arriver quand elle marcha dans l'eſpace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non-ſeulement notre monde planétaire bouleverſé, mais tous les mondes poſſibles auſſi; & pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les bénédictins fuſſent trop riches, qu'Anne Dubourg

Digitized by Google

fût pendu à Paris, & Servet brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons & de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, & ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là, je crois, les plus fortes objections.

C'eſt à vous, monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie, ſans contradiction & ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, & de montrer qu'il eſt égal à Dieu que les lois éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, & que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. Dieu a pu, parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes lois; & ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie & votre ſcience ſeront encore moins embarraſſés à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament.

Évidence des miracles de l'ancien Teſtament.

Abadie, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de Moïſe, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi Moïſe a exiſté, ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de Moïſe avant que les Hébreux euſſent traduit leurs

Digitized by Google

hiſtoires en grec ; ſi l'homme dont les Hébreux ont fait leur Moïſe n'était pas ce Miſem des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques & dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations euſſent entendu parler de Moïſe. Ils recherchent pourquoi Flavien Joſephe, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de Moïſe. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs, & ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que Moïſe n'aurait jamais pu dire à ſix cent trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cent trente mille hommes n'en avaient été témoins : & c'eſt préciſément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas : Moïſe a trompé ſix cent trente mille ſoldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils diſent : Il eſt impoſſible que Moïſe ait eu ſix cent trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſerait près de trois millions de perſonnes ; & il eſt impoſſible que ſoixante & dix hébreux, réfugiés en Égypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cent quinze ans.

Il n'eſt pas probable que, ſi Moïſe avait eu trois millions de ſuivans à ſes ordres, & Dieu à leur tête, il ſe fût enfui en lâche ; il n'eſt pas probable que, s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres ; il eſt dit que Joſué fit écrire tout le Deutéronome ſur un

autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé, quand les Juifs furent eſclaves après Joſué ; il ne l'eſt pas que Moïſe ait écrit, il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté : & d'ailleurs toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiſſement.

Il vous appartient, monſieur, beaucoup plus qu'au docteur Abadie, de réfuter tous ces vains raiſonnemens, & de montrer que, ſi la nation juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Égypte, la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous deſcendrez d'Adam à Abraham, & d'Abraham à Moïſe ; vous ferez voir que Dieu s'eſt manifeſté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée ; vous nous apprendrez par quels reſſorts ſecrets de la Providence, les Juifs, toujours gouvernés par Dieu même, & commandant ſi ſouvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainſi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel & le plus abſurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par ſa ſplendeur ſecrète, & par ſon abrutiſſement connu. On nous objecte ſa groſſièreté ; mais la grandeur de ſon Dieu en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame ; mais Dieu, qui le gouvernait, le puniſſait ou le récompenſait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui

Digitized by Google

Qui mieux que vous pourra démontrer que Dieu ayant choisi un peuple, devait le conduire autrement que les législateurs ordinaires, & que par conséquent tout devait être prodige sous la main de celui qui seul peut faire des prodiges ? Ensuite, vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Testament.

Des miracles du nouveau Testament.

Les miracles du nouveau Testament doivent, sans doute, être reconnus pour incontestables, puisque les seuls livres qui en parlent sont incontestables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, si les témoignages ne sont pas authentiques ; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les attestations les plus formelles ; souvent on dit qu'une chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises, qu'aux astres de changer leur cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché, que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables aient été examinés par les magistrats, que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques, que les auteurs

Digitized by Google

de ces livres ne ſe ſoient jamais contredits ſur la plus légère circonſtance; ſans quoi ils ſont légitimement ſuſpects de tromper ſur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de ſcrupule, de ſévérité dans l'examen d'une choſe à laquelle on dit le ſalut du genre humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accuſation dans un procès qui ne ſoit déclarée calomnieuſe, ou du moins fauſſe, ſi les témoins ſe contrediſent.

Comment donc, continuent nos adverſaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui ſe contrediſent continuellement? Matthieu fait deſcendre Jéſus d'Abraham par quarante-deux générations, quoique dans ſon compte il ne s'en trouve que quarante & une; & encore ſe trompe-t-il en faiſant Joſias père de Jéchonias.

Luc fait deſcendre Jéſus du même Abraham par cinquante-ſix générations, & elles ſont abſolument différentes de celles que Matthieu rapporte. De plus, cette généalogie eſt celle de Joſeph, qui n'eſt pas le père de Jéſus. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme ſur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir Marie, Joſeph & Jéſus en Égypte après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, & le maſſacre des petits enfans. Luc ne parle ni du maſſacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que Jéſus reſta conſtamment dans la Paleſtine. Y a-t-il, diſent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangéliſtes ſemblent formellement oppoſés

Digitized by Google

à Jean : Matthieu, Marc & Luc ne font vivre Jésus qu'environ trois mois après son baptême, & Jean après ce même baptême le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On sait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entièrement uniformes, quand même les quarante-six autres qui furent rejetés avec le temps, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raison, n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils, ces prodiges n'ont point été constatés, & ils choquent la raison ; car il ne leur semble pas raisonnable que Dieu se soit fait juif plutôt que romain, qu'il soit né d'une femme vierge, que Dieu ait un frère aîné nommé Jacques, que Dieu ait été emporté sur une montagne par le diable, & que Dieu enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être supplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener sur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre humain, & pour soumettre l'autre à un tyran & à des moines.

Digitized by Google

Ils disent que ces miracles, sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après Jésus, dans le plus grand secret, par des hommes très-obscurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le scrupule le plus religieux, & qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reste des hommes.

De plus, disent-ils, il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, & jusqu'à des prophéties de sibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus fauſſaires sur tant de points, ils doivent être reconnus fauſſaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de Jésus, ces évangiles si long-temps ignorés se contredisent, donc ces miracles sont d'une fausseté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas dissimuler, ont paru si spécieuses qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre est une preuve qu'on a mal répondu : car si on avait terrassé son ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne soutient plus aujourd'hui la donation de Constantin au pape Sylvestre, ni l'histoire de la papesse Jeanne, ni tant d'autres contes ; pourquoi ? c'est qu'ils ont été détruits par la raison ; & que tout le monde à la longue se rend à la raison, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puisqu'on agite encore aujourd'hui cette question avec le plus grand acharnement.

Digitized by Google

Je vous ai exposé, monsieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les dissimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repousse tous les traits de l'enfer. Que ces messieurs lisent seulement les livres de la primitive Église, les Tertullien, les Origène, les Irénée, & ils seront bien étonnés. C'est à vous, monsieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Personne assurément n'est plus en état que vous de mettre fin à ces disputes, & de nous délivrer d'un si grand scandale. Personne ne fera mieux voir combien les miracles étaient nécessaires, à quel point ils sont évidens, quoiqu'on les combatte; pourquoi ils furent ignorés du sénat & des empereurs, ayant été si publics; pourquoi, lorsqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée; pourquoi il y avait tant de possédés; comment les Juifs chassaient les diables avant Jésus-Christ; comment les chrétiens eurent le même privilége qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en disent Tertullien, Origène, Clément Alexandrin, Irénée; ouvrez-nous les sources où vous puisez la vérité; noyez l'incrédulité dans ces eaux salutaires, & raffermissez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me saigne quand je vois des hommes remplis de science, de bon sens & de probité, rejeter nos miracles, & dire qu'on peut remplir tous ses devoirs, sans croire que Jonas ait vécu trois jours &

Digitized by Google

trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorsqu'il allait par mer à Ninive, qui est au milieu des terres. Cette mauvaise plaisanterie n'est pas digne de leur esprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une si grande assemblée, que je ne peux m'empêcher de vous supplier d'émousser la pointe de ces discours frivoles par la force de vos raisons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je suis natif: vous aurez le même succès, & tous nos citoyens, bourgeois & habitans vous béniront, &c.

TROISIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

Je vous prie de venir à mon secours contre un grand seigneur allemand qui a beaucoup d'esprit, de science & de vertu, & qui malheureusement n'est pas encore persuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi Jésus aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre sainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suisse & chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, & Jésus n'a pas fait la moindre mention du péché originel: à

Digitized by Google

croire que Dieu a été homme, & Jésus n'a jamais dit qu'il était Dieu & homme tout ensemble : à croire que Jésus avait deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il est né d'une vierge, & il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge, au contraire, il appelle sa mère *femme* ; il lui dit durement : « Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ? à croire que Dieu est né de David, & il se trouve qu'il n'est point né de David : à croire sa généalogie, & on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que Jésus naquit juif, vécut juif, mourut juif ; & je suis fort étonné que vous ne soyez pas juifs. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive ; pourquoi les réprouvez-vous ?

On lui fait dire même dans un évangile : « Je ne » suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir ». Or, est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur ? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin : en quel endroit de l'évangile Jésus vous a-t-il permis d'en manger ? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'évangile : comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle ? Les apôtres de Jésus observaient la loi juive comme lui. « Pierre & Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison : » (Actes des Apôtres, ch. XVI.) ». Paul alla judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de Jacques. Il dit à Festus, je suis pharisien. Aucun

Digitized by Google

apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïse :* pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite des temps ?

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité, & avec la modestie convenable à ma médiocrité : Si Dieu n'a rien écrit, & si dans les évangiles Dieu n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, ses apôtres y ont suppléé ; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Église ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin les conciles nous ont appris ce que les apôtres & les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce sont les conciles, par exemple, qui nous ont enseigné la consubstantialité, les deux natures dans une seule personne, & une seule personne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, & que l'esprit ne l'a pas, parce que le Saint-Esprit procède & n'est pas engendré ; & bien d'autres mystères encore, sur lesquels Jésus, les apôtres, les pères avaient gardé le silence : il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laissez-là votre aurore, me répondit-il ; une comparaison n'est pas une raison. Je suis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles : mais aussi d'autres conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'Arius & d'Eusèbe qu'en faveur d'Athanase.

Digitized by Google

Comment Dieu ſerait-il venu mourir ſur la terre par le plus grand & le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des conciles qui ne s'aſſembleraient qu'après pluſieurs ſiècles, qui ſe contrediraient, qui s'anathématiſeraient les uns les autres, & qui feraient verſer le ſang par des ſoldats & par des bourreaux ?

Quoi ! Dieu vient ſur la terre ; il y naît d'une vierge ; il y habite trente-trois ans ; il périt du ſupplice des eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion, & il ne nous l'enſeigne pas ! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes, il ne nous commande aucun rite ! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Éphèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes & des haines les plus implacables ! Ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux.

Dieu, quand il était ſur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, & la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en mangeant Jéſus-Chriſt lui-même en chair & en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche & de France, des Guelphes & des Gibelins, de la roſe blanche & de la roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échafauds pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant

Digitized by Google

le Dieu des chrétiens sur la croix, aient appris à ses suivans à s'assassiner les uns les autres sous le glaive, sur la potence, sur la roue, dans les flammes. Persécutés & persécuteurs, martyrs & bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent & ils meurent pour des argumens dont les prélats se moquent, en recueillant les dépouilles des morts & l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce seigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà soumis à vos lumières dans ma seconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. Jésus-Christ, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de Jean Hus, ni celui d'Anne Dubourg, ni celui de Servet, ni celui de Jean Calas, ni les guerres civiles, ni la Saint-Barthélemi.

Je vous avouerai, monsieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponse. Ce serait, me dit-il, insulter à ma raison & à mon malheur, de vouloir me persuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à sa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangères.

Mais que, pendant quatorze à quinze siècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, sans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les persécutions de toute espèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commises au nom de la religion

Digitized by Google

chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle seule ; alors quelle autre qu'elle-même pouvons-nous en accuser ? Tous ces assassinats, de tant d'espèces différentes, n'ont eu qu'elle pour sujet & pour objet ; elle en a donc été la cause. Si elle n'avait pas existé, ces horreurs n'auraient pas souillé la terre. Les dogmes ont amené les disputes, les disputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous osez dire que Dieu est le père d'une religion barbare, engraissée de nos biens & teinte de notre sang, tandis qu'il lui était si aisé de nous en donner une aussi douce que vraie, aussi indulgente que claire, aussi bienfaisante que démontrée !

Vous ne sauriez croire quel enthousiasme d'humanité & de zèle échauffait les discours de ce bon seigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos passions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au christianisme. Ah ! dit-il, les yeux mouillés de larmes ; nos passions ne sont point divines ; mais vous prétendez que le christianisme est divin. Était-ce à lui d'être plus insensé & plus barbare que nos passions les plus funestes ?

Je fus ému de ces paroles : hélas ! dis-je, nous avons tout fait servir à notre perte, jusqu'à la religion même ; mais ce n'est pas la faute de sa morale qui n'inspire que la douceur & la patience, qui n'enseigne qu'à souffrir, & non à persécuter.

Non, reprit-il, ce n'est pas la faute de sa morale ;

Digitized by Google

c'eſt celle du dogme ; c'eſt ce dogme qui « diviſe en » effet la femme & l'époux, le fils & le père, qui ap- » porte le glaive & non la paix » ; voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. Socrate, Épictète, l'empereur Antonin, ont enſeigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé ; mais ſi, non contens de dire aux hommes, ſoyez juſtes & réſignés à la Providence, ils avaient ajouté : Croyez qu'Épictète procède d'Antonin, ou bien qu'il procède d'Antonin & de Socrate ; croyez-le, ou vous périrez ſur un échafaud, & vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer : ſi, dis-je, ces grands hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes ; ils auraient perdu le genre humain, dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore Dieu, & que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que Paul appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec Auguſtin : « Je le crois parce qu'il eſt abſurde ; je le crois » parce qu'il eſt impoſſible ». Je plaignais ſon obſtination, & je reſpectais ſon caractère.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raiſonne point ; mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte, vous êtes bienfaiſant, lui dis-je ; les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voiſins ; l'innocence opprimée

Digitized by Google

trouve en vous un sûr appui : que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de Jésus qui l'a ordonné ? Voici, monsieur, ce qu'il me répondit : Je m'unis à Jésus, s'il me dit : Aimez votre prochain ; car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu ; mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à Jésus seul un précepte qui se trouve dans Moïse comme dans Confucius, & dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à Jésus : Je vous apporte un précepte nouveau : je vous fais un commandement nouveau (1) : « c'est que » vous vous aimiez mutuellement ». Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle (2) : « tu aimeras ton prochain comme toi-» même » ; & c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute grossière & impardonnable dans un auteur juif, fait soupçonner à beaucoup de savans que l'évangile attribué à Jean est d'un chrétien platonicien, qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère, & qui connaissait moins l'ancien Testament que Platon, dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en soit de cette fraude & de tant d'autres fraudes, j'adopte la saine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de Dieu même ; car elle est uniforme dans tous les temps & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des

(1) Jean, chap. XIII. (2) Lévitique, chap. XIX.

Digitized by Google

prestiges, & par une métaphysique incompréhensible ? En serai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer, & que l'esprit procède sans avoir cette puissance ? Ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé, qui pense que le Dieu de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père, ou s'il est de semblable nature ? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs ?

N'est-il pas évident que la vertu vient de Dieu, & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? Vous voulez être prédicant, prêchez la justice, & rien de plus. Il nous faut des gens de bien, & non des sophistes. On vous paie pour dire aux enfans : « Respectez, aimez vos pères & mères ; soyez » soumis aux lois ; ne faites jamais rien contre votre » conscience ; rendez votre femme heureuse ; ne vous » privez pas d'elle fut de vains caprices ; élevez vos » enfans dans l'amour du juste & de l'honnête ; aimez » votre patrie ; adorez un Dieu éternel & juste ; sachez » que, puisqu'il est juste, il récompensera la vertu & » punira le crime ». Voilà, continua-t-il, le symbole de la raison & de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs, vous ne serez pas, à la vérité, décorés de titres & d'ornemens fastueux ; vous n'aurez pas un luxe méprisable & un pouvoir abhorré ; mais vous aurez la considération convenable à votre état, & vous serez regardés comme de bons citoyens ; ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, monsieur, qu'une très-faible

Digitized by Google

partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer ; il mérite de l'être. Il est vertueux, il adore sincèrement dans Dieu le père commun de tous les hommes, un père infiniment sage & infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de son soleil le plus grand nombre de ses enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières ; un père infiniment juste, qui ne châtie que pour corriger, & qui récompense au-delà de notre espoir & de notre mérite. Ce bon seigneur met dans le gouvernement de sa maison toutes ces maximes en pratique. Il semble qu'il imite le Dieu qu'il adore ; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, & je n'ai point réussi. Je lui ai demandé ce qu'il risquait en soumettant sa raison. Je risque, m'a-t-il répondu, de mentir à Dieu & à moi-même, de dire je vous crois quand je ne vous crois point, & d'offenser l'Être des êtres qui m'a donné cette raison. Je ne suis pas dans le cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible. Pensez-vous, a-t-il ajouté, que Dieu me punira pour n'avoir pas été de votre avis ? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir résisté au mien ? Je vous ai parlé suivant ma conscience ; oseriez-vous jurer entre Dieu & moi que vous avez toujours parlé selon la vôtre ? vous m'avez dit que vous croyez que Jonas a été trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson ; & moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux est plus près du doute ? qui de

Digitized by Google

nous deux dans le secret de son cœur a parlé avec plus de sincérité? Quand je paraîtrai devant Dieu à ma mort, j'y paraîtrai avec confiance; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui, pour le vain plaisir de me subjuguer, m'avez voulu faire croire des choses dont il est impossible que vous soyez convaincu?

Je voulais répliquer, car j'avais de bonnes raisons à dire, mais il ne voulut pas les écouter; il me quitta: je sentis que c'était de peur de se mettre en colère & de me fâcher; je vis qu'il ne voulait dégrader ni sa raison ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi, & de cet effort qu'il faisait contre les mouvemens d'une passion si commune.

Il faut qu'il croie que Dieu est né dans le petit canton de la Judée; qu'il y a changé l'eau en vin; qu'il s'est transfiguré sur le Thabor; qu'il a été tenté par le diable; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons; que l'ânesse de Balaam a parlé aussi bien que le serpent; que le soleil s'est arrêté à midi sur Gabaon, & la lune sur Aïalon, pour donner le temps aux bons Juifs de massacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de grosses pierres avait déjà assommés; que dans l'Égypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, poursuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuse cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. Il faut que sa raison soumise ait une foi vive pour tous ces mystères; sans cela que lui servirait sa vertu?

Je

Digitized by Google

Je ſais, monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques ames pieuſes, & paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſur-tout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantialité, non-ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; & j'oſe dire que j'admettrais (Dieu me pardonne!) le miracle de la tranſſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée & le modéré Saint Anathaſe l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AVERTISSEMENT.

« M. le propoſant ayant écrit ces trois lettres » à M. le profeſſeur R.... ſon ami, ce profeſſeur, » profondément pénétré de la candeur & de la » ſincérité du propoſant, communiqua ces lettres » à quelques perſonnes pieuſes, ſages & tolérantes: » elles parvinrent au ſieur Néedham, jéſuite irlan- » dais, qui était alors à Genève, & qui ſervait de

Digitized by Google

» précepteur à un jeune irlandais. Néedham fit » imprimer les trois lettres, pour avoir le mérite » d'y répondre : on ne sut pas d'abord que cette » réponse fût de lui, & on lui répondit comme » s'il était un professeur en théologie ».

TEXTE
DE LA RÉPONSE DE NÉEDHAM
A M. LE PROPOSANT.

AVANT de s'engager dans une discussion qui demande un certain degré de science, on doit commencer par acquérir les connaissances nécessaires (1). Si un philosophe m'objecte que les miracles ne sont pas vraisemblables parce que, selon lui, l'univers se gouverne comme une machine, sans cause première (2), je réponds que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale, qui est bien peu de chose (3), doit être assujettie

(1) Acquérez-les donc.

(2) Jésuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela; on a dit tout le contraire : que Dieu *gouverne l'univers son ouvrage par ses lois éternelles.* Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première, ceux qui ne parlent que d'une cause première? Tu devais savoir que cette arme rouillée dont tes pareils se sont tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(3) Jésuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adversaire qui ne prêche que la morale?

Digitized by Google

à la physique..... La morale évangélique a donné une suite d'hommes vertueux dans tous les siècles qui ne valaient pas moins que monsieur le proposant des autres questions..... (1). La prolongation d'un jour ne demande pas autre chose que la simple suspension de la rotation de la terre autour de son axe..... (2). Pour que monsieur le proposant puisse se proposer comme digne d'assister au conseil du Très Haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'astronomie..... (3). C'est comme si l'on disait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une législation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichissent aux dépens du peuple... (4). Les papes valent bien les Tibère & les Néron..... (5). *Répondez*, dit Salomon, *à un insensé selon sa folie*..... (6). Nos philosophes sont venus malheureusement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puissance exorbitante des papes, ou

(1) Et qui valaient un jésuite.

(2) On voit par les lettres suivantes quelle est l'ignorance de ce jésuite Néedham, qui oublie que la lune s'arrêta sur Aïalon.

(3) Apprends-la donc, maître Néedham, & sache que, pour que le soleil & la lune s'arrêtent dans leur cours, il est nécessaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(4) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux réglemens établis par les hommes! (Voyez la septième lettre ci-après.)

(5) Je le crois bien.

(6) Crois-moi, mon pauvre Néedham, pour raisonner extravagamment tu n'as pas besoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

Digitized by Google

pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des ecclésiastiques.... (1).

Les insensés reviennent sans cesse à la quadrature du cercle.... (2). Si les soi-disant philosophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraser parfaitement la religion, & de la réduire dans l'esprit de tout homme sensé à l'état de la fable de Mahomet..... (3). Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, & de s'accrocher aux mots & aux syllabes,

(1) Non, Needham, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des usurpations qui durent encore, & pour déplorer des désastres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les siècles se lèvent en jugement contre les siècles affreux qui ont vu les massacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la Saint Barthélemi, ceux d'Irlande & des Cévènes, parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquisition subsiste, parce que les convulsionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confession ont produit sous nos yeux un parricide. Apprends que les sages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(2) Pauvre Needham, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(3) Que veut dire ce barbouilleur? traite-t-il de fable l'histoire de Mahomet? prétend-il que le Koran soit un recueil d'historiettes? Le Koran est, à la vérité, un amas de sentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Testament, rapportés selon la tradition arabe. Le tout est composé sans ordre, sans liaison; il y règne beaucoup de fanatisme; il est plein d'erreurs physiques; mais ce n'est point ce que nous appelons une fable.

Digitized by Google

en épluchant la Bible, ils nous mépriſeraient trop pour ſe donner tant de peine.... (1). La religion ſe ſoutient toujours malgré la tempête. *Merces profundo pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipſo ducit opes animumque ferro....* (2). Celui qui lui répond (au propoſant) par ce court imprimé eſt qualifié par ſes recherches, pour s'inſcrire en faux contre la prétendue invincibilité de ſes objections..... (3). Je ne puis pardonner à ſa ſimplicité ni à celle de cette aſſemblée, (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans) qu'ils ignoraient tous que Jonas n'allait pas alors par mer à Ninive, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, & s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée.... (4). Et quoique nous ſemblions toucher de près à ce temps malheureux.... (5). Dieu vous préſerve, mes chers lecteurs, vous & votre poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan..... (6). Les incrédules ſont

(1) Non, jéſuite Néedham, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me perſécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me ſuſciter des perſécutions, & je mépriſerai un jéſuite d'Irlande.

(2) Courage, Néedham, prouve la religion par Horace.

(3) Tu es plaiſamment qualifié.

(4) Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.

(5) Ainſi donc le jéſuite Néedham croit que le monde va finir; il eſt fini en effet pour les jéſuites.

(6) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre profeſſeur Clap

Digitized by Google

nommés communément *esprits forts*.... (1). Ces messieurs prennent tout pour argent comptant, & croient tout, excepté la Bible... (2). Cette dernière espèce d'incrédulité, que fait le peuple dans cette secte, ne mérite pas le pompeux titre d'esprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une fable manifeste, telle que le Koran de Mahomet; & on ne peut pas s'arroger le caractère de hardi & de courageux en ce genre sans risquer son ame. Or, pour tout conclure en peu de mots (& c'est précisément là où j'ai voulu venir par une espèce de méthode socratique), une fable très-compliquée, qui est le produit d'un temps immense, qui dépend par une liaison nécessaire dans ses principes, d'une suite de six mille ans, & de plus de deux cents générations; qui a été la fable universellement reçue de tant de différentes nations (3), de tant de climats, de tant de

---

avait prêché sur la bête du Gévaudan, & c'est de quoi monsieur le proposant l'avait remercié dans sa seconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(1) Et des esprits faibles, & des esprits faux, & des esprits lourds, qu'en dirons-nous?

(2) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

(3) Tu ne sais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de Jésus-Christ plus que toi; & si tu es un théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu soutiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme? Il remonte à six mille ans comme le judaïsme; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs & de génie, par des Africains,

Digitized by Google

siècles, de tant de génies différens, de la première classe en tout genre, & de tant de tempéramens; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves qui, nous venant de tous côtés, aboutissent sans se croiser au même point, par tant de marques de vérités dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée, assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel, est une fable unique, une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde, & qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles, quand le monde durerait éternellement.

QUATRIÈME LETTRE

Du proposant à M. le professeur. Remercîmens à ses extrêmes bontés.

Que je vous suis obligé, monsieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuse armée des incrédules; c'est Achille qui prête son armure à Patrocle; mais on m'a dit que Patrocle, ayant été vaincu, je devais craindre de l'être aussi.

J'ai malheureusement répété votre leçon devant un jeune écolier de physique & d'astronomie; je lui ai fait

---

des Persans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs; il s'appuie sur des prophéties, & il y a peut-être en Turquie des Néedham.

Digitized by Google

valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeſſe, le ſavoir-vivre que vous avez employés pour m'inſtruire; je lui ai expoſé votre démonſtration de la manière dont le ſoleil & la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le temps à Joſué de maſſacrer ces Amorrhéens écraſés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monſieur le profeſſeur prétend qu'il ſuffit, pour cette opération naturelle, que la terre ſe ſoit arrêtée huit à neuf heures dans ſa rotation ſur ſon axe, & que c'eſt-là tout le myſtère.

L'écolier, monſieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politeſſe, en a eu cependant aſſez pour me dire qu'il n'était pas poſſible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtiſe, & que vous poſſédez trop bien votre écriture ſainte & l'aſtronomie, pour parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés cahiers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aïalon, à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait ſuſpendre ſon cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, ſans que la terre ſuſpendît ſa courſe annuelle; car le ſoleil eſt mis pour la terre dans les ſacrés cahiers; & l'auteur inſpiré ne ſavait pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre & la lune ſe ſont arrêtées, celle-ci, dans ſon période d'un mois, ſur Aïalon; celle-là, dans ſon période d'un an, vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là; mais comme au bout de huit à neuf heures ils ſe retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les

Digitized by Google

planètes eussent suspendu leur course ; cela est démontré en rigueur (1).

Mais c'est un grand gain pour M. le professeur ; car le miracle est bien plus beau qu'il ne croyait, & il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-seulement la terre & la lune s'arrêtèrent dans leur période menstruel & annuel, mais aussi dans leur rotation journalière ; ce qui fait deux miracles : & non seulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troisième miracle : & le mouvement de projectile & de gravitation fut suspendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai ensuite, monsieur, de la comète que vous supposez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au consistoire, pour avoir appelé *comète* ce que les sacrés cahiers appellent *étoile*, & qu'il n'est pas loyal de falsifier ainsi l'écriture sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains & des trois mille poissons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains & des trois poissons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que Dieu changea les pierres du voisinage en pains & en poissons. Mais y pensez-vous ? oubliez-vous que c'est-là précisément ce que proposait le diable, quand il dit à Jésus : Dites que ces pierres deviennent pain ?

(1) La plupart des commentateurs prétendent que le soleil & la lune s'arrêtèrent un jour entier.

Digitized by Google

Il me demanda enſuite ſi vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil Hérode, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car, ſans doute, c'était une choſe très miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, & fît maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le ſilence de Flavien Joſephe ſur cette Saint-Barthélemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur Jonas.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut Jonas qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'eſt contenté de confondre ſérieuſement une mauvaiſe plaiſanterie, en avouant pourtant que le bonhomme Jonas avait pris ſon plus long pour aller à Ninive.

Il eſt lui-même fort plaiſant, répliqua l'écolier; il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, ſi Jonas fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je ſuis pour le chien marin: & je penſe de plus avec le grand Saint Hilaire que Jonas fut mangé juſqu'aux os, & qu'il reſſuſcita au bout de trois jours, comme de raiſon. Les miracles ſont toujours plus grands que ne le croit monſieur le profeſſeur: mais je vous prie de le conſulter ſur une autre petite difficulté.

Jonas prophétiſa du temps du roitelet juif Joas, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. Phul, ſelon

Digitized by Google

Diodore de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin hiſtorien qui a écrit l'hiſtoire véridique de Jonas, aſſure qu'il y avait dans cette ville ſix vingts mille enfans qui ne ſavaient pas diſtinguer leur main droite de leur main gauche (1). Cela fait, ſuivant les calculs de Breſlau, d'Amſterdam, de Londres & de Paris, quatre millions quatre-vingt mille ames, ſans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez auſſi à monſieur le profeſſeur, ſi c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel Dieu envoya un ver pour le faire ſécher, afin d'ôter l'ombrage à Jonas qui dormait. En effet, rien ne reſſemble plus à un lierre qu'une citrouille, & l'un & l'autre donne l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaiſant que Dieu envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre. On m'aſſure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine: cet homme eſt goguenard.

C'était au Molard que ſe paſſait ce petit entretien: on s'attroupa, la converſation s'anima au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, & il n'y eut que monſieur le profeſſeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous

(1) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne ſavent pas diſtinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ſes enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en ſus d'habitans.

Digitized by Google

connaissez fendit la presse : vous savez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumonier de son régiment. Il me dit : Mordieu, monsieur le proposant, allez dire à monsieur le professeur.... (dispensez moi de répéter les termes indécens dont il se servit). Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami Covelle à genoux : s'ils avaient osé faire cet outrage à notre liberté & à nos lois.... je.... dites-leur s'il vous plaît, que nous ne sommes plus au temps de Jehan Chauvin, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conseil... Les temps sont un peu changés ; vous savez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier M. Rousseau, a été réprimandé par un roi héros & philosophe. Sachez que tous les esprits font à présent l'exercice à la prussienne, & qu'il ne reste aux théologiens d'autre ressource que d'être civils & modestes.

Je m'acquitte, monsieur, auprès de vous de la commission de monsieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modestement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

On apprit bientôt que le ſieur Néedham était l'auteur de la prétendue réponſe d'un théologien, on ſut qu'il n'était pas même théologien, & qu'il n'était que jéſuite; que c'était un de ces prêtres irlandais déguiſés qui courent le monde, & qui vont ſecrètement prêcher le papiſme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé était celui-là même qui, pluſieurs années auparavant, ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, & qui crut avoir découvert avec ſon microſcope que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, ſe changeait incontinent en de petits animaux reſſemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un ſavant italien l'a démontré, & il était faux par une autre raiſon bien ſupérieure, c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſaient ſans germe, il n'y aurait plus de cauſe de la génération; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout auſſi bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce ſyſtême ridicule mènerait d'ailleurs viſiblement à l'athéiſme. Il arriva en effet que quelques philoſophes, croyant à l'expérience de Néedham ſans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiſer d'elle-même; & le microſcope de Néedham paſſa pour être le laboratoire des athées.

C'eſt à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait alluſion dans la plupart des lettres ſuivantes.

Digitized by Google

CINQUIÈME LETTRE

Du proposant à M. Néedham, jésuite.

MONSIEUR,

Vraiment vous avez eu grand tort de vous déguiser sous le nom d'un théologien ; & vous n'avez pas eu raison de faire l'astronome. On voit bien que vous vous servez du quart de cercle comme du microscope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; & de-là vous avez conclu que, si de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu près de la même façon. La seule difficulté qui restait, était de savoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eut des hommes (1).

Vous avez cru que vos anguilles ressemblaient aux rats d'Égypte, qui étaient d'abord moitié rats & moitié fange, ainsi que quelques hommes qui se mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit, monsieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politesse.

---

(1) Il faut savoir que le jésuite Néedham a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Digitized by Google

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, & vous vous jetez à la traverſe, comme l'avocat Breniquet qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidèles dans la croyance des miracles, & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah, monſieur! vous êtes anglais comme arlequin eſt italien; il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, & dont tout le monde ſe moquait : meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter; je ſuis du pays de Platon; un ſcythe lui répondit : Parle comme Platon, ſi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle & de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu ne vous donne pas trop de ſécurité.

Digitized by Google

SIXIÈME LETTRE.

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. M. Néedham, qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de Jéſus-chriſt. Ce M. Néedham ne manque pas d'amour propre, comme vous voyez; il eſt comme cet hiſtrion qui, jouant devant Auguſte, prenait pour lui les applaudiſſemens que l'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que Jéſus-chriſt a changé l'eau en vin, auſſi-tôt M. Néedham penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodùm glorioſi*, comme dit Saint Jérôme.

M. Néedham crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce M. Néedham fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi, en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à monſieur le profeſſeur & à monſieur le propoſant, de rendre plus de juſtice à M. Néedham, & de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles

Digitized by Google

miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament, & ceux de Grégoire Thaumaturge.

M. Néedham eſt certainement un homme prodigieux ; il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles, car il reſſemble aux apôtres avant qu'ils euſſent reçu le Saint-Eſprit. Dieu opère toujours les grandes choſes par les mains des petits, & ſur-tout des ignorans, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si M. Néedham n'a pas ſu qu'on avait vu la lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. Dieu s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. Amos, qui était un bouvier, s'explique en bouvier ; Matthieu, qui avait été commis de la douane, compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure. Et quand M. Néedham, pauvre d'eſprit, s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que M. Néedham n'outrage le S. Eſprit & ne trahiſſe ſa vocation, quand il conſulte nos maîtres en Iſraël ſur ce qu'il doit dire au propoſant : c'eſt ſe défier de ſon inſpiration divine, que de demander conſeil à des hommes ; il peut me répondre que c'eſt par humilité, & que Moïſe demandait le chemin au fils de Jéthro, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. M. Néedham n'a pas, à la vérité, la colonne de feu, mais il a certainement le

Digitized by Google

nuage : d'ailleurs à qui demander le chemin quand on voyage dans les eſpaces imaginaires ?

Qu'il s'en tienne à ſes anguilles, puiſqu'il eſt leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles frétillent. Que ſur-tout l'envie de ſe tranſfigurer en ſerpent ne lui prenne plus : qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſiffler parce qu'on le ſiffle, & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aïalon, & qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIÈME LETTRE

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, & j'en ai plus de droit que perſonne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle ; c'en eſt un aſſurément que d'échapper à la main de certaines gens, & d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiècles.

J'ai toujours penſé que les abus, quels qu'ils ſoient, ne doivent jamais jouir du droit de preſcription. Une tyrannie d'un jour & une tyrannie de deux mille ans doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu ſavoir de quoi on diſputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un irlandais papiſte & prêtre s'aviſait de vouloir faire parler de lui :

Mens ratione furens & multis paſta chimeris,

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention ;

Digitized by Google

mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de ſon avis ; ce miracle me plaît fort ; nous voudrions, l'irlandais & moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans le lac, cela paſſe la raillerie, ſur-tout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons ; cela faiſait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte irlandais eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ſerait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman, comme Jonas, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte irlandais ; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'eſt déguiſé en genévois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur : j'ai eu la curioſité de le voir, & j'avoue que, quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que Balaam eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou de S. Patrice (1), dont il n'aurait jamais du ſortir. Il

(1) Le trou de Saint Patrice eſt très-fameux en Irlande ; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

Digitized by Google

vient ici dire des injures à un proposant de mes parens. Je ne souffrirai pas cette insolence; il aura affaire à monsieur le capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon cousin le proposant d'être reçu dans la vénérable compagnie; & il a été cause par sa transfiguration que je me suis mis en colère contre un professeur orthodoxe qui aime la consubstantialité presque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon absurde pour mettre mal ensemble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens tels que monsieur le professeur & moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, si mon cousin le proposant est refusé par la vénérable compagnie, ce grand seigneur allemand qu'il a voulu convertir lui offre une place de déiste dans sa maison, avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ses anguilles & ses brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il soit prêtre, ou athée, ou déiste, ou papiste, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe: mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIÈME LETTRE

Écrite par le proposant.

Nous soupâmes hier ensemble, M. le capitaine, M. Covelle, M. le pasteur P... & moi; la conversation roula toujours sur les miracles entre ces savans hommes. Ventre-Servet, dit le capitaine un peu

Digitized by Google

échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, & qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. Covelle prit ce diſcours pour une démonſtration, & M. le paſteur P..., qui eſt fort doux, inſinua modeſtement au capitaine qu'il croyait aux miracles; auſſi, monſieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple, dit le paſteur, c'eſt un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques perſonnes de mérite que Dieu a voulu diſtinguer. Par exemple, Joſuah, homme juſte & très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho, & auſſi-tôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, & de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paſſer pour arriver devant cette ſuperbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits; rien n'eût été ſi facile & ſi ordinaire que de la traverſer; on aurait eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture; ou ſi on n'eût pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſait de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier Joſuah, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, & pour encourager ſon peuple chéri qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, & la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers ſa ſource, & la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Digitized by Google

Il en est de même quand le Seigneur veut faire sentir sa puissance aux Philistins ou Phéniciens : c'était une chose trop ordinaire que de leur donner une mauvaise récolte, il est bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard Samson qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moissons phéniciennes sont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiste Néedham.

Ainsi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choses extraordinaires en faveur de ses serviteurs, & c'est ce qui fait que votre fille est muette.

M. Covelle prit alors la parole, & dit : vous avez expliqué merveilleusement des choses merveilleuses, & je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point est que personne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici ; il cabale surement contre notre liberté, & il y a là anguille sous roche.

Le capitaine prit feu à ce discours, & jura que, si les choses étaient ainsi, ce papiste n'en serait pas quitte pour ses deux oreilles, quelque longues qu'elles fussent. Pour moi, je gardais le silence comme il convient à un proposant devant un pasteur en pied. Ce digne ministre, qui sait un peu de mathématique, reprit la parole, & s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. Néedham, il est trop mal informé des affaires du monde ; vous savez qu'il ignore

Digitized by Google

l'aventure de la lune & d'Aïalon. Alors il tira son étui de sa poche, & nous fit sur le papier une très-belle figure ; il traça une tangente sur l'orbite de la lune, & tira des rayons visuels de la terre aux autres planètes. M. Covelle ouvrait de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux savans de son cercle.

Vous voyez bien, disait le ministre, que si la lune perd son mouvement de gravitation, elle doit suivre cette tangente, & que si elle perd son mouvement de projectile, elle doit tomber suivant cette autre ligne. Oui, dit M. Covelle. Le capitaine s'attacha aux rayons visuels, & nous conçumes le miracle dans toute sa beauté. Nous fumes tous d'accord ; il ne fut plus question de miracles, & notre souper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous séparer, lorsqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles est un jésuite. C'est une chose avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jésuite transfiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme ? cela est dangereux de bien des façons : il faut en avertir dès demain M. le premier syndic.

Lui jésuite ! dit le capitaine, cela ne se peut pas, il est trop absurde (1). Vous vous trompez, répliqua

(1) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jésuite Néedham a fait une parodie de la troisième lettre humble & soumise que j'écrivais si respectueusement à mes frères

l'auditeur, ſachez que les armées de moines ſont comme celles où vous avez ſervi; elles ſont compoſées de principaux officiers qui ſont dans le ſecret de la compagnie, & de ſoldats imbécilles qui marchent ſans ſavoir où, & qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre eſt celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles; & tous les moines reſſemblent aux ſujets du vieux de la montagne; mais vous ſavez, Dieu merci, que les jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chaſſer celui-ci, ne fût-ce que pour le ſcandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi je demandai ſa grace, attendu qu'il

---

maître R....: c'eſt aſſurément une choſe bien louable de défendre notre ſainte religion chrétienne par une parodie! Il eſt beau que ce ſoit un jéſuite à qui nous en ayions l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire dans lequel il dit:

« Ceux qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie » eſt formée, comprendront facilement que je n'ai touché en » rien à la forme, aux idées, pas même aux mots, &c. ».

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puiſſe juger ſi l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement ſans qu'on ait vu cet original? N'eſt-ce pas là un nouveau miracle que ce jéſuite ſuppoſe dans ſes lecteurs? Vous voyez qu'il y a des jéſuites naïfs.

N. B. Saint Patrik eſt le patron du jéſuite Needham. Le premier miracle que fit Saint Patrik fut d'échauffer un four avec de la neige. Needham raiſonne auſſi conſéquemment que le bon homme Saint Patrik.

Digitized by Google

m'avait dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître.

M. le miniſtre P..... fut de mon avis, auſſi bien que M. Covelle; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon ſeigneur allemand dont je ſuis l'aumonier, & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

PARODIE

DE LA IIIme LETTRE DU PROPOSANT,

Par le ſieur NÉEDHAM, *irlandais, prêtre jéſuite, tranſormateur de farine en anguilles.*

Il fait parler un patagon dans cette parodie; & le patagon raiſonne comme Néedham.

Poſt-ſcriptum.

Cette parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidèlement ſuivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choſes merveilleuſes.

ÉPIGRAPHE.

Expedit vobis neminem videri bonum;
Quaſi aliena virtus exprobatio delictorum veſtrorum ſit, &c.

TACITE.

N.B. Applique-toi ces paroles, mon cher Néedham.

Digitized by Google

AVIS PRÉLIMINAIRE

DU JÉSUITE.

Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées, &c... (1). Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces sublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veste enfanglantée* (2); & la nature corrompue, se trouvant libre de tout frein, &c....

Monsieur, je vous prie de venir à mon secours à la *terra del fuego*, contre un géant patagon d'une taille énorme....(3). Votre morale consiste à croire que *je dois vous faire du bien*, & ma nature me pousse à vous écerveler pour en faire mon repas, &c.... (4) Caractacus

---

NOTES

DE M. LE PROPOSANT.

(1) Eh! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original, jugent si ta copie est ressemblante ?

(2) A quoi vient ta veste? où as-tu vu que le *proposant ait proposé* de délivrer les hommes de tout frein ?

(3) Ce n'est pas la peine de faire beaucoup de remarques sur cette parodie qui n'est qu'un travestissement insipide.

(4) Oui, mais ce pauvre Néedham, dans sa malheureuse parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que Dieu a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler son sot patagon contre la société, la loi naturelle & la vertu, au lieu que monsieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la loi naturelle, de la société, & par conséquent de Dieu

Digitized by Google

alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (1). Il semble que vos princes & vos législateurs, en assassinant la société par leur morale... (2). Les prétendus droits de guerre, les fermiers généraux, les rapines... (3). Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même... (4). *Risu inepto nihil ineptius* (5) (*a*).

---

même, & n'avait parlé que contre des impertinences scolastiques, qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(1) Il est plaisant de faire citer l'histoire romaine à un patagon.

(2) Si tout cela valait la peine d'être réfuté, on dirait que Néedham le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monsieur le comte a eu très-grande raison d'imputer aux dogmes & au détestable esprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes & les querelles scolastiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il est ridicule de comparer la raison universelle, qui inspire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais résulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie est un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, & qui répète mal.

(3) Il est comique que ce patagon connaisse les fermiers-généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(4) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent sans germe, écrit contre Dieu.

(5) *Sed risu conveniente nihil dulcius.*

(*a*) On a déjà pu remarquer que nous ne présentons les inepties de Néedham que par extrait, moins pour en donner une idée, que pour ne rien perdre des notes de M. le Profane.

Digitized by Google

NEUVIÈME LETTRE

Écrite par le jésuite des anguilles.

Tous les petits garçons de la ville frétillent autour de moi, & me demandent des miracles; je leur dis: « Race » d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux « de mon père S. Ignace & de mon patron S. Pa» trice ». J'apprends que les impies se moquent de mon patron & de moi, dans la vénérable compagnie, au consistoire & chez les repasseuses; cela ne m'ébranle point, & *contra sic argumentor*.

Monsieur le proposant croit tourner mon S. Patrice en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ses élus; qu'il lise ma dissertation sur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien; il verra qu'il est très-possible que de la neige chauffe un four, quoique la chose soit miraculeuse.

S. Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? on me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'est seulement de l'eau chaude, & que si on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque & en genévois, & que par cette métamorphose j'ai

Digitized by Google

prétendu avilir le miracle de la transfiguration sur le Thabor. A Dieu ne plaise! j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même, & je veux enseigner à monsieur le proposant ce que c'est que ce miracle dont il parle avec une légèreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration est, sans doute, ce que nous avons de plus respectable après la transsubstantiation. J'ose même dire que c'est de la transfiguration que dépend notre salut; car si un pécheur, un faiseur de parodies ne se transfigure pas en homme de bien, il est perdu; & voici comme je le prouve.

Jésus se transfigura sur une haute montagne; les uns disent que c'est sur le mont Hermon, les autres sur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, & son visage très-resplendissant; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large visage, haut en couleur, & un bel habit tout blanc; ce qu'il fallait démontrer.

Le proposant ne convient pas de cette vérité, & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu sale. Il a ses raisons pour penser ainsi; mais quand il s'agit du salut, il faut y regarder de près.

Je poursuis donc, & je dis qu'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine; mais, comme je l'ai prouvé ci-dessus, l'habit est la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, & les habits de la transfiguration blancs; or le blanc signifiant la candeur, & le rouge étant la couleur du zèle, il est clair que si vous unissez ensemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant

Digitized by Google

ſur le jaune ; donc les miracles ſont très-poſſibles ; donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels ; donc M. Covelle a tort. S. Denis, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis : or le ſang de ſa tête & de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me répliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Thabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, & ce que firent Moïſe & Élie ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'Élie n'était pas mort, & qu'il pouvait aller où il voulait ; enſuite je dirai qu'il eſt clair que Moïſe reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, & qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe : je dis premièrement que le blé ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive...

Comme j'en étais à cette phraſe, M. R...., profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-ſouvent de l'un & de l'autre pour décider de cette grande queſtion, & qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire S. *Jérôme, de vino rubro & albo ; S. Chryſoſtome, de vineis*, & *Johannem de Bracmardo, ſuper pintas*. Il me dit qu'il les

Digitized by Google

avait tous lus, & qu'il était plus embarrassé que jamais ; ce qui arrive à presque tous les savans. Je lui répliquai que la chose était décidée par le concile d'Éphèse, session 14. Il me promit de le lire, & fut tout épouvanté de mon savoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'messe en Irlande, & que le vin vous manque ? Je lui répondis, Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainsi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le professeur R.... fut extrêmement content de mon invention, & qu'il me donna des éloges que mon extrême modestie m'empêche de transcrire ici.

L'estime qu'il me témoigna, & celle que je sentis par conséquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait S. François Xavier. Je lui avouai ingénument que les écrivains de sa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour suivre la méthode des premiers siècles, & qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-sept. C'est bien peu, me dit-il, quand on est au Japon. Je le fis convenir qu'il est bon de se borner, & que dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne faisait pas des miracles quelquefois dans son tripot : il eut la bonne foi de me dire que non ; & en cela, il avouait sans le savoir, la supériorité de ma secte sur la sienne.

Digitized by Google

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, si nous avions affaire à des sots, mais notre peuple est instruit & malin ; il laisse passer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, si nous nous avisions par exemple, d'exorciser des possédés, on croirait que nous le sommes ; si nous chassions les diables, on nous chasserait avec eux.

Je sentis par cette réponse qu'il déguisait son impuissance sous l'air de la circonspection. En effet, il n'y a que les catholiques qui fassent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques se font en Irlande. Je laisse à d'autres le soin de parler des miens. On a déjà rendu justice à mes anguilles, à la profondeur de mes raisonnemens & à mon style. Cela me suffit, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en dire davantage.

AVERTISSEMENT.

M. Covelle avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres. Son génie se développa par l'amour ; il fit un enfant à mademoiselle Ferbot, l'une de nos plus agréables citoyennes : la chose était secrète. Le consistoire la rendit charitablement publique ; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui présidait lui ordonna de se mettre à genoux ; c'était un abus établi depuis long-temps. M. Covelle répondit qu'il ne se mettait à genoux que devant Dieu : le modérateur lui

Digitized by Google

lui dit que des princes avaient subi cette pénitence. Je sais, répliqua-t-il, que cette infamie a commencé à Louis-le-Débonnaire, sachez qu'elle finira à Robert Covelle.

Cette aventure le détermina à s'instruire; il devint savant en peu de temps, & il se distingua par plusieurs lettres en faveur de monsieur le propofant, son ami, contre le jésuite Néedham.

DIXIÈME LETTRE

*Par M. Covelle, à M***, pasteur de campagne.*

MONSIEUR,

Nous croyons vous & moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un sens déterminé, ont évidemment un autre sens. Par exemple, *mon père est plus grand que moi* signifie, sans aucune contestation, je suis aussi grand que mon père, & c'est-là un miracle de paroles. Quand Paul, devenu convertisseur, de persécuteur qu'il était, dit dans son épître aux Romains, c'est-à-dire à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome: « Le » don de Dieu s'est répandu sur nous par la grace » donnée à un seul homme qui est Jésus »; cela veut dire, sans difficulté: « Le don de Dieu s'est répandu » sur nous par la grace donnée à un seul Dieu qui » est Jésus ».

Il n'y a qu'à s'entendre; nous avons, comme on sait, cent passages qu'il faut absolument expliquer dans

Digitized by Google

un sens contraire. Ce miracle toujours subsistant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, est une des plus fortes preuves de notre sainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'est de ne se pas entendre soi-même. C'est ainsi qu'en ont usé Athanase, Cyrille & plusieurs autres pères. C'est un des miracles opérés par le révérend père Néedham à la grande édification des fidèles, *cum devotione & cachinno.*

Je conseille à ce jésuite Néedham d'aller faire un tour à Gabaon & à Aïalon, pour voir comment le soleil & la lune s'y prennent pour s'arrêter sur ces deux villages. Je laisse monsieur le proposant gagner ses trois cents écus patagons par an chez son seigneur allemand, & je m'adresse à vous, comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, & je n'en ai point. J'ai pris le parti, en honnête homme, de faire un enfant à mademoiselle Ferbot; c'est un grand péché, je l'avoue.

Jésus, égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé, quand un génevois fait un enfant à une fille; & certainement il jetterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à Jésus; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à Jésus, & comme si votre village était consubstantiel à Genève.

Digitized by Google

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'État, mais du saint Évangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter & pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que nous vous avons appelé pasteur, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que Christ dit expressément à ses disciples: « Il n'y aura parmi vous ni premier ni » dernier ».

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, & de rompre le pain avec eux. Si, quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidèles, & avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains; j'en suis bien aise; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez? Ceux qui vous ont reçu ministre du saint Évangile, vous ont-ils donné autre chose qu'une

Digitized by Google

déclaration que vous ne ſavez point l'hébreu, que vous ſavez un peu de grec, que vous avez lu Matthieu, Luc, Marc & Jean, & que vous pouvez parler une demi-heure de ſuite ? Or, certainement pluſieurs de nos citoyens ſont dans ce cas; & j'écoute quelquefois M. Deluc une heure entière, quoiqu'il ne ſache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conſeillâtes par une lettre. Vous sûtes alors que je ne me mets à genoux que devant Dieu; & vous apprîtes que les paſteurs ne ſont point magiſtrats. Nous ſavons très-bien diſtinguer l'empire & le ſacerdoce. L'empire eſt à nous, & le ſacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous préſente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter; donc nous ſommes vos ſouverains. Prêchez, & nous jugerons de votre doctrine; écrivez, & nous jugerons de votre ſtyle; faites des miracles, & nous jugerons de votre ſavoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'eſt plus où les laïques n'oſaient penſer; & il n'eſt plus permis de nous donner du gland, quand nous nous ſommes procuré du pain.

Les gens d'Égliſe, dans tous les pays, ſont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une ſociété d'aveugles; mais ſachez qu'il eſt plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raiſonnent, que de dominer ſur des gens qui ne penſent pas.

Il y a deux choſes importantes dont on ne parle

Digitized by Google

jamais dans le pays des eſclaves, & dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une eſt le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artiſan, doivent ſe mettre en état de n'être trompés ni ſur l'un ni ſur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer ſur moi, n'a ſervi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme & de chrétien. Tous ceux qui penſent comme moi (& ils ſont en très-grand nombre) ſoutiendront juſqu'au dernier ſoupir ces droits inviolables. Et comme me diſait fort bien hier une lingère de mon quartier: *Fari quæ ſentiat*, eſt le privilège d'un homme libre. Croyez-moi, meſſieurs, ménagez les citoyens, bourgeois & habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit; car, ſelon S. Flaccus Horatius, dans ſa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deu, &c. &c.

ONZIÈME LETTRE

Écrite par le propoſant à M. Covelle.

MONSIEUR,

Je bénis la Providence qui m'a conduit chez monſieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi,

Digitized by Google

nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deſſervait la chapelle de la veuve Michas, l'idolâtre, eût une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que madame Michas lui donnait une ſoutane & un manteau noir par année, & qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, & je ne déſeſpère pas de le convertir ſur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jéſuite Néedham ne s'en mêle pas, car ſon excellence a une répugnance invincible pour les jéſuites, pour les abſurdités & pour les anguilles; c'eſt à cela près le meilleur homme du monde; & ſi jamais vous venez dans ſon petit État, vous verrez combien ſa conduite eſt édifiante, & avec quelle ſincérité il adore le Dieu de tous les êtres & de tous les temps.

Il eſt de plus fort ſavant. Il a ordonné à un juif qui eſt ſon bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de Sanchoniathon, de Béroſe, de Manéthon, de Chérémon, des anciennes hymnes d'Orphée, d'Ocellus-Lucanus, de Timée de Locres, & de tous ces anciens monumens peu conſultés par les modernes.

Il me faiſait lire hier Flavien Joſephe, cet hiſtorien juif qui écrivait ſous Veſpaſien; Joſephe, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; Joſephe, dont le père avait vécu du temps de Jéſus; Joſephe, qui a

Digitized by Google

le malheur de ne parler d'aucun des faits qui ſe paſsèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines ſe donne ce juif, & en combien de manières il ſe replie pour faire valoir ſa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que Moïſe a été connu en Égypte ; il déterre enfin deux hiſtoriens récens, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante ; c'eſt Manéthon & Chérémon. Ils diſent un mot de Moïſe, mais ils ne parlent d'aucun de ſes prodiges.

Que Manéthon & Chérémon euſſent dit peu de choſe d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de Moïſe eût été fabuleuſe ; mais qu'en parlant de Moïſe ils n'aient rien dit des dix plaies d'Égypte & du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi, en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade ni de la mort de M. F.... mon parent.

L'omiſſion même des miracles de Moïſe eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit Moïſe avec les ſorciers du roi d'Égypte, ne devait pas ſur-tout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortiléges que l'étaient les Égyptiens.

On me dira peut-être que ces Égyptiens étaient ſi

Digitized by Google

honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, monsieur, cela n'est pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne dissimulent pas la perte des batailles de Cannes & de Thrasimène.

De plus, les magiciens de Pharaon ne furent vaincus que sur un seul article. Moïse fit naître des poux, & c'est-là le seul miracle que les sorciers de sa majesté ne purent faire: or il était très-aisé à un historien habile, ou de passer sous silence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de sa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, se connaissaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Égyptiens, qui étoient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaissances.

Enfin, il n'était pas possible que Chérémon & Manéthon eussent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maisons d'Égypte.

De très-illustres savans ont cru, comme vous savez, monsieur, qu'il y avait alors en Égypte douze cent mille familles; cela fait douze cent mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je suppose, par exemple, qu'un jésuite savoyard,

Digitized by Google

envoyé de Dieu, eût assassiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit ; en bonne foi, y aurait-il un seul de nos annalistes qui oubliât cette boucherie exécrable ? & les écrivains savoyards seraient-ils les seuls qui transmettraient à la postérité un événement si divin ?

La probité, monsieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je suis persuadé qu'il est d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raisons de ses adversaires, quand on en sent toute la puissance dans le fond de son cœur ; c'est mentir aux autres & à soi-même. Ainsi, quand nous avons examiné ensemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguisé ; ni mépriſé les raisons de ceux qui les nient, & nous n'avons opposé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; & c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est-à-dire, en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde est en droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez

Digitized by Google

point aux ordres de croire l'impoſſible l'intelligence que Dieu a miſe dans votre eſprit, vous ne devez point oppoſer aux ordres de mal faire la juſtice que Dieu a miſe dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyranniſée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'eſt-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquiſitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'aſſaſſiner des particuliers ou des princes d'une ſecte différente de la nôtre, on s'eſt toujours ſervi de ces paroles de l'Évangile: « Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le » glaive; je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille » & la mère, &c. »

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui conſiſte à entendre le contraire de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire: « Je ſuis venu réunir le fils & le père, la fille » & la mère »; car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même, lorſqu'il eſt dit que Jéſus ſécha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier ſec; car ce dernier miracle eſt utile, & le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que, quand le grand ſerviteur de Dieu, Joſuah, arrêta le ſoleil qui ne marche pas, & la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de

Digitized by Google

massacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de secourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'est ainsi, monsieur que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

En un mot, que votre religion soit toujours de la morale saine dans la théorie, & de la bienfaisance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens; qu'ils sachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu; qu'ils fassent usage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs assemblées. La société humaine a été trop longtemps semblable à un grand jeu de bassette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens discrets n'osent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'esprit qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'est-ce en effet que d'être libres? c'est raisonner juste, c'est connaître les droits de l'homme; & quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, monsieur, je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu; trois seules choses pour lesquelles on doive aimer la vie.

Digitized by Google

DOUZIÈME LETTRE.

De M. Th.... à M. le comte de B....

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompenſe madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois S. Matthieu avec elle, quand monſeigneur liſait Cicéron, Virgile, Épictète, Horace ou Marc-Antonin dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

» Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la » foi gros comme un grain de moutarde, vous direz » à une montagne : Range-toi de-là, & auſſitôt la » montagne ſe tranſportera de ſa place ».

Ces paroles excitèrent la curioſité & le zèle de madame. Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui eſt dans mon office ; j'ai beaucoup de foi auſſi ; diſons un mot à la montagne, & sûrement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de S. Dunſtan, qui eſt un fameux ſaint du pays de Néedham, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction, & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que S. Dunſtan, vous qui êtes réformé.

Digitized by Google

Je m'excusai long-temps sur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si M. Claparède, professeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas, sans doute, de faire ce que vous proposez; il y a même tel syndic qui, en un besoin, serait capable de vous donner ce divertissement; mais songez, madame, que je ne suis qu'un pauvre proposant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, & qui doit se défier de ses forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua madame la comtesse, & je veux absolument que vous me transportiez ma montagne. Je me défendis long-temps; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refusent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, & que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'assez gros gages pour être complaisant & pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui représentai encore, avec soumission, mon peu d'adresse dans cet art.

Comment, dit-elle, Jean-Jacques Rousseau, qui n'est qu'un misérable laïque, se vante dans ses lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Venise; & vous ne m'en ferez pas, vous qui avez la dignité de mon chapelain, & à qui je donne le double des appointemens que Jean-Jacques touchait de M. de Montaigu son maître, ambassadeur de France?

Enfin je me rendis; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher.

Digitized by Google

Elle n'en fit rien. Le rouge monta au visage de madame; elle est très-altière, & veut fortement ce qu'elle veut. Il se pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, selon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte; il est dit qu'avec un peu de moutarde de foi on transportera une montagne; cela signifie peut-être qu'avec une montagne de foi on transportera un peu de moutarde. Elle ordonna sur-le-champ à son maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de physique; elle n'en démordit point, & fut attrapée à sa moutarde, comme elle l'avait été à sa montagne.

Tandis que nous faisions cette opération, arriva monsieur le comte, qui fut assez surpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comtesse & moi. Elle lui apprit de quoi il était question. Monsieur le comte, avec un ton moitié sérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient cessé depuis la réforme; qu'on n'en avait plus besoin, & qu'un miracle aujourd'hui est de la moutarde après dîner.

Ce mot seul dérangea toute la dévotion de madame la comtesse. Il ne faut quelquefois qu'une plaisanterie pour décider de la manière dont on pensera le reste de sa vie.

Madame la comtesse, depuis ce moment-là, crut aussi peu aux miracles modernes que son mari; de sorte que je me trouve aujourd'hui le seul homme du château qui ait le sens commun, c'est-à-dire qui croie aux miracles.

Digitized by Google

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu près le même rôle que l'aumônier du feu roi Auguſte, qui était le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embarraſſer. Je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui eſt beaucoup plus jolie que Mlle Ferbot, & que la veuve anabaptiſte qui épouſa Jean Chauvin ou Calvin. Mais comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que monſieur le maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais & vigoureux. Monſieur le miniſtre Formey, qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayions aujourd'hui dans l'Égliſe & dans la littérature, écrivit, il y a pluſieurs années, un excellent livre ſur la continence des propoſans, qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b..... pour ces jeunes prédicateurs; il en rédigea les lois qui ſont fort ſages; ſur-tout il ne veut pas qu'un profane ſoit jamais reçu dans cette maiſon; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement. Les laïques, qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher Covelle, que je ne parle pas ſérieuſement; je vous jure que le livre exiſte, que je l'ai lu, & que M. Formey eſt trop honnête homme et trop craignant Dieu pour le déſavouer.

Digitized by Google

Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin il faut ou reſſembler au bon homme Onan, ou trouver une demoiſelle Ferbot, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'expoſerait à être chaſſé de la maiſon de monſieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpère qu'étant du métier, vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté; le diable m'avait bercé toute la nuit; la fille du maître d'hôtel ſe trouvait tout juſte vis-à-vis de moi, elle rougiſſait & moi auſſi; je balbutiai beaucoup; madame la comteſſe s'apperçut de mon trouble; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue ſe trouble.... ah! bon ſoir.... mon cher.... Covelle.

TREIZIÈME LETTRE.

Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.

MESSIEURS,

Les occaſions développent l'eſprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos concitoyens ſur les miracles m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier a été ſéché parce qu'il n'avait pas porté de figues ſur la

Digitized by Google

la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait transmis aucuns miracles jusqu'à nous.

Supposons un moment, mes chers compatriotes, que jamais Moïse ne passa par la mer Rouge à pied sec pour aller mourir lui & les siens dans un désert affreux; supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, & le soleil sur Gabaon, en plein midi, pour donner à Josuah, fils de Nun, le temps de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà assommés; supposons qu'une ânesse & qu'un serpent n'aient jamais parlé, & que tous les animaux n'aient pu se nourrir un an dans l'arche: de bonne foi, en serons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il est toujours allé? Quel peut donc être le but de ceux qui nous enseignent des choses que leur bon sens & le nôtre désavouent? dans quel esprit peuvent-ils nous tromper? Ce n'est pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'est pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutissement de l'esprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, & il est horrible & insensé de prétendre que plus nous serons sots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire de sottises aux hommes que pour les soumettre. La fureur de dominer est de toutes les maladies de l'esprit humain la plus terrible:

Digitized by Google

mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent transport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puissent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela est bon pour les sauvages du Paraguai qui obéissent en esclaves aux jésuites; mais il faut en user autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raison, comme de ceux de notre liberté; car plus nous serons des êtres raisonnables, plus nous serons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs & habitans; il faut qu'on ne nous trompe, ni sur notre religion, ni sur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous pensons, est le droit de tout homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse. Ce privilége nous est aussi essentiel que celui de nommer nos auditeurs & nos syndics, d'imposer des tributs, de décider de la guerre & de la paix; & il serait plaisant que ceux en qui réside la souveraineté ne pussent pas dire leur avis par écrit.

Nous savons bien qu'on peut abuser de l'impression comme on peut abuser de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une chose si légitime, sous prétexte qu'on en peut faire un mauvais usage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire, dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conservons toujours les bienséances; mais donnons un libre essor à nos pensées. Soutenons la liberté de la presse; c'est la base de toutes les autres libertés; c'est par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen

Digitized by Google

peut parler par écrit à sa nation, & chaque lecteur examine à loisir & sans passion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la presse : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux, ce n'est que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'est par-là que la nation anglaise est devenue une nation véritablement libre. Elle ne le serait pas, si elle n'était pas éclairée ; & elle ne serait point éclairée, si chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne ; je sais que nous n'avons qu'un très-petit territoire, peu proportionné peut-être à notre courage ; mais enfin notre petitesse doit-elle nous dépouiller de nos droits ? &, parce que nous ne sommes que vingt-quatre mille êtres pensans, faudra-t-il que nous renoncions à penser ?

Un judicieux tailleur de mes amis disait ces jours passés, dans une nombreuse compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, est que chacun veut élever sa profession au-dessus de toutes les autres. Il se plaignait sur-tout de la vanité des barbiers qui prennent le pas sur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du sang dans quelques occasions. Mais les barbiers, disait-il, ont grand tort de se préférer à nous, car c'est nous qui les habillons, & nous pouvons fort bien nous raser sans eux.

Voilà précisément, mes chers concitoyens, le cas où nous sommes avec les prêtres. Il est très-clair qu'on peut se passer d'eux, à toute force, puisque toute la Pensilvanie s'en passe. Il n'y a point de prêtres à

Digitized by Google

Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des frères; elle eſt plus peuplée que la nôtre & plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicans de notre ville ſoient malades d'indigeſtion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de Dieu? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces meſſieurs le plus aiſément du monde? &, s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de ſuite ſans rien dire, & qui ſont ſupportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on eſt prêtre? encore paſſe ſi ces meſſieurs faiſaient des miracles; s'ils rajeuniſſaient M. Abauzit; s'ils guériſſaient M. Bonnet de ſa ſurdité; s'ils donnaient un bon déjeûner à toute la ville, avec cinq pains & trois poiſſons, s'ils délivraient des eſprits malins M. G... & M. F..., qui ont certainement le diable au corps, nous ſerions fort contens d'eux, & ils auraient une haute conſidération; mais ils ſe bornent à vouloir être les maîtres; & c'eſt pour cela qu'ils ne le ſeront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, & pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme Servet & Antoine, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres inſtructifs & édifians; & ils trouvent quelques têtes à perruques qui ſont taillées pour les croire.

Digitized by Google

Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits, & buvons du meilleur.

QUATORZIÈME LETTRE.

A M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles : j'y crois comme vous & comme tous les gens raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une ânesſe n'auraient-ils pas parlé ? les chevaux d'Achille n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeſſeurs d'aujourd'hui ? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment ? &, *parler comme une vache eſpagnole*, n'eſt-il pas un ancien proverbe ? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, & rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je ſens bien, monſieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes, avec trois truites & cinq pains mollets, & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, & à moi auſſi, que les bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. Rouſſeau a faits à Veniſe ; mais j'avoue que je crois plus fermement

Digitized by Google

à ceux de notre comte de Neuchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe & à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouir de ſa gloire en philoſophe, voilà de vrais miracles; &, ſi après cela il noyait deux mille cochons d'un ſeul mot, j'aurais de la peine à l'en eſtimer davantage.

Je me flatte que votre conſiſtoire a renoncé au magnifique deſſein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réuſſi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baisât les pieds comme au pape. Vous ſavez qu'ils reſſemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a paſſé de petites.

Nous avons eu auſſi à Neuchâtel nos tracaſſeries ſacerdotales. C'eſt le ſort de l'Égliſe, parce que l'Égliſe eſt compoſée d'hommes. Depuis que Pierre & Paul ſe querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je ſouhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté; mais elle a été ſur le point de partir de Neuchâtel.

Je ſais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verſé le ſang comme les partiſans d'Athanaſe & ceux d'Arius, ni de nous être aſſommés avec des maſſues, comme les Africains, diſciples de Donat, évêque de Tupis, combattirent contre le parti d'Auguſtin, évêque d'Hyppone, manichéen devenu chrétien, & baptiſé avec ſon bâtard Deodatus. Nous n'avons point imité les fureurs de Saint Cyrille contre ceux qui

Digitized by Google

appelaient Marie mère de Jesus, & non pas mère de Dieu.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Église avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, saisir la belle Hypparie dans sa chaire, où elle enseignait la philosophie de Platon, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, & la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu leur inspirassent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre Platon pour Aristote.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont désolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglans, formés par de saints prétendans à la chaire de S. Pierre, au titre de vicaire de Dieu, & au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des seizième & dix-septième siècles, de ces temps abominables où sept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne Circé changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, monsieur, n'ont été que ridicules. Les esprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans, au sujet d'un pauvre diable de pasteur de campagne nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, & qui savait au juste comment le Saint-Esprit procède, mais qui errait *toto cœlo* sur le chapitre de l'enfer.

Ce Petit-Pierre concevait très-bien comment il y

Digitized by Google

avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaissance du bien & du mal, comment Adam & Ève vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fussions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne composition; il voulait bien que les descendans d'Adam, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fussent damnés pendant sept ou huit cent mille ans; cela lui paraissait juste : mais pour l'éternité, il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impossible, *data fluente*, que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini est zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Égyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs & les Romains qui l'avaient embelli (tandis que les Juifs l'ignoraient absolument), étaient tous convenus que l'enfer est éternel. Ils lui citaient le sixième livre de Virgile, & même le Dante. M. Petit-Pierre se pourvut aussi de quelques autorités; on eut recours à la manière d'arguer dans Rabelais. La dispute s'échauffa; notre auguste souverain fit ce qu'il put pour l'appaiser; mais enfin M. Petit-Pierre fut contraint d'aller faire son salut en Angleterre, & notre monarque eut la bonté d'écrire que, puisque nos prêtres voulaient absolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fussent. J'y consens aussi de tout mon cœur, & grand bien leur fasse.

Digitized by Google

Cette querelle étant appaiſée, M. Jean-Jacques Rouſſeau, citoyen du village de Couvé, dans la province de Môtié-Travers ou Moutier-Travers, en a eſſuyé une autre qui a été pouſſée juſqu'à des coups de pierres. On a voulu le lapider comme S. Étienne, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint ni diacre; & l'on prétend que M. de Montmolin, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, monſieur, le ſujet de la noiſe. Lorſque M. Jean-Jacques Rouſſeau, déſeſpérant de ſe réconcilier avec les hommes, voulut ſe réconcilier avec Dieu dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au paſteur Montmolin, qui lui accorda la permiſſion de manger Jéſus-Chriſt par la foi, au mois de ſeptembre 1761, avec les autres élus du village. Vous ſavez comme on mange par la foi; la choſe ſe paſſa le mieux du monde. M. Jean-Jacques Rouſſeau avoue qu'il pleura de joie; j'en pleure auſſi : & tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. Rouſſeau, qui avait trouvé la muſique de Rameau & de Mondonville fort mauvaiſe à Paris, ne fut pas tout à fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de Dieu ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*.. Cet air eſt ſimple & naturel; mais je ne puis ſavoir mauvais gré à M. Rouſſeau d'avoir dit modeſtement à M. le paſteur Montmolin, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette, qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur, qui ſe pique de goût, fut

Digitized by Google

très-offensé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus sérieuse par des lettres que plusieurs ministres du saint Évangile de Genève écrivirent au ministre du saint Évangile de Moutier-Travers, contre M. Jean-Jacques Rousseau. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, & ils reprochèrent au pasteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans sa jeunesse, avait eu des entretiens avec un vicaire savoyard.

Vous savez comment M. Montmolin, encouragé & illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. Rousseau dans le village de Moutier-Travers. M. Rousseau prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raison pour être privé de la manducation spirituelle; qu'on n'avait jamais excommunié Théodore de Bèze, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune Candide, pour lequel il avait fait des vers qui ne valent pas ceux d'Anacréon pour Bathille; qu'en un mot étant malade, & pouvant mourir de mort subite, il voulait absolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord Maréchal, qui a pour cette manducation un très grand zèle; sa faveur lui valut celle du roi. Sa majesté, informée du desir ardent que M. Jean-Jacques Rousseau avait de communier, & sachant que non-seulement M. Rousseau croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il

Digitized by Google

en avait fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauve-garde royale; ſauve-garde rarement efficace, depuis que l'empereur Sigiſmond, ayant protégé Jean Hus, le laiſſa rôtir par le pieux concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus ſage, plus humain & plus reſpectueux que ce beau concile, ſe conforma pleinement à l'autorité du ſouverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *moleſter, d'inquiéter, d'aggredir de fait ou de paroles* le ſieur *Rouſſeau*, ſon vicaire ſavoyard, & ſon pupille Emile; lequel pupille était devenu un excellent menuiſier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de Montmolin, ſon diacre, & quelques autres dévôts tinrent peu de compte des ordres du roi, & de l'arrêt du conſeil; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & que, ſi le conſeil d'État a ſes lois, l'Égliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à Dieu de préférence au roi, coururent après Rouſſeau, le huèrent & le ſifflèrent, à peu près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus; à peine Rouſſeau fut-il rentré dans ſa petite maiſon, la nuit du 6 au 7 ſeptembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire, M. Rouſſeau dans ſon lit, & ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aïalon, Gabaon & Béthoron, immédiatement avant que le

Digitized by Google

ſoleil s'arrêtât; on caſſa toutes ſes vîtres, & on enfonça ſes deux portes; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. Jean-Jacques, n'entamât le muſcle temporal & l'orbiculaire, ne paſsât juſqu'au zigomatique, &, en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'Aſſouci ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. Rouſſeau ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, monſieur, que je finiſſe ici ma lettre; la poſte me preſſe; j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIÈME LETTRE.

De M. de Montmolin, prêtre, à M. Néedham, prêtre.

A Bovereſſe, 24 décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

Rapport que *je ſuis d'un caractère très-reſpectable* (1), étant prédicant de Travers & de Bovereſſe,

(1) Page 5 de l'information préſentée au public par le profeſſeur de Montmolin.

Digitized by Google

à Bovibus, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de notre ſtyle m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiſte, je ſuis prêtre calviniſte; vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, monſieur, que Jean-Jacques ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme M. Jean-Jacques a un goût extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, ſous les deux eſpèces avec du pain levé; enſuite il alla communier avec du pain azime, ſans boire, chez les Savoyards, qui ſont tous de profonds théologiens; puis il revint à Genève communier avec pain & vin; puis il alla en France, où il eut le malheur de ne point communier du tout, & il fut près de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la ſainte cène, ou ſouper du matin, d'une manière ſi preſſante, que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table; il avait beau me dire, comme le diable dans l'évangile: Mon cher M. de Montmolin, dites que ces pierres ſe changent en pain; je lui répondis: Méchant, ſouviens-toi que Jehovah fit pleuvoir des pierres ſur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, & les tua tous avant que d'arrêter le ſoleil & la lune pour les retuer, & David tua Goliath à coups de pierres, & les petits garçons & les petites filles jetaient des pierres à

Digitized by Google

Diogène, & tu en auras ta part ; ainſi dit, ainſi fait : je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. Covelle & mademoiſelle Ferbot vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre ſe multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme Paul l'apôtre. Voyez la malice ! il eſt prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresſe & chez les gens de Travers. Ce manteau n'eſt pas aſſurément celui d'Éliſée ; car il avait un eſprit double ; & vous & moi, monſieur, nous en avons un très-ſimple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au ſoleil de s'arrêter ſur la vallée de Travers, & la lune ſur Boveresſe, parce qu'il était nuit, & qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous ſaurez, monſieur, que Jean-Jacques ayant été lapidé, M. du Peyrou, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'eſt aviſé d'écrire que la lapidation n'eſt plus en uſage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, & que par conſéquent j'ai eu tort, moi prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à Jean-Jacques qui eſt de la loi naturelle. Figurez-vous, monſieur, vous qui êtes un bon philoſophe, combien ce raiſonnement eſt ridicule.

M. du Peyrou a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être inſtruit des uſages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même, à la première occaſion, pour lui apprendre ſon catéchiſme. Je vous prie de me mander ſi la lapidation n'eſt pas très-

Digitized by Google

commune en Irlande, car je ne veux rien faire sans avoir de grandes autorités.

Il n'est pas, monsieur, que vous n'ayiez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré; mandez-moi, je vous prie, ce qui en est arrivé, & si cela les a convertis.

Je me suis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, si on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette attestation de vie & de mœurs; cela me fait une vraie peine, & est pour moi une pierre de scandale: car enfin, monsieur, l'Église de Jesus-Christ est fondée sur la pierre; ce n'est que parce que Simon Barjone était surnommé Pierre, que les papes ont chassé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je suis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui sont la pierre de touche de mon génie.

Je sais qu'il est dit dans la Genèse, que Deucalion & Pirrha firent des enfans en se troussant & en jetant des pierres entre leurs jambes, & que j'aurais pu m'excuser en citant ce passage de l'Écriture; mais on m'a répondu que quand M. Jean-Jacques & sa servante se troussent, ils n'en usent point ainsi, & que je ne gagnerais rien à cette évasion.

On m'a dit que depuis ce temps-là Jean-Jacques a ramassé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans son chemin, pour les jeter au nez des magistrats de Genève; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres se changeront en pelottes de neige, & que tout

Digitized by Google

s'adoucira par la haute prudence du petit & grand conseil, des citoyens & bourgeois.

S'il y a quelque chose de nouveau sur les anguilles & sur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penser dans les rues hautes & dans les rues basses, cela me fait frissonner; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on pense; malheur aux esprits qui s'éclairent; honneur & gloire aux pauvres d'esprit! Réunissons-nous tous deux, monsieur, contre tous ceux qui font usage de leur raison; après quoi nous nous battrons pour les absurdités réciproques qui nous divisent.

Tâchez d'observer avec votre microscope l'étoile des trois rois qui va paraître; j'observerai de mon côté: je baise les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Église d'Irlande, comme moi de Bovereſſe. Je suis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIÈME

Digitized by Google

SEIZIÈME LETTRE.

Par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel; à M. Covelle, citoyen de Genève.

MONSIEUR,

Le 9 ſeptembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le paſteur Montmolin. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était ſon droit, & que les prêtres devaient punir les pécheurs. Pierre, dit-il, fit mourir d'apoplexie Ananiah & Saphirah, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ſes pieds juſqu'à la dernière obole de leur bien. Il eſt clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie & de mort ſur les laïques; & c'eſt en vertu de ce privilége divin que nous avons été long-temps tout-puiſſans dans le comté de Neufchâtel, en Écoſſe, à Genève & dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment de peur de me mettre trop en colère, & je lui parlai ainſi :

Je ſais, monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiècle paſſé, le droit de commuer les peines décernées par le conſeil, & d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre long-temps le pas ſur le conſeil d'État dans Genève; ils entraient au conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander permiſſion; ils dictaient des

Digitized by Google

lois; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos justes bornes.

Pensez-vous donc que nous ayions secoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus pesant?

Les meurtres, les empoisonnemens, les parricides d'Alexandre VI, l'ambition guerrière & turbulente de Jules II, les débauches & les rapines de Léon X nous révoltèrent; nous brisâmes l'idole; mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For priest of all relligions are the same.

Eh! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau? Qu'avez-vous par-dessus les laïques? les apôtres, Jésus même, n'étaient-ils pas laïques? Jésus forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'État? vous a-t-il envoyés à l'exclusion de tous les autres chrétiens? montrez-nous quelle suite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a transmis le Saint-Esprit jusqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jérusalem jusqu'à Neuchâtel? de qui descendez-vous? du cardeur de laine Jean le Clerc, brûlé à Metz; de Jehan Chauvin qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter Michel Servet dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de Viret, imprimeur à Rouen; de Farel, de Bèze, de Crespin, qui, n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par personne? ils ne purent vous donner le Saint-Esprit qu'ils n'avaient pas, & vous n'auriez été que des bâtards si le vœu des nations, si la sanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Digitized by Google

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs, lieutenans, baillis, tréſoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous; il ne lui reſte rien de ſon caractère quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues de feu, qui deſcendirent du ciel ſur la tête des diſciples, ſoient venues, depuis le ſeizième ſiècle, ſe repoſer ſur la vôtre? Des nations ſages & hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des ſuperſtitions dont la terre était infectée; les magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juriſdiction, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſeigner & de taire; c'eſt à nous à vous le preſcrire; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée, ou à celui qui la repréſente, de confier un miniſtère, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre; & c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux colléges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteraient des déciſions théologiques. Ils fermèrent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre ſang, & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux

Digitized by Google

prêtres eſt inſenſé; il doit néceſſairement périr, & s'il n'eſt pas détruit, il ne doit ſa conſervation qu'aux laïques éclairés qui combattent en ſa faveur.

Mais quoi! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en ſoulevant la populace contre un citoyen! ce ne ſerait pas là un abus; ce ſerait un délit que le magiſtrat punirait ſévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs; ſachez que nous commençons à diſtinguer la religion du fanatiſme, le culte de Dieu du deſpotiſme presbytéral, & que nous ne prétendons plus être menés avec un licou par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me ſervis, monſieur, de vos propres paroles).

Je ne raillais point alors, je ne plaiſantais point. Il y a des choſes dont on ne doit que rire; il y en a contre leſquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de S. Juſtin qui a vu la ſtatue de ſel, en laquelle la femme de Loth fut changée, & les cellules des Septante, prétendus interprêtes des livres juifs. Riez des miracles de S. Pacôme, que le diable tentait lorſqu'il allait à la ſelle, & de ceux de Saint Grégoire Thaumaturge, qui ſe changea un jour en arbre. Ne faites nul ſcrupule en adorant Dieu, & en ſervant le prochain, de vous moquer des ſuperſtitions qui aviliſſent la nature humaine; riez des ſottiſes, mais éclatez contre la perſécution. L'eſprit perſécuteur eſt l'ennemi de tous les hommes; il mène droit à l'inquiſition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent; mais un inquiſiteur veut vous ravir juſqu'à

Digitized by Google

vos penſées: il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours paſſés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il eſt ſur la terre, & que ce ſont les perſécuteurs théologaux qui en ſont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Du propoſant.

MONSIEUR,

Hier M. le jéſuite irlandais Néedham, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de monſeigneur & de madame; il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le ſervît point, parce que, depuis quelque temps, M. Néedham ſe trouve un peu mal toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuiſtre, tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ſerait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la robe de madame la comteſſe, ſelon l'uſage. M. Néedham

Digitized by Google

parla beaucoup de vous; il fit votre éloge; car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objet; on parla de mademoiſelle Clairon, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais & de l'Amérique. Monſieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boſton : en voici le précis.

« Nous conclûmes dernièrement la paix avec la » nation des Savanois. Une des conditions était qu'ils » nous rendraient de jeunes garçons anglais, de jeunes » filles qu'ils avaient pris il y a quelques années ; ces » enfans ne voulaient pas revenir auprès de nous. Ils » ne pouvaient ſe détacher de leurs chefs ſavanois. » Enfin le chef des tribus nous ramena hier ces cap- » tifs, tous parés de belles plumes, & nous tint ce » diſcours :

« Voici vos fils & vos filles que nous vous rame- » nons; nous en avions fait les nôtres; nous les adop- » tâmes dès que nous en fûmes les maîtres. Nous vous » rendons votre chair & votre ſang; traitez-les avec » la même tendreſſe que nous les avons traités; ayez » pour eux de l'indulgence, quand vous verrez qu'ils » ont oublié parmi nous vos mœurs & vos uſages. » Puiſſe le grand génie qui préſide au monde nous » accorder la conſolation de les embraſſer, quand » nous viendrons ſur vos terres jouir de la paix qui » nous rend tous frères? &c. »

Cette lettre nous attendrit tous. M. Needham s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur

Digitized by Google

des ſauvages. Pourquoi les appelez-vous ſauvages ? dit monſieur le comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſociété, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages parce que leurs maiſons, leurs habits, leur langage, leur cuiſine, ne reſſemblent pas aux nôtres ?

Ah, monſeigneur ! vous voyez bien qu'ils ſont ſauvages, puiſqu'ils ne ſont pas chrétiens, qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tenu un diſcours ſi chrétien ſans un miracle. Je ſuis perſuadé que ce chef des Savanois était quelque jéſuite irlandais déguiſé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle ſeule n'eſt pas capable de tant de bonté ſans le ſecours d'un miſſionnaire. Ou c'était un jéſuite qui parlait, ou Dieu, par un miracle ſpécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion ?

Madame la comteſſe ſentit bien à quel homme on avait affaire ; elle mordit ſes belles lèvres pour étouffer un éclat de rire ; & regardant M. Néedham avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens : Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long temps damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie & tant d'autres pays ?

Hélas ! oui, madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au temps où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour nous

Digitized by Google

donner le moyen de sauver l'autre par nos miracles; encore n'avons nous pu parvenir à instruire tout au plus qu'un homme sur mille; mais c'est beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en Adam, ainsi on ne leur devait rien; & quand nous en sauvons un, c'est par pure grace.

Vraiment, mon cher monsieur Néedham, ils vous sont bien obligés; mais comment les Africains, les Hurons & les Savanois étaient-ils damnés en Adam? Comment des peuples noirs, & avec de la laine sur la tête, & des peuples sans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu & chevelu? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique?

Eh! madame, n'avaient-ils pas l'arche? ne leur était-il pas aussi aisé de s'embarquer dans ce vaisseau, qu'il l'avait été à Noé d'y rassembler tous les animaux d'Amérique, & de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là; mais nous y répondons d'une manière victorieuse, qui est sentie par tous les gens d'esprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, & que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en poussière: ne voyez-vous pas, madame, que c'est un miracle perpétuel? il en est de ces nations ainsi que des Juifs; ils puent tous comme des boucs, & cependant Abraham, leur père, ne puait point; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il est sûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée n'ont une

Digitized by Google

membrane noire ſous la peau, & que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche Cham avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux & très-vraiſemblable, dit monſieur le comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'Abraham ſentît ſi bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante & quinze ans dans des pays fort chauds, & je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande ; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Êtes-vous bien sûr que ce ſoit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce diſcours vertueux & attendriſſant qui m'a charmé ?

Très-sûr, monſeigneur ; je ſuis qualifié pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. S. Auguſtin déclare expreſſément qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata* ; de-là il eſt démontré que Scipion l'africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché ; Caton d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaiſir ; Marc-Antonin, Épictète, des fripons.

Voilà une puiſſante démonſtration, & furieuſement conſolante pour le genre humain, répondit avec douceur monſieur le comte ; vos honnêtes gens ne ſont pas de la trempe des faux ſages de l'antiquité ; certes, mon cher Néedham, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous Charles I, quatre-vingt mille proteſtans dont pourtant le nombre ſe réduit à quarante mille tout au

Digitized by Google

plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, monſeigneur; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient ſous l'anathême. Dieu commande aux Juifs de les maſſacrer tous ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge; &, pour les aider dans cette opération ſainte & ſacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers ſa ſource, tomber les murs au ſon de la trompette, arrêter le ſoleil, (& même la lune, que j'avais oubliée dans mon ſavant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Iſraélites, aucune perfidie n'a été commiſe, ſans être juſtifiés par des miracles.

Jéſus même ne dit-il pas dans l'Évangile, qu'il eſt venu apporter le glaive & non la paix; qu'il eſt venu diviſer le père, le fils, la mère & la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous verſions le ſang; nous n'avons pas encore atteint la préciſion de la loi. Les mœurs ſe ſont bien corrompues depuis ces heureux temps. On ſe borne aujourd'hui à de petites perſécutions qui, en vérité, ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les perſécutés de notre temps crient comme s'ils étaient ſur le gril de S. Laurent, ou ſur la croix de S. André. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'inſinue, on s'en appetçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces perſécutions vigoureuſes, ſi agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins ſe bornent inſolemment à l'adoration d'un Dieu auteur de tous les êtres, Dieu unique, Dieu

Digitized by Google

incommunicable, Dieu juſte, Dieu rémunérateur & vengeur, Dieu qui a imprimé dans nos cœurs ſa loi naturelle & ſainte, Dieu de Platon & de Newton, Dieu d'Épictète & de ceux qui ont protégé la famille de Calas contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce Dieu avec amour, ils chériſſent les hommes, ils ſont bienfaiſans : quelle abſurdité & quelle horreur !

Ah ! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la comteſſe. L'anguillard applaudi, continua ainſi :

J'eus une violente diſpute ces jours paſſés avec un ſcélérat qui, au lieu d'aſſiſter à la meſſe, s'était amuſé à ſecourir une pauvre famille affligée, & l'avait tirée de l'état le plus déplorable ; je voulus le faire rentrer en lui-même ; je lui parlai de la Genèſe & de Moïſe. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite Newton, & qui me demande ſi la Genèſe n'a pas été écrite du temps des rois juifs : le beau ſujet de ſon doute était que, dans le xxxvie chapitre, verſet 1, ceux qui liſent la Genèſe attentivement (deſquels le nombre eſt très-petit) trouvent ces paroles :

« Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, » avant que les enfans d'Iſraël euſſent des rois ».

Cet impudent oſa me dire : Eſt-il probable que Moïſe eût ainſi ſuppoſé qu'il y avait des rois iſraélites de ſon temps ? il n'y en eut à compter juſte que ſept cents ans après lui. N'eſt-ce pas comme ſi on faiſait dire à Polybe : « Voici les conſuls qui furent à la » tête du ſénat, avant qu'il y eût des empereurs ro- » mains » ? N'eſt-ce pas comme ſi on faiſait dire à Grégoire de Tours : « Voici quels furent les rois des

Digitized by Google

» Gaules, avant que la maiſon d'Autriche fût ſur le » trône » ? Eh ! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'eſt une prophétie, que c'eſt-là le miracle, & que Moïſé a parlé des rois d'Iſraël comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Iſraël eſt chaldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien des ſiècles après Moïſe ; donc Moïſe écrivit le Pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné juſqu'au règne de Tibère ; donc la rédemption ayant été univerſelle, toute la terre, excepté nous, eſt damnée.

Le monſtre ne fut pas encore terraſſé ; il oſa me dire que, ſelon les meilleurs théologiens, il n'importe pas que ce ſoit Moïſe ou un autre qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur ſoit inſpiré ; qu'il eſt impoſſible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois ; qu'il eſt impoſſible qu'il ait contredit groſſièrement la géographie & la chronologie, leſquelles ſe trouvent aſſez juſtes ſi le livre a été écrit à Jéruſalem, & qui ſont erronnées ſi le livre eſt ſuppoſé écrit par Moïſe au-delà du Jourdain.

Je convins du fait, mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il était du ſentiment de le Clerc & de Newton. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, & en 2262, comme diſent les Septante, & encore en 2309, ſelon le texte ſamaritain ; enfin, mêlant la politeſſe aux raiſons, je le convertis.

Ainſi parla Néedham ; on battit des mains à ce

Digitized by Google

discours, on se récria, on nagea dans la joie, on but à sa santé. La belle chose, disait-on, que la théologie ! comme elle apprend à raisonner juste ! comme elle adoucit les mœurs ! comme elle est utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. Néedham fit de son triomphe. Il s'adressa à moi, il me reprocha les variations de l'Église protestante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine ; mais vous autres papistes, vous en avez changé plus de cinquante fois depuis le premier concile de Nicée jusqu'au concile de Trente. C'est le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle se montre parmi nous sous cinquante faces différentes ; mais chez vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu se produire qu'avec onze ou douze visages. Voyez quelle est notre prodigieuse supériorité.

Nous étions au fruit & tous de fort bonne humeur, lorsqu'un baron allemand fit plusieurs questions au savant ; il demanda, entre autres choses, si c'était le diable qui avait emporté Jésus-Christ sur le toit du temple & sur la montagne, ou si c'était Jésus qui avait emporté le diable ? C'est bien le diable, dit Néedham ; ne voyez-vous pas que si le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle ; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte Dieu, c'est-là la chose la plus miraculeuse qui ait jamais été faite. Non-seulement il transporta Dieu sur une montagne de Judée, d'où l'on

Digitized by Google

découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes, mais il propoſa à Dieu de l'adorer. C'eſt-là le comble, c'eſt-là ce qui doit ravir en admiration ! liſez ſur cet article dom Calmet ; c'eſt le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus ſincère de notre miſérable raiſon humaine. Il parle de cette affaire comme de ſes vampires. Liſez dom Calmet, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri ; il meſura d'un coup d'œil la figure du petit Néedham avec un air d'étonnement & de mépris, mêlé d'un peu de colère, & lui dit en anglais :

Do you come from bedlam, you booby !

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, monſieur ; je me marie dans huit jours, & je vous prie à la noce.

N. B. Néedham avait fait imprimer un *projet de notes inſtructives*, où il critiquait, toujours à ſa manière, quelques-unes des lettres qu'on vient de lire ; ſur quoi le propoſant trouva convenable d'y ajouter l'avertiſſement & les notes qui ſuivent.

TEXTE DU PROJET DE NÉEDHAM.

'Twas granted, tho, he had much wit, &c. (1).

HUDIB.

Cela s'explique en grec avec bien plus d'énergie & de préciſion qu'en anglais.

(1) Ces vers anglais veulent dire que M. Covelle, le

Digitized by Google

Avertiſſement & notes du propoſant, ſur quelques paſſages du projet de Néedham.

Ce grand homme qui dirige la plume ſavante du propoſant ; celui, dit-on, qui protége l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le ſecours & l'approbation de tous les *mauvais catholiques*, &c. (1).

S. Paul, auſſi bien que l'Évangile, affirme expreſſément « que chacun ſera jugé dans la vie future par » la loi qu'il connaît (2) ſelon le poids & la meſure

---

père, n'a point d'eſprit. Ah ! monſieur Néedham, eſt-ce de l'eſprit qu'il faut dans des matières ſi graves ? voilà la manie du ſiècle. Vous ne ſongez qu'à être un bon plaiſant ; vous ſacrifiez tout à une raillerie. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe M. Covelle, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'eſprit, il ſe contente d'avoir raiſon ; & il vous cède le mérite de l'éloquence & des graces.

Les vers grecs que Néedham cite ſignifient que le père de M. Covelle, qui a travaillé avec monſieur ſon fils aux lettres précédentes, eſt un vieillard de quatre-vingt-deux ans qui radote. Fi, monſieur Néedham, qu'il eſt vilain de reprocher à un pauvre homme ſon âge !

(1) Comment, petit miſérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient juſtifié Jean Calas, rétabli ſa mémoire & déclaré ſa famille innocente ; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note eſt d'un maître des requêtes qui, en paſſant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiſelle Noblet, & écrivit ces mots en marge.

(2) Oui, mais hors de l'Égliſe point de ſalut. Hem ! &

Digitized by Google

» de ſes talens, & non par la loi qu'il ne connaît » pas ».

Au lieu de dire que le bâton de S. Grégoire Thaumaturge, planté en terre, s'était changé en arbriſſeau, on avance que, ſelon la Légende, le ſaint lui-même s'eſt métamorphoſé en arbre..... (1). Tu ne te ſauveras jamais du ridicule dont ton adverſaire te couvre

---

tous les enfans morts ſans baptême, damnés ſelon S. Auguſtin, dans ſa lettre CCXV. Hem!

(1) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falſifiez toujours la ſainte écriture & l'hiſtoire eccléſiaſtique. Liſez Grégoire de Nyſſe, liſez ſes propres paroles traduites par Fleuri, livre VI. Voici ce que vous y verrez:

« Les perſécuteurs ſuivirent Grégoire en grand nombre, » & ayant appris le lieu où il s'était caché, les uns gardaient » le paſſage de la vallée, les autres cherchaient par toute la » montagne. Grégoire dit à ſon diacre de ſe mettre en prières » avec lui, & d'avoir confiance en Dieu. Il commença lui-» même à prier, ſe tenant debout, les mains étendues, & » regardant le ciel fixement. Les païens ayant couru par » toute la montagne, & viſité toutes les roches & toutes les » cavernes, revinrent dans le vallon, & dirent qu'ils n'avaient » rien trouvé que deux arbres aſſez proches l'un de l'autre. » Quand ils ſe furent retirés, celui qui leur avait ſervi de » guide y alla, & trouva l'évêque & ſon diacre immobiles » en oraiſon, au même lieu où les autres diſaient avoir vu » ces arbres ».

Vous voyez bien que ce n'eſt pas le bâton de Grégoire qui a été changé en arbre, que c'eſt Grégoire lui-même avec ſon diacre.

Vous ſeriez bien plus enchanté ſi vous ſaviez que Grégoire le Thaumaturge écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Liſez l'hiſtoire eccléſiaſtique,

aux

Digitized by Google

aux yeux de toutes les *ravaudeuſes* de Genève... (1).

Extrait d'une deſcription exacte (2) des établiſſemens en Amérique, qui prouve la cruauté des ſauvages.... Voilà les ſaints de notre docte, humain & doux propoſant.... (3).

L'éditeur avait terminé ce recueil par une diſſertation ſur les miracles, tirée de la troiſième lettre de la Montagne, où J. J. Rouſſeau combat les miracles de l'Évangile qu'il regarde ailleurs comme inſpiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le profeſſeur Robinet de mettre au bas de cette diſſertation la note ſuivante :

Tous ces raiſonnemens de Jean-Jacques ſont pitoyables; car ſi l'Évangile eſt divin, il faut croire ce qu'il rapporte ſans diſputer; la queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'on a des preuves de la divinité de l'Évangile, & ſi on peut examiner ſon authenticité par les règles de la critique ordinaire.

---

vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier. (*Note de M. le profeſſeur Croquet*).

(1) Les dames de Genève ravaudeuſes! M. Needham eſt fort poli! (*Cette remarque eſt de mademoiſelle Noblet*).

(2) Qui t'a dit que cette deſcription eſt exacte? dans quel bourbier as-tu puiſé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cauſe en calomniant la nature humaine? (*Note de M. du Peyrou qui connaît mieux l'Amérique que toi.*)

(3) Avis à Needham. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorſqu'ils la déshonorent & qu'ils la défigurent. Le propoſant, & M. du Peyrou, & M. Covelle, & M. Beaudinet ne ſont pas ennuyeux comme toi, mais ils ſont meilleurs chrétiens.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME LETTRE.

De M. Beaudinet à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

Mon cher monſieur Covelle, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami Jean-Jacques. Vous êtes ſorti de toutes vos épreuves, votre nom paſſera à la dernière poſtérité avec celui de vos ancêtres qui ſe ſignalèrent pour leur patrie le jour de l'eſcalade; mais vous l'emportez ſur eux autant que la philoſophie du ſiècle préſent l'emporte ſur la ſuperſtition du ſiècle paſſé. Le Covelle de l'eſcalade ne tua qu'un ſavoyard, & vous avez réſiſté à cinquante prêtres. Mademoiſelle Ferbot en eſt toute glorieuſe; c'eſt le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur Henri IV attendit trois jours pieds nus & en chemiſe que le prêtre Grégoire VII daignât lui permettre de ſe mettre à genoux devant lui. Henri IV, roi de France, plus grand encore ſe fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre Clément VIII, ſur les feſſes des deux cardinaux ſes ambaſſadeurs: & vous, mon cher Covelle, plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la

Digitized by Google

charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, ſe croit déshonoré. Ils ſe joignent dans mon pays, tantôt aux magiſtrats, tantôt aux citoyens ; ils les diviſent pour en être les maîtres : les vôtres ſont puiſſans en œuvres & en paroles. Si Jean-Jacques Rouſſeau a fait des miracles, ils en font auſſi. Ils s'aſſocient avec le ſavant jéſuite irlandais Néedham ; ils viendront à vous doucement, couverts d'une peau d'anguille, mais ce ſeront au fond de vrais ſerpens plus dangereux que celui d'Ève. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de Serres & Jurieu l'ont été.

S'il vous tombe ſous la main quelque Servet & quelque Antoine, vous les ferez brûler ſaintement en criant contre l'inquiſition des papiſtes. Si quelqu'un du conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophète Sedékia en donna un au prophète Michée, en lui diſant : « Devine comment l'eſprit de Dieu a paſſé » par ma main pour aller ſur ta joue (1).

Si le jéſuite Néedham vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre

(1) Rois, livre III, chap. XXII.

Digitized by Google

de l'héréſie, la mère du ſchiſme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidèle vous parlera de vos amours avec mademoiſelle Ferbot, vous citerez Oſée, qui non-ſeulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée Gomer, par ordre exprès du Seigneur (1), mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère, moyennant quinze francs courans & un quarteron & demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de mademoiſelle Gomer ou de mademoiſelle Ferbot. Priez M. Hubert de la peindre, & ſurement mademoiſelle Ferbot aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme Jérémie dans les rues de Jéruſalem, ce vous ſera gloire devant les filles; elles prendront ce temps pour danſer auſſi toutes nues autour de vous; afin de ſe conformer aux idées de Jean-Jacques, dans ſon beau roman d'*Héloïſe*, elles vous donneront des baiſers âcres. Rien ne ſera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleſſe dans votre poſte important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conſeiller ou d'un procureur général vous appellent tête blanche, ſoit ſur le chemin de Cheſne, ſoit ſur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire deſcendre de la montagne de Salève deux gros ours, & vous aurez la ſatisfaction

(1) Premier & troiſième chapitres d'*Oſée*.

Digitized by Google

de voir dévorer les enfans de vos magiſtrats; ce qui doit être une ſainte conſolation pour tout véritable prêtre.

Enfin, je me flatte que vous ſerez tranſporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu, ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée, & cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre, *ſi vis eſſe aliquid.* En attendant, contribuez par vos lumières, par votre éloquence & par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élèvent dans votre patrie & à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble & le plus précieux des biens, comme dit Cicéron.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi, en certains pays, comme par exemple en Irlande, on ſe moquait ſouvent des prêtres, & qu'on reſpectait toujours les magiſtrats; c'eſt, répondit M. du Peyrou, qu'on aime les lois, & qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

De M. Covelle à M. Néedham, le prêtre.

Vous ſavez, monſieur, que, dans le dernier ſouper que nous fîmes enſemble avec mademoiſelle Ferbot, je vous avertis qu'on vous accuſait de quelques petites impiétés. Je ſuis fâché que vous donniez ſur vous cette priſe; je vais bientôt me faire prêtre comme M. Beaudinet me l'a conſeillé. Vous ſentez bien qu'alors mon premier devoir ſera de vous pourſuivre. Epargnez-moi ce chagrin; & ſi vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'eſt-à-dire, ſi vous n'êtes pas de mon avis, n'offenſez pas au moins les oreilles pieuſes par des expreſſions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, monſieur, de dire qu'il y a des fautes de copiſte dans le Pentateuque (1)? C'eſt parler contre votre conſcience, c'eſt juſtifier l'opinion où eſt tout l'univers que vous êtes jéſuite. Vous ſentez bien qu'un livre divinement inſpiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les ſcribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'eſprit divin abandonna ce livre ſacré aux erreurs des hommes; par conſéquent vous le ſoumettez à la critique comme les livres ordinaires;

(1) Page 2 de votre admirable projet de notes inſtructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques & ſoporifiques, pour leſquelles vous êtes qualifié.

Digitized by Google

ce n'eſt plus, ſelon vous, un ouvrage reſpectable ; vous détruiſez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, monſieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si Dieu a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Teſtament » de Don Quichottes qui ſe battent contre des mou» lins à vent (1) ». Ah ! monſieur, l'Écriture ſainte un moulin à vent ! quelle comparaiſon ! quelle expreſſion ! mademoiſelle Ferbot, qui eſt fille d'un meûnier, & qui s'intéreſſe vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher Néedham, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit ; ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre Jean-Jacques Rouſſeau, M. Beaudinet & moi d'une part, & le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'appaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure :

« La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde » 1656, les Septante en 1262, & le Pentateuque » ſamaritain en 2309 ».

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien Teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés ; vous affectez de douter du troiſième ; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge ; &, parce qu'il ne tombe que trente

(1) Page 2.

Digitized by Google

pouces d'eau tout au plus sur un canton dans les années les plus excessivement pluvieuses, vous paraissez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Eh! monsieur, oubliez-vous les cataractes? oubliez-vous que les eaux supérieures avaient été séparées des eaux inférieures? & devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des Septante & le samaritain, vous n'avez pu en venir à bout? ce qui est pourtant la chose du monde la plus aisée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été universel, & que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit personnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuse quantité d'animaux renfermés dans cette arche les différentes nourritures qui leur sont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils scrupules dans les ames faibles? & ne savez-vous pas de quoi huit personnes entendues sont capables dans un ménage?

Vous voilà encore bien embarrassé à compter les années depuis que Moïse parla à Pharaon jusqu'aux fondemens du temple jetés par Salomon. Vous trouvez, en supputant juste, entre ces deux événemens, cinq cent trente-cinq années; & vous êtes tout effarouché que le texte dise qu'il n'y eut que quatre cent quatre-vingts ans depuis l'ambassade de Moïse vers Pharaon jusqu'à l'année où Salomon jeta les fondemens du temple.

Digitized by Google

Vous remarquez qu'Eſdras compte quarante-deux mille trois cent quarante & un Iſraélites revenus de la captivité, & que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous, monſieur, que mademoiſelle Ferbot vous demanda, en ſoupant, quel âge avait Dina, fille de Jacob, lorſqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichimites? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom Calmet. Mademoiſelle Ferbot, qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes, & vous prouva que Dina n'avait pas ſix ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour ſon âge; mais, monſieur, il fallait démontrer qu'elle avait ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, monſieur, ſi Dina n'avait que ſix ans quand elle fut violée, Ruben n'en pouvait avoir que treize & Siméon douze, quand ils paſsèrent tous les Sichimites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en diſant que, dans la race de Jacob, la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années?

Monſieur le propoſant Théro, qui au fond eſt un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas Athanaſe, trouve fort mauvais que vous diſiez que toute cette ancienne chronologie eſt erronée, ainſi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monſieur Needham? S. Luc dit qu'Auguſte fit un dénombrement de toute la terre, & que Cirénius était gouverneur de Syrie, quand

Digitized by Google

Jésus vint au monde ; & là dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage, que jamais Auguste ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteste, que Cirénius ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de Jésus. Oui, monsieur, cela est vrai, mais ce n'est pas à vous de le dire.

Laissez-là votre chronologie & vos calculs ; ne supputez plus si David amassa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cent millions de livres sterling en argent comptant, & si Saül avait trois cent soixante-mille hommes de troupes en campagne, & Salomon quatre cent quarante mille chevaux ; cela est absolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui sont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que Matthieu fait enfuir la sainte famille en Egypte, & que Luc la fait rester à Bethléem ; parce que Jean fait prêcher Jésus trois ans, & les autres seulement trois mois ; parce que Matthieu & les autres ne s'accordent ni sur le jour de la mort, ni sur les apparitions, ni sur un grand nombre d'autres faits. Ah ! M. Needham, ne cesserez-vous point d'éplucher ce qu'il faut respecter ? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens temps & en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que sous Trajan, & que, s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuser charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des fidèles comme vous faites.

Cessez, je vous en prie, de calomnier mes chers

Digitized by Google

Savanois ; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des antropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages, parce que Moïſe trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appelez point les dames de Genève qui ſe moquent de vous *des ravaudeuſes* (1) : il ne faut jamais inſulter les dames, cela eſt d'un homme mal appris. Si les dames ſe moquent de vous, il faut entendre raillerie, & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre humain ; que les railleurs compoſent l'autre moitié, & qu'il ne vous reſtera que vos anguilles ; ce qui eſt une faible reſſource pour établir le papiſme à Genève, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'Ecriture ſainte d'une main & à introduire le papiſme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami Jean-Jacques s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en faiſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de Jéſus en ridicule, & qu'il a fait des miracles à Veniſe ; que tantôt il a juſtifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, & que tantôt il les a vilipendés ; qu'il a dédié une brochure à ſa chère

(1) Page 9 des notes inſtructives, véridiques, théologiques & ſoporifiques de mon cher ami Needham.

Digitized by Google

république de Genève, & qu'après il a imprimé que ſes chers magiſtrats ſont des tyrans, & le conſeil des deux cents une aſſemblée de dupes; qu'il a fait l'éloge du prêtre Montmolin, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre Montmolin, a juré au prêtre Montmolin d'écrire contre l'auteur de l'*Eſprit*, qui avait été ſon bienfaiteur, & qu'il s'eſt fait enſuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre Montmolin. Hélas! monſieur, vous avez raiſon en cela. Les lois ſe contrediſent ſouvent. Les maris & les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. Auguſtin a contredit Jérôme; Paul a contredit Pierre; Calvin a contredit Luther qui a contredit Zuingle qui a contredit Oecolampade, &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens & dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais; c'eſt de ne rien dire du tout.

Je ſerai toujours ſans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

VINGTIÈME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE;

S'il eſt vrai que vous ſoyez priſe de goût pour l'agréable M. Néedham, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, & par conſéquent dans tout

Digitized by Google

l'univers, vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé, & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que M. Néedham, prêtre papiſte, était allé en Suabe chez leurs excellences monſieur le comte & madame la comteſſe de Hiſs-prieſt-craft, dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, & pour ſon malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſi-tôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux, comme parodies, notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

Monſieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait, ſelon le ſieur Néedham, que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal-ſonnantes, offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire, vivement allarmé, ſomma Néedham de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte. Il avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait ſa ſynaxe tous les dimanches, qu'il faiſait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe; il ſe vanta de faire Théon, & même des milliers de Théoi, de quoi toute l'aſſemblée frémit.

Monſieur le modérateur l'adjura, au nom du Dieu

Digitized by Google

vivant, de dire nettement & sans équivoque s'il était jésuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit, il se recueillit un moment, & répondit en balbutiant : Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Malheureusement en disant ces paroles, il laissa tomber de sa poche une lettre du général de Rome, dont l'adresse était : *Al reverendo, reverendo padre Néedham, della societa di Giesu.* Étant ainsi convaincu d'avoir menti au Saint-Esprit & au consistoire, il fut envoyé en prison. L'on continua le lendemain son interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans Matthieu est contraire à celle qui est dans Luc, a répondu que oui, & que c'était là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies, a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment & proditoirement que, selon Matthieu, la sainte famille s'était enfuie en Égypte, & que, selon Luc, elle ne bougea de Bethléem, jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée, a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes; il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Égypte, & par l'Égypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, selon Jean, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême, & que, selon les autres, il n'avait vécu que trois mois, a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Digitized by Google

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition & l'aſcenſion en Galilée ſelon Matthieu, & ſelon Luc à Jéruſalem & en Béthanie, a répondu que ce n'était pas une choſe importante, & qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie; ſur quoi monſieur le modérateur lui répartit fort pertinemment: Maître Néedham, bien eſt-il vrai que théologiens ſont par fois gens abſurdes; mais on peut raiſonner comme un coq-d'Inde, & ſe conduire avec prudence de ſerpent.

Je vous épargne, mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, & que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de votre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, & enſuite à être lapidé hors la porte de la ville, ſelon la coutume.

Comme on lui liſait ſa ſentence, arriva monſieur du Peyrou, homme de bien, qui, n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au conſiſtoire que la ſentence était un peu rude, que M. Néedham était étranger, & qu'une juſtice ſi ſévère pourrait empêcher déſormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étaient étrangers aux

Digitized by Google

Iſraélites, & que cependant ils furent tous mis à mort; que le roi Églon était étranger au pieux Aod, & que cependant Aod lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche; que Michel Servet, étant eſpagnol, était étranger à Jehan Chauvin né en Picardie, & que cependant Jehan Chauvin le fit brûler pour l'amour de Dieu, avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-temps, ce qui eſt un vrai paſſe-temps de prêtre.

Ces raiſons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. du Peyrou. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la ducheſſe de Longueville, par laquelle il n'eſt loyal au conſiſtoire de lapider perſonne ſans la permiſſion du gouverneur. Malheureuſement le gouverneur n'y était pas; on eut recours à monſieur ſon lieutenant; on lui expliqua l'affaire. Le conſiſtoire prétendait que la loi en queſtion n'était que de calviniſtes à calviniſtes, non pas de calviniſtes à papiſtes; il ajoutait, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple; & qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder

Digitized by Google

céder la place d'honneur à ſon confrère ; l'un diſait : Monſieur le modérateur, c'eſt à vous de commencer ; l'autre, monſieur le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, & ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens M. du Peyrou fit évader le patient ; vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui & monſieur Covelle mon bon ami.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

N. B. J'apprends, mademoiſelle, que vous renoncez à M. Covelle, le digne appui du calviniſme, & à M. Néedham, le digne pilier du papiſme ; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt : cela eſt très-important.

CONCLUSION.

Voilà le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu ſur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui ſe réduiſent en pouſſière devant nos vérités ſublimes. Si M. Néedham eſt un ignorant, cela ne

Digitized by Google

fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'eſpérer que M. le comte de Hiſs-prieſt-craft, & madame la comteſſe ſe convertiront; que monſieur Jean-Jacques rentrera au giron; que monſieur le propoſant Théro ne propoſera plus de difficultés; que M. Covelle & mademoiſelle Ferbot continueront toujours d'édifier le monde chrétien, & qu'enfin monſieur Beaudinet ne conteſtera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers & de Boveresſe le droit d'excommunier, condamner, anathématiſer qui bon leur ſemblera; ce droit étant divinement attaché à leur divin miniſtère. Nous eſpérons même que non-ſeulement ces ſavans hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen!*

LETTRE CURIEUSE DE M. ROBERT COVELLE,

CÉLÈBRE CITOYEN DE GENÈVE;

A la louange de M. Vernet, profeſſeur en théologie dans ladite ville.

Il y a quelque temps que le vénérable M. Vernet, digne profeſſeur en théologie, nous fit l'honneur de nous conſulter M. Muller, M. le capitaine du Roſt & moi, ſur un livre de ſa façon, qu'il voulait, diſait-il, mettre en lumière. Nous lûmes ſon ouvrage, & enſuite nous nous aſſemblâmes chez mademoiſelle Ferbot qui reçoit très-poliment les gens de

Digitized by Google

lettres : mademoiselle le Vasseur s'y trouva ; & quand nous fûmes assemblés, M. Vernet vint recueillir nos avis.

Il est bon que je fasse ici connaître tous les personnages. M. Muller est un gentilhomme anglais très-instruit, qui dit tout ce qu'il pense avec franchise ; le capitaine joint à la même sincérité une nuance de cynisme qui est excusée par la bonté de son caractère ; mademoiselle Ferbot a l'esprit fin & délicat, & joint aux graces d'une femme qui a fait l'amour, la solidité d'une personne qui ne le fait plus ; mademoiselle le Vasseur est la gouvernante de M. Jean-Jacques Rousseau, c'est une philosophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec son maître, à Moutiers-Travers, sur la réquisition du vénérable M. de Montmolin, & se retira depuis à Genève comme une martyre de la philosophie ; elle y cultive les belles-lettres avec mademoiselle Ferbot & moi, & est toujours tendrement attachée à M. Rousseau.

Pour le vénérable Vernet, tout le monde le connaît assez dans cette ville.

Son manuscrit était intitulé : *Lettres critiques, &c. troisième édition.* Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aises de voir enfin un manuscrit qui lui appartînt, mais que, pour qu'il y eût une troisième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé son livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que personne ne s'en souvenait, & que, pour éveiller l'attention du

Digitized by Google

public, il prétendait mettre *troisième édition* à sa brochure, parce qu'en effet deux feuilles imprimées & son manuscrit sont trois. Je ne vous conseille pas de calculer ainsi, lui dit M. Muller; on vous accusera plus que jamais de quelque mépriſe sur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiselle Fetbot, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, & qu'enfin il eût réparé une seule fois sa faute, je n'aurais pas souffert qu'il eût appelé sa tentative, troisième édition; je ne puis approuver la fausseté, ni en amour, ni en livres.

M. Vernet ne se rendit pas; mais il demanda de quel titre on lui conseillait de décorer son ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais : *Fatras de Vernet.* Quel pot-pourri avez-vous fait là? n'avons-nous pas assez de livres inutiles? Tout ce que vous dites de vous-même sur Rome est faux; le peu qu'il y a de vrai a été ressassé mille fois; on vous reprochera d'être ignorant & plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu; c'est le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore sujet du roi de France; & on vous trouvera fort impertinent de faire une sortie contre des spectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. Muller entra dans de plus grands détails. Mon cher Vernet, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil

Digitized by Google

de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables; & il serait encore mieux de ne rien écrire du tout; à quoi bon vos invectives contre M. d'Alembert, contre M. Hume mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immense & utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la Henriade & contre M. Rousseau? Votre dessein a-t il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis clarescceret?* Et à l'égard de M. Rousseau, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point; ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, & que rien n'est plus lâche que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre?

Comment! s'écria alors mademoiselle le Vasseur, comment, M. Vernet, vous attaquez mon maître! c'est que vous avez ouï dire qu'il était dans une île; si mon maître était dans le continent, vous n'oseriez paraître devant lui; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur: je vais l'en instruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, & je remontrai combien il était indécent au sieur Vernet de mal parler de l'*Essai sur les mœurs, &c.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage! Oui, vous, lui répliquai-je; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles;

Digitized by Google

vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refusé, & cela n'est pas vénérable.

Vernet pâlit : il avait la tête penchée sur le côté gauche, il la pencha sur le côté droit; & dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Essai sur les mœurs, &c.*; qu'il n'avait jamais écrit de lettres à ce sujet, & qu'il était prêt à en faire serment.

Mademoiselle Ferbot, qui a la conscience timorée, se leva alors; elle courut chercher les fatales lettres de Vernet, que l'auteur de l'*Essai* m'avait confiées, & que j'avais mises en dépôt chez elle : tenez, monsieur, dit la belle Ferbot au col-tors (1), tenez, reconnaissez-vous votre écriture? Voici une lettre de votre propre main, du 9 février 1754, dans laquelle, après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainsi :

« Il me semble, monsieur, que ce serait l'occasion » de reprendre une pensée que vous aviez eue, qui » est de m'adresser votre *Essai sur l'histoire*; je le » ferai imprimer correctement & à votre gré. Cela » se pourrait faire avec tout le secret que vous desi- » reriez, &c. ».

Voici une autre lettre par laquelle il est évident

(1) Il y a une grande dispute parmi les savans sur cette phrase, *dit la belle Ferbot au col-tors.* On demande si c'est la belle Ferbot qui a le col tors, comme on dit Junon aux yeux de bœuf, Vénus aux belles fesses; ou si c'est le professeur qui a le col tors : il est évident que c'est le professeur par la notoriété publique.

Digitized by Google

que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

« Il eſt arrivé que j'ai été trop tard à corriger le » premier tome, & pour le ſecond même, me trou- » vant d'ailleurs fort occupé, je ne fis que les pre- » mières corrections, &c. ».

Cela n'eſt pas trop français, & il y a quelque apparence que M. de Voltaire ne fut pas aſſez content de votre ſtyle pour ſe ſervir de vous; mais enfin vous voilà, monſieur, bien convaincu que vous avez été ſon éditeur.

Vous dirai-je encore quelque choſe de plus fort? c'eſt vous qui fîtes la préface. La preuve en eſt dans la lettre de l'imprimeur Claude Philibert, du 15 avril 1754. « Vous avez vu, monſieur, la préface de » M. Vernet, elle ſuffit, ce me ſemble, pour me » diſculper ».

Enfin, lorſque vous apprîtes que meſſieurs Cramer ſe diſpoſaient à imprimer cette même hiſtoire, vous écrivîtes à M. de Voltaire en ces mots : « Voici » encore de nos libraires qui mettent la faucille dans » notre moiſſon, c'eſt que la moiſſon eſt bonne; & » la denrée ſe débitera ſi bien, qu'aucun libraire n'en » ſouffrira de préjudice. Quant à vous, monſieur, il » n'y a que de l'honneur à voir vos ouvrages ſi ré- » pandus, &c. ».

Je vous demande à préſent, vénérable homme, comment le petit dépit de n'avoir pas été choiſi par M. de Voltaire pour ſon éditeur & pour ſon correcteur

Digitized by Google

d'imprimerie, a pu vous porter non-seulement à écrire deux volumes d'injures contre lui, & contre messieurs d'Alembert & Hume si estimés dans l'Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plusieurs années ? Pensez-vous que si l'auteur de la Henriade a négligé de vous punir, & s'il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours ?

Oh, dit Vernet, je n'ai rien à craindre, il me mépriſe trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoiselle Ferbot, on écrase quelquefois ce qu'on dédaigne; il n'a jamais attaqué personne, mais il est dangereux quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme sur l'hypocrisie.....

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'est pas d'un honnête homme; vous allez tomber dans la plus triste situation où un professeur puisse se mettre, en se déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis-je, comme tout le monde vous le conseille; respectez M. d'Alembert & M. Hume dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'est qu'un professeur de théologie qui dit des injures sous un nom supposé, qui se loue sous un nom supposé, & qui avertit qu'ayant assuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle est *nécessaire?* Votre ouvrage est un libelle, vous mettez tous les intéressés en droit de vous couvrir d'opprobre; vous vous préparez une confusion qui vous accablera pour le reste de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances

Digitized by Google

de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de ſupprimer ſon libelle. Le lendemain, il courut le faire imprimer; & pour comble de malheur, ſa conduite eſt connue, ſans que ſon livre puiſſe l'être, &c. &c.

LES QUESTIONS DE ZAPATA,

TRADUITES PAR LE SIEUR TAMPONET, DOCTEUR EN SORBONNE.

Le licencié Zapata, nommé profeſſeur en théologie dans l'univerſité de Salamanque, préſenta ces queſtions à la junta des docteurs en 1629. Elles furent ſupprimées. L'exemplaire eſpagnol eſt dans la bibliothèque de Brunſvick.

SAGES MAITRES,

1°. Comment dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs, que nous faiſons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu?

2°. Pourquoi Dieu, qu'on ne peut, ſans blaſphème, regarder comme injuſte, a-t-il pu abandonner la terre entière pour la petite horde juive, & enſuite abandonner ſa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans, beaucoup plus petite & plus mépriſée?

3°. Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhenſibles, en faveur de cette chétive nation avant les temps qu'on nomme *hiſtoriques*? Pourquoi

Digitized by Google

n'en fait-il plus depuis quelques siècles? & pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui sommes le peuple de Dieu?

4°. Si Dieu est le Dieu d'Abraham, pourquoi brûlez-vous les enfans d'Abraham? & si vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant? Comment, vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir suivi leur loi?

5°. Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Égyptiens, avec celle des Juifs, & comment accorderai-je entre elles quarante manières différentes de supputer les temps chez les commentateurs? Je dirai que Dieu dicta ce livre; & on me répondra que Dieu ne sait donc pas la chronologie.

6°. Par quels argumens prouverai-je que les livres attribués à Moïse furent écrits par lui dans le désert? a-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'a jamais passé le Jourdain? On me répondra que Dieu ne sait donc pas la géographie.

7°. Le livre intitulé *Josué* dit que Josué fit graver le Deutéronome sur des pierres enduites de mortier: ce passage de Josué, & ceux des anciens auteurs, prouvent évidemment que, du temps de Moïse & de Josué, les peuples orientaux gravaient sur la pierre & sur la brique leurs lois & leurs observations. Le Pentateuque nous dit que le peuple juif manquait dans le désert de nourriture & de vêtemens; il était peu probable qu'on eût des gens assez habiles pour

Digitized by Google

graver un gros livre, lorſqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conſerva-t-on ce gros ouvrage gravé ſur du mortier ?

8°. Quelle eſt la meilleure manière de réfuter des objections des ſavans, qui trouvent dans le Pentateuque des noms des villes qui n'exiſtaient pas alors, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient alors en horreur, & qui ne gouvernèrent que ſept cents ans après Moïſe ; enfin, des paſſages où l'auteur, très-poſtérieur à Moïſe, ſe trahit lui-même en diſant : « Le « lit d'Og qu'on voit encore aujourd'hui à Ramatha. » Le cananéen était alors dans le pays ? &c. &c. &c. ».

Ces ſavans, fondés ſur des difficultés & ſur des contradictions qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9°. Le livre de la Genèſe eſt-il phyſique ou allégorique ? Dieu ôta-t-il en effet une côte à Adam, pour en faire une femme ? & comment eſt-il dit auparavant qu'il le créa mâle & femelle ? Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le ſoleil ? Comment diviſa-t-il la lumière des ténèbres, puiſque les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière ? Comment fit-il le jour avant que le ſoleil fût fait ? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puiſqu'il n'y a point de firmament, & que cette fauſſe notion d'un firmament n'eſt qu'une imagination des anciens Grecs ? Il y a des gens qui conjecturent que la Genèſe ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaiſſance de la philoſophie erronée des autres peuples, & j'aurai la douleur

Digitized by Google

d'entendre dire que Dieu ne ſait pas plus la phyſique que la chronologie & la géographie.

10°. Que dirai-je du jardin d'Éden dont il ſortait un fleuve qui ſe diviſait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phiſon, qu'on croit le Phaſe, le Géon, qui coule dans le pays d'Éthiopie, & qui par conſéquent ne peut être que le Nil, & dont la ſource eſt diſtante de mille lieues de la ſource de l'Euphrate? On me dira encore que Dieu eſt un bien mauvais géographe.

11°. Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la ſcience; & il me ſemble que la défenſe d'en manger eſt étrange; car Dieu ayant donné la raiſon à l'homme, il devait l'encourager à s'inſtruire. Voulait-il n'être ſervi que par un ſot? Je voudrais parler auſſi au ſerpent, puiſqu'il a tant d'eſprit; mais je voudrais ſavoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien, ce grand philoſophe, le demanda au grand S. Cyrille, qui ne put ſatisfaire à cette queſtion, mais qui répondit à ce ſage empereur : c'eſt vous qui êtes le ſerpent. S. Cyrille n'était pas poli; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La Genèſe dit que le ſerpent mange de la terre; vous ſavez que la Genèſe ſe trompe, & que la terre ſeule ne nourrit perſonne. A l'égard de Dieu qui venait ſe promener familièrement tous les jours à midi dans le jardin, & qui s'entretenait avec Adam & Ève & avec le ſerpent, il ſerait fort doux d'être en

Digitized by Google

quatrième. Mais comme je vous crois plus faits pour la compagnie que Joseph & Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous proposerai pas un voyage au jardin d'Éden, sur-tout depuis que la porte en est gardée par un chérubin armé jusqu'aux dents. Il est vrai que, selon les rabbins, *chérubin* signifie bœuf. Voilà un étrange portier. De grace, dites-moi au moins ce que c'est qu'un chérubin.

12°. Comment expliquerai-je l'histoire des anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, & qui engendrèrent les géans ? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait est tiré des fables païennes ? Mais puisque les Juifs inventèrent tout dans le désert, & qu'ils étaient fort ingénieux, il est clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur science. Homère, Platon, Cicéron, Virgile, n'ont rien su que par les Juifs. Cela n'est-il pas démontré ?

13°. Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique, & des terres australes, enfermés dans un grand coffre avec leurs provisions pour boire & pour manger pendant un an, sans compter le temps où la terre, trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture ? Comment le petit ménage de Noé put-il suffire à donner à tous ces animaux leurs alimens convenables ? Il n'était composé que de huit personnes.

14°. Comment rendrai-je l'histoire de la tour de Babel vraisemblable ? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Égypte, puisque Dieu

Digitized by Google

laiſſa bâtir les pyramides. Allait-elle juſqu'à Vénus, ou du moins juſqu'à la lune ?

15°. Par quel art juſtifierai-je les deux menſonges d'Abraham, le père des croyans, qui, à l'âge de cent trente-cinq ans, à bien compter, fit paſſer la belle Sara pour ſa ſœur en Égypte & à Gérar, afin que les rois de ce pays-là en fuſſent amoureux, & lui fiſſent des préſens ? Fi ! qu'il eſt vilain de vendre ſa femme !

16°. Donnez-moi des raiſons qui m'expliquent pourquoi Dieu ayant ordonné à Abraham que toute ſa poſtérité fût circonciſe, elle ne le fut point ſous Moïſe.

17°. Puis-je par moi-même ſavoir ſi les trois anges à qui Sara ſervit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un ? & comment il ſe peut faire que Dieu ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites vouluſſent commettre certain péché avec ces anges ? Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth le juſte offrit-il ſes deux filles à la place des deux anges aux Sodomites ? Quelles commères ? elles couchèrent un peu avec leur père. Ah ! ſages maîtres, cela n'eſt pas honnête !

18°. Mon auditoire me croira-t-il, quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une ſtatue de ſel ? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'eſt peut-être une imitation groſſière de l'ancienne fable d'Eurydice, & que la ſtatue de ſel ne pouvait pas tenir à la pluie ?

19°. Que dirai-je, quand il faudra juſtifier les

Digitized by Google

bénédictions tombées sur Jacob le juste qui trompa Isaac son père, & qui vola Laban son beau-père? Comment expliquerai-je que Dieu lui apparut au haut d'une échelle? & comment Jacob se battit-il toute la nuit contre un ange? &c. &c.

20°. Comment dois-je traiter le séjour des Juifs en Égypte, & leur évasion? L'Exode dit qu'ils restèrent quatre cents ans en Égypte; & en faisant le compte juste, on ne trouve que deux cent cinq ans. Pourquoi la fille de Pharaon se baignait-elle dans le Nil, où l'on ne se baigne jamais à cause des crocodiles? &c. &c.

21°. Moïse ayant épousé la fille d'un idolâtre, comment Dieu le prit-il pour son prophète sans lui en faire des reproches? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïse, excepté ceux de couvrir le pays de poux & de vermine? Comment changèrent-ils en sang toutes les eaux qui étaient déjà changées en sang par Moïse? Comment Moïse conduit par Dieu même, & se trouvant à la tête de six cent trente mille combattans, s'enfuit-il avec son peuple, au lieu de s'emparer de l'Égypte dont tous les premiers-nés avaient été mis à mort par Dieu même? L'Égypte n'a jamais pu rassembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il est fait mention d'elle dans les temps historiques. Comment Moïse, en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Gessen, au lieu d'aller en droite ligne dans le pays de Canaan, traversa-t-il la moitié de l'Égypte, & remonta-t-il jusque vis-à-vis de Memphis entre Baal-Séphon &

Digitized by Google

la mer Rouge ? Enfin, comment Pharaon put-il le pourſuivre avec toute ſa cavalerie, puiſque, dans la cinquième plaie de l'Égypte, Dieu venait de faire périr tous les chevaux & toutes les bêtes, & que d'ailleurs l'Égypte, coupée par tant de canaux, eut toujours très-peu de cavalerie ?

22°. Comment concilierai-je ce qui eſt dit dans l'Exode avec le diſcours de Saint Étienne dans les Actes des Apôtres, & avec les paſſages de Jérémie & d'Amos ? L'Exode dit qu'on ſacrifia à Jéhova pendant quarante ans dans le déſert ; Jérémie, Amos & Saint Étienne diſent qu'on n'offrit ni ſacrifice ni hoſtie pendant tout ce temps-là. L'Exode dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance ; & S. Étienne, dans les Actes, dit qu'on portait le tabernacle de Moloc & de Remphan.

23°. Je ne ſuis pas aſſez bon chymiſte pour me tirer heureuſement du veau d'or, que l'Exode dit avoir été formé en un ſeul jour, & que Moïſe réduiſit en cendre. Sont-ce deux miracles, ſont-ce deux choſes poſſibles à l'art humain ?

24°. Eſt-ce encore un miracle que le conducteur d'une nation dans un déſert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une ſeule des douze tribus, & que vingt-trois mille hommes ſe ſoient laiſſés maſſacrer ſans ſe défendre ?

25°. Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de juſtice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entre eux avait couché avec une madianite, tandis que

Digitized by Google

que Moïse lui-même avait pris une madianite pour femme? & ces Hébreux qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de se laisser ainsi égorger pour des filles? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon sérieux, quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante & un mille ânes? Ce n'est pas deux ânes par pucelle.

26°. Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre, *parce qu'il rumine, & qu'il n'a pas le pied fendu*, tandis que les lièvres ont le pied fendu, & ne ruminent pas? Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de Dieu un mauvais géographe, un mauvais chronologiste, un mauvais physicien; il ne le fait pas meilleur naturaliste. Quelles raisons donnerai-je de plusieurs autres lois non moins sages, comme celle des eaux de jalousie, & de la punition de mort contre un homme qui a couché avec sa femme dans le temps qu'elle a ses règles? &c. &c. &c. Pourrai-je justifier ces lois barbares & ridicules, qu'on dit émanées de Dieu même?

27°. Que répondrai-je à ceux qui seront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire passer le Jourdain, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait si aisément franchir avec le moindre radeau, & qui était guéable en tant d'endroits, témoin les quarante-deux mille Éphraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères? . . . . . .

Digitized by Google

28°. Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jéricho tombèrent au seul son des trompettes, & pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29°. Comment excuserai-je l'action de la courtisane Rahab qui trahit Jéricho sa patrie? en quoi cette trahison était-elle nécessaire, puisqu'il suffisait de sonner de la trompette pour prendre la ville? & comment sonderai-je la profondeur des décrets divins qui ont voulu que notre divin Sauveur Jésus-Christ naquît de cette courtisane Rahab, aussi bien que de l'inceste que Thamar commit avec Juda son beau-père, & de l'adultère de David & de Berzabée; tant les voies de Dieu sont incompréhensibles?

30°. Quelle approbation pourrai-je donner à Josué, qui fit pendre trente & un roitelets dont il usurpa les petits États, c'est-à-dire les villages?

31°. Comment parlerai-je de la bataille de Josué contre les Amorrhéens à Béthoron sur le chemin de Gabaon? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de grosses pierres, depuis Béthoron jusqu'à Aséca; il y a cinq lieues de Béthoron à Aséca; ainsi, les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'espace de cinq lieues. L'Écriture dit qu'il était midi; pourquoi donc Josué commande-t-il au soleil & à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le temps d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi? comment le soleil & la lune restèrent-ils un jour à la même place? A quel

Digitized by Google

commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire ?

32°. Que dirai-je de Jephté qui immola sa fille, & qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Éphraïm qui ne pouvaient pas prononcer Shibolet?

33°. Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenses après la mort? comment se peut-il que ni Moïse, ni Josué, n'aient parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Égyptiens, des Chaldéens, des Persans & des Grecs; dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, & que les Saducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'est pas dans le Pentateuque.

34°. Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'histoire du lévite qui, étant venu sur son âne à Gabaa, ville des Benjamites, devint l'objet de la passion sodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer? Il leur abandonna sa femme, avec laquelle les Gabaonites couchèrent pendant toute la nuit : elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de Loth au lieu des deux anges, en seraient-elles mortes ?

35°. J'ai besoin de vos enseignemens pour entendre ce verset 19 du premier chapitre des Juges: « Le Seigneur accompagna Juda, & il se rendit maître des » montagnes; mais il ne put défaire les habitans de » la vallée, parce qu'ils avaient une grande quantité » de chariots armés de faulx ». Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le Dieu du ciel &

Digitized by Google

de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, & ſuſpendu les lois éternelles en faveur de ſon peuple juif, ne put venir à bout de vaincre les habitans d'une vallée, parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme pluſieurs ſavans le prétendent, que les Juifs regardaſſent alors leur Dieu comme une divinité locale & protectrice, qui tantôt était plus puiſſante que les Dieux ennemis, & tantôt était moins puiſſante? Et cela n'eſt-il pas encore prouvé par cette réponſe de Jephté: « Vous poſſédez » de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné, » ſouffrez donc que nous prenions ce que notre Dieu » Adonaï nous a promis?

36°. J'ajouterai encore qu'il eſt difficile de croire qu'il y eût tant de chariots armés de faulx dans un pays de montagnes, où l'Écriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté ſur un âne.

37°. L'hiſtoire d'Aod me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs preſque toujours aſſervis, malgré le ſecours de leur Dieu, qui leur avait promis avec ſerment de leur donner tout le pays qui eſt entre le Nil, la Mer & l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient ſujets d'un roitelet nommé Églon, lorſque Dieu ſuſcita en leur faveur Aod, fils de Géra, qui ſe ſervait de la main gauche comme de la main droite. Aod, fils de Géra, s'étant fait faire une poignard à deux tranchans, le cacha ſous ſon manteau, comme firent depuis Jacques Clément & Ravaillac. Il demande au roitelet une audience

Digitized by Google

ſecrète ; il dit qu'il a un myſtère de la dernière importance à lui communiquer de la part de Dieu. Eglon ſe lève reſpectueuſement, & Aod de la main gauche lui enfonce le poignard dans le ventre. Dieu favoriſa en tout cette action qui, dans la morale de toutes les nations de la terre, paraît un peu dure. Apprenez-moi quel eſt l'aſſaſſinat le plus divin, ou celui de ce S. Aod, ou de S. David qui fit aſſaſſiner ſon cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon qui, ayant ſept cents femmes & trois cents concubines, aſſaſſina ſon frère Adonias, parce qu'il lui en demandait une? &c. &c. &c. &c.

38°. Je vous prie de me dire par quelle adreſſe Samſon prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, & leur attacha des flambeaux allumés au cul, pour mettre le feu aux moiſſons des Philiſtins. Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, & il ſemble aſſez difficile de prendre trois cents renards en vie, & de les attacher par la queue. Il eſt dit enſuite qu'il tua mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, & que d'une des dents de cette mâchoire il ſortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'ânes, vous me devez des éclairciſſemens.

39°. Je vous demande les mêmes inſtructions ſur le bon-homme Tobie, qui dormoit les yeux ouverts, & qui fut aveuglé par une chiaſſe d'hirondelle ; ſur l'ange qui deſcendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le juif Gabel devait à Tobie père ; ſur la femme à

Digitized by Google

Tobie fils qui avait eu ſept maris, à qui le diable avait tordu le cou ; & ſur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poiſſon. Ces hiſtoires ſont curieuſes, & il n'y a rien de plus digne d'attention après les romans eſpagnols : on ne peut leur comparer que les hiſtoires de Judith & d'Eſther. Mais pourrai je bien interpréter le texte ſacré qui dit que la belle Judith deſcendait de Siméon fils de Ruben, quoique Siméon ſoit frère de Ruben, ſelon le même texte ſacré qui ne peut mentir.

J'aime fort Eſther, & je trouve le prétendu roi Aſſuérus fort ſenſé d'épouſer une juive, & de coucher avec elle ſix mois ſans ſavoir qui elle eſt ; & comme tout le reſte eſt de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plaît, vous qui êtes mes ſages maîtres.

40°. J'ai beſoin de votre ſecours dans l'hiſtoire des Rois, autant pour le moins que dans celle des Juges, & de Tobie, & de ſon chien, & d'Eſther, & de Judith, & de Ruth, &c. &c. Lorſque Saül fut déclaré roi, les Juifs étaient eſclaves des Philiſtins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées, ni des lances, ils étaient même obligés d'aller chez les Philiſtins pour faire aiguiſer le ſoc de leurs charrues & leurs coignées. Cependant Saül donne bataille aux Philiſtins, & remporte ſur eux la victoire : & dans cette bataille il eſt à la tête de trois cent trente mille ſoldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames ; car il n'avait alors que le tiers de la terre ſainte tout au plus ; & ce pays ſtérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le ſurplus était

Digitized by Google

obligé d'aller gagner sa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41°. Je ne sais comment je justifierai l'action de Samuel qui trancha en morceaux le roi Agag, que Saül avait fait prisonnier, & qu'il avait mis à rançon. Je ne sais si notre roi Philippe, ayant pris un roi maure prisonnier, & ayant composé avec lui, serait bien reçu à couper en pièces ce roi prisonnier.

42°. Nous devons un grand respect à David, qui était un homme selon le cœur de Dieu; mais je craindrais de manquer de science pour justifier par les lois ordinaires la conduite de David, qui s'associe quatre cents hommes de mauvaise vie, & accablés de dettes, comme dit l'Écriture; qui marche pour aller saccager la maison de Nabal, serviteur du roi, & qui, huit jours après, épouse sa veuve; qui va offrir ses services à Akis, ennemi de son roi, & qui met à feu & à sang les terres des alliés d'Akis, sans pardonner ni au sexe ni à l'âge; qui, dès qu'il est sur le trône, prend de nouvelles concubines; & qui, non content encore de ces concubines, ravit Betzabée à son mari, & fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à imaginer que Dieu naisse ensuite en Judée de cette femme adultère & homicide que l'on compte entre les aïeules de l'Être éternel. Je vous ai déjà prévenu sur cet article qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43°. Les richesses de David & de Salomon, qui se montent à plus de cinq milliars de ducats d'or, paraissent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, & avec l'état où étaient réduits les Juifs sous Saül,

Digitized by Google

quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiſer leurs ſocs & leurs coignées. Nos colonels de cavalerie leveront les épaules, ſi je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais & où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le repréſenter.

44°. S'il me faut parcourir l'hiſtoire des cruautés effroyables de preſque tous les rois de Juda & d'Iſraël, je crains de ſcandaliſer les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces rois-là s'aſſaſſinent un peu trop ſouvent les uns les autres. C'eſt une mauvaiſe politique, ſi je ne me trompe.

45°. Je vois ce petit peuple preſque toujours eſclave ſous les Phéniciens, ſous les Babyloniens, ſous les Perſes, ſous les Syriens, ſous les Romains; & j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de miſères avec les magnifiques promeſſes de leurs prophètes.

46°. Je ſais que toutes les nations orientales ont eu des prophètes; mais je ne ſais comment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la viſion d'Ézéchiel, fils de Buzi, près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces & quatre ailes, avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-deſſus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de Dieu donné à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, de ſe faire lier, de demeurer couché ſur le côté gauche pendant quatre-vingt-dix jours, & ſur le côté droit pendant quarante jours, & de manger ſon pain couvert de ſes excrémens? Je ne peux pénétrer le ſens

Digitized by Google

caché de ce que dit Ézéchiel au chapitre 15 : « Lorſ-
» que votre gorge s'eſt formée, & que vous avez eu
» du poil, je me ſuis étendu ſur vous, j'ai couvert
» votre nudité, je vous ai donné des robes, des chauſ-
» ſures, des ceintures, des ornemens, des pendans
» d'oreilles; mais enſuite vous vous êtes bâti un b.....
» & vous vous êtes proſtituée dans les places publi-
» ques »; & au chapitre 23, le prophète dit : « que
» Oolla a deſiré avec fureur la couche de ceux qui
» ont le membre viril comme les ânes, & qui répandent
» leur ſemence comme des chevaux ». Sages maîtres,
dites-moi ſi vous êtes dignes des faveurs d'Oolla.

47°. Mon devoir ſera d'expliquer la grande pro-
phétie d'Iſaïe qui regarde notre Seigneur Jéſus-Chriſt.
C'eſt, comme vous ſavez, au chapitre 7. Razin, roi
de Syrie, & Phacée, roitelet d'Iſraël, aſſiégeaient Jéru-
ſalem. Achas, roitelet de Jéruſalem, conſulte le pro-
phète Iſaïe ſur l'événement du ſiége; Iſaïe lui répond :
« Dieu vous donnera un ſigne; une fille ou femme
» concevra & enfantera un fils qui s'appellera Emma-
» nuel. Il mangera du beurre & du miel, avant qu'il
» ſoit en âge de diſcerner le bien & le mal. Et avant qu'il
» ſoit en état de rejeter le mal & de choiſir le bien, le
» pays ſera délivré des deux rois..... & le Seigneur
» ſiffera aux mouches qui ſont à l'extrémité des fleuves
» d'Égypte, & aux abeilles du pays d'Aſſur..... &
» dans ce jour le Seigneur prendra un raſoir de louage
» dans ceux qui ſont au-delà du fleuve, & raſera la
» tête & le poil du pénil & toute la barbe du roi
» d'Aſſyrie ».

Digitized by Google

Enſuite, au chapitre 8, le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prohèteſſe; elle enfanta un fils, & le Seigneur dit à Iſaïe: « Vous appellerez ce fils *Maher ſalal-has-bas, hâtez-vous de prendre les dépouilles, courez vîte au butin:* & avant que l'enfant ſache nommer ſon père & ſa mère, la puiſſance de Damas ſera renverſée ». Je ne puis ſans votre ſecours expliquer nettement cette prophétie.

48°. Comment dois-je entendre l'hiſtoire de Jonas envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point Iſraëlite, & il ſemble que Jonas devait l'inſtruire de la loi judaïque, avant de l'induire à cette pénitence. Le prophète, au lieu d'obéir au Seigneur, s'enfuit à Tharſis; une tempête s'élève, les matelots jettent Jonas dans la mer pour appaiſer l'orage. Dieu envoie un grand poiſſon qui avale Jonas; il demeure trois jours & trois nuits dans le ventre du poiſſon. Dieu commande au poiſſon de rendre Jonas, le poiſſon obéit; Jonas débarque ſur le rivage de Joppé. Dieu lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle ſera renverſée, ſi elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toutes ces hiſtoires ne demandent-elles pas des connaiſſances ſupérieures qui me manquent? Je voudrais bien confondre les ſavans qui prétendent que cette fable eſt tirée de la fable de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine; mais il y fit bonne chère, car il mangea ſur le gril le foie de la baleine. Jonas ne fut pas ſi adroit.

Digitized by Google

49°. Enseignez-moi l'art de faire entendre les premiers versets du prophète Osée. Dieu lui ordonne expressément de prendre une p....., & de lui faire des fils de p..... Le prophète obéit ponctuellement; il s'adresse à la dona Gomer, fille de don Ebalaïm; il la garde trois ans, & lui fait trois enfans, ce qui est un type. Ensuite Dieu veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec une autre canonera qui soit mariée, & qui ait déjà planté cornes au front de son mari. Le bon homme Osée, toujours obéissant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère; & il ne lui en coûte que quinze drachmes & une mesure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enseigner combien la drachme valait alors chez le peuple juif, & ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50°. J'ai encore plus besoin de vos sages instructions sur le nouveau Testament; j'ai peur de ne savoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de Jésus. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joseph, & que Luc le fait fils d'Héli, & que cela est impossible, à moins qu'on ne change *he* en *ja*, & *li* en *cob*. On me demandera comment l'un compte cinquante-six générations, & comment l'autre n'en compte que quarante-deux, & pourquoi ces générations sont toutes différentes; & encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promises il ne s'en trouve que quarante-une; & enfin, pourquoi cet arbre généalogique est celui de Joseph qui n'était pas le père de Jésus? J'ai peur de ne répondre que des

Digitized by Google

sottises comme ont fait tous mes prédécesseurs. J'espère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Êtes-vous de l'avis de Saint Ambroise, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem impregnata est*; ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la semence dans sa copulation avec le S. Esprit ? La question est curieuse ; le sage Sanchez ne doute pas que le S. Esprit & la Sainte Vierge n'aient fait tous deux une émission de semence au même moment : car il pense que cette rencontre simultanée des deux semences est nécessaire pour la génération. On voit bien que Sanchez fait plus sa théologie que sa physique, & que le métier de faire des enfans n'est pas celui des jésuites.

51°. Si j'annonce, d'après Luc, qu'Auguste avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut grosse, & que Cirénius ou Quirinus, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, & que Joseph & Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer ; & si on me rit au nez ; si les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain ; que c'était Quintilius Varus & non pas Cirénius qui était alors gouverneur de la Syrie ; que Cirénius ne gouverna la Syrie que dix ans après la naissance de Jésus ; je serai très-embarrassé, & sans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un seul mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré ?

52°. Quand j'enseignerai que la famille alla en Égypte selon Matthieu, on me répondra que cela

Digitized by Google

n'eſt pas vrai, & qu'elle reſta en Judée ſelon les autres évangéliſtes; & ſi alors j'accorde qu'elle reſta en Judée; on me ſoutiendra qu'elle a été en Égypte. N'eſt-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela eſt arrivé à S. François Xavier, & à pluſieurs autres Saints ?

53°. Les aſtronomes pourront bien ſe moquer de l'étoile des trois rois qui les conduiſit dans une étable. Mais vous êtes de grands aſtrologues; vous rendrez raiſon de ce phénomène. Dites-moi ſur-tout combien d'or ces rois offrirent ? car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois & des peuples. Et à l'égard du quatrième roi, qui était Hérode, pourquoi craignoit-il que Jéſus, né dans cette étable, ne devînt roi des Juifs ? Hérode n'était roi que par la grace des Romains; c'était l'affaire d'Auguſte. Le maſſacre des innocens eſt un peu bizarre. Je ſuis fâché qu'aucun hiſtorien romain n'ait parlé de ces choſes. Un ancien martyrologe très-véridique (comme ils le ſont tous) compte quatorze mille enfans martyriſés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54°. Vous me direz comment le diable emporta Dieu, & le percha ſur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à Dieu, pourvu que Dieu adore le diable, pourra ſcandaliſer beaucoup d'honnêtes gens pour leſquels je vous demande un mot de recommandation.

55°. Je vous prie, quand vous irez à la noce, de

Digitized by Google

me dire de quelle manière Dieu, qui allait aussi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin, en faveur des gens qui étaient déjà ivres.

56°. En mangeant des figues à votre déjeûner à la fin de juillet, je vous supplie de me dire pourquoi Dieu, ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de mars, quand ce n'était pas le temps des figues?

57°. Après avoir reçu vos instructions sur tous les prodiges de cette espèce, il faudra que je dise que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais si on me répond que jamais il ne fut question du péché originel, ni dans l'ancien Testament, ni dans le nouveau, qu'il est seulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la science, mais qu'il n'en mourut pas; & qu'Augustin, évêque d'Hippone, ci-devant manichéen, est le premier qui ait établi le système du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hippone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup sans rien dire. Car lorsque certains disputeurs sont venus me remontrer qu'il était impossible que Dieu fût supplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort; impossible qu'en rachetant le genre humain il ne le rachetât pas, & le laissât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à cela que du verbiage, & j'allais me cacher de honte.

58°. Communiquez-moi vos lumières sur la prédiction que fait notre Seigneur dans S. Luc, au ch. 21.

Digitized by Google

Jésus y dit expressément, « qu'il viendra dans les nuées » avec une grande puissance & une grande majesté, » avant que la génération à laquelle il parle soit pas- » sée ». Il n'en a rien fait, il n'est point venu dans les nuées. S'il est venu dans quelques brouillards, nous n'en savons rien ; dites-moi ce que vous en savez. Paul, apôtre, dit aussi à ses disciples Thessaloniciens, « qu'ils iront dans les nuées avec lui au-devant de » Jésus ». Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage ? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troisième ciel ? je vous demande pardon, mais j'aime mieux les nuées d'Aristophane que celles de Paul.

59°. Dirai-je avec Luc que Jésus est monté au ciel, du petit village de Béthanie ? insinuerai je avec Matthieu que ce fut de la Galilée, où les disciples le virent pour la dernière fois ? en croirai-je un grave docteur qui dit que Jésus avait un pied en Galilée & l'autre à Béthanie ? cette opinion me paraît la plus probable, mais j'attendrai sur cela votre décision.

60°. On me demandera ensuite si Pierre a été à Rome ? Je répondrai, sans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans ; & la grande raison que j'en rapporterai, c'est que nous avons une épître de ce bon homme qui ne savait ni lire ni écrire, & que cette lettre est datée de Babylone ; il n'y a pas de réplique à cela, mais je voudrais quelque chose de plus fort.

61°. Instruisez-moi pourquoi le *credo*, qu'on appelle le symbole des apôtres, ne fut fait que du temps de Jérôme & de Rufin, quatre cents ans après les apôtres ? Dites-moi pourquoi les premiers pères de

Digitized by Google

l'Égliſe ne citent jamais que les évangiles appelés aujourd'hui apocryphes ? n'eſt-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits ?

62°. N'êtes-vous pas fâchés comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux ſibylles ; qu'ils aient forgé des lettres de S. Paul à Sénèque, des lettres de Jéſus, des lettres de Marie, des lettres de Pilate ; & qu'ils aient ainſi établi leur ſecte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre ? Ces fraudes ſont aujourd'hui reconnues de tous les ſavans. On eſt réduit à les appeler pieuſes. Mais n'eſt-il pas triſte que votre vérité ne ſoit fondée que ſur des menſonges ?

63°. Dites-moi pourquoi Jéſus n'ayant point inſtitué ſept ſacremens, nous avons ſept ſacremens ? pourquoi Jéſus n'ayant jamais dit qu'il eſt Trin, qu'il a deux natures avec deux volontés & une perſonne, nous le faiſons Trin avec une perſonne & deux natures ? pourquoi, avec deux volontés, n'a-t-il pas eu celle de nous inſtruire des dogmes de la religion chrétienne ?

Et pourquoi, lorſqu'il a dit que parmi ſes diſciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monſieur l'archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je ſuis réduit à une portion congrue ?

64°. Je ſais bien que l'Égliſe eſt infaillible : mais eſt-ce l'Égliſe grecque, ou l'Égliſe latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Danemarck & de Suède, ou celle

Digitized by Google

celle de la ſuperbe ville de Neuchâtel, ou celle des primitifs appelés quakers, ou celle des anabaptiſtes, ou celle des moraves? L'Égliſe turque a auſſi du bon, mais on dit que l'Égliſe chinoiſe eſt beaucoup plus ancienne?

65°. Le pape eſt-il infaillible quand il couche avec ſa maîtreſſe ou avec ſa propre fille, & qu'il apporte à ſouper une bouteille de vin empoiſonnée pour le cardinal Cornetto (1)?

Quand deux conciles s'anathématiſent l'un l'autre, comme il eſt arrivé vingt fois, quel eſt le concile infaillible?

66°. Enfin ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes, & prêcher ſimplement la vertu? Quand Dieu nous jugera, je doute fort qu'il nous demande ſi la grace eſt verſatile ou concomitante? ſi le mariage eſt le ſigne viſible d'une choſe inviſible? ſi nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf? ſi le pape eſt au-deſſus du concile, ou le concile au-deſſus du pape? Sera-ce un crime à ſes yeux de lui avoir adreſſé des prières en eſpagnol quand on ne ſait pas le latin? ſerons-nous les objets de ſon éternelle colère, pour avoir mangé pour la valeur de douze maravedis de mauvaiſe viande un certain jour? & ſerons-nous récompenſés à jamais ſi nous avons mangé avec vous, ſages maîtres, pour cent piaſtres de turbots, de ſoles & d'eſturgeons? Vous ne le croyez pas dans

(1) L'auteur voulait apparemment parler du pape Alexandre VI.

Digitized by Google

le fond de vos cœurs ; vous pensez que Dieu nous jugera selon nos œuvres, & non selon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

Ne rendrai-je pas service aux hommes en ne leur annonçant que la morale ? Cette morale est si pure, si sainte, si universelle, si claire, si ancienne, qu'elle semble venir de Dieu même, comme la lumière qui passe parmi nous pour son premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour-propre pour veiller à leur conservation ; la bienveillance, la bienfaisance, la vertu, pour veiller sur l'amour-propre ; les besoins naturels pour former la société, le plaisir pour en jouir, la douleur qui avertit de jouir avec modération, les passions qui nous portent aux grandes choses, & la sagesse qui met un frein à ces passions ?

N'a-t-il pas enfin inspiré à tous les hommes réunis en société, l'idée d'un être suprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet être soit le plus fort lien de la société ? Les sauvages qui errent dans les bois n'ont pas besoin de cette connaissance ; les devoirs de la société qu'ils ignorent ne les regardent point : mais sitôt que les hommes sont rassemblés, Dieu se manifeste à leur raison ; ils ont besoin de justice, ils adorent en lui le principe de toute justice. Dieu, qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme nécessaires pour eux & non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts sans lesquels toute société périt, il leur donne l'esprit de religion, la première des sciences, & la plus naturelle ; science divine dont le principe est certain, quoiqu'on en tire tous les jours

Digitized by Google

des conséquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Espagnols ?

67°. Si vous voulez que je cache cette vérité, si vous m'ordonnez absolument d'annoncer les miracles de S. Jacques en Galice, & de Notre-Dame d'Atocha, & de Marie d'Agreda qui montrait son cul aux petits garçons dans ses extases, dites-moi comment j'en dois user avec les réfractaires qui oseront douter ? faudra-t-il que je leur fasse donner, avec édification, la question ordinaire & extraordinaire ? quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler ? & lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles catholiques ?

J'attends l'honneur de votre réponse.

DOMINICO ZAPATA,
y verdadero, y honrado,
y caricativo.

Zapata n'ayant point eu de réponse, se mit à prêcher Dieu tout simplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, punisseur & pardonneur. Il dégagea la vérité des mensonges, & sépara la religion du fanatisme ; il enseigna & il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfaisant, modeste ; & fut rôti à Valladolid, l'an de grace 1631. Priez Dieu pour l'ame de frère Zapata.

Digitized by Google

ANECDOTES SUR BÉLISAIRE.

PREMIÈRE ANECDOTE.

Je vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un Dieu père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, sur la parole de S. Ambroise, qu'un jeune Valentinien qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec S. Jérôme que plusieurs païens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas osé aller si loin que S. Jean Chrysostome, qui, dans une de ses homélies (1), dit que les préceptes de Jésus-Christ sont si légers que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt ut multi philosophicâ tantùm ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous S. Augustin, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis, quand il dit (2): « Depuis » le commencement du genre humain tous ceux qui » ont cru en un seul Dieu, & qui ont entendu sa » voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & » justice selon ses préceptes, en quelque endroit & » en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été, » sans doute, sauvés par lui ».

(1) IIIe Homélie sur la Ire épître de S. Paul aux Corinthiens.

(2) Dans sa XLIXme épître à *Deo gratias.*

Digitized by Google

Mais ce qu'il y a de pis, déiſte & athée que vous êtes, c'eſt qu'il ſemble que vous ayiez copié mot pour mot S. Paul dans ſon épître aux Romains: « Gloire, » honneur & gloire à quiconque fait le bien; premiè- » rement aux Juifs, & puis aux Gentils; car lorſque » les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturelle- » ment ce que la loi commande, n'ayant point notre » loi, ils ſont leur loi à eux-mêmes ». Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'uſure, l'adultère & le ſacrilége.

Enfin, déteſtable enfant de Bélial, vous avez oſé prononcer de vous-même ces paroles impies ſous le nom de Béliſaire: « Ce qui m'attache le plus à ma » religion, c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus hu- » main. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur » & impitoyable, je l'abandonnerais, & je dirais à » Dieu, dans la fatale alternative d'être incrédule ou » méchant: Je fais le choix qui t'offenſe le moins ». J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop inſtruits, de vils magiſtrats qui ne connaiſſent que l'équité, des gens de lettres malheureuſement plus remplis de goût & de ſentiment que de théologie, admirer avec attendriſſement tes ſottes paroles & tout ce qui les ſuit.

Malheureux! vous apprendrez ce que c'eſt que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence; vous, & tous vos damnés de philoſophes, vous voudriez bien que Confucius & Socrate ne fuſſent pas éternellement en enfer; vous ſeriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas ſauvé auſſi bien que le primat des

Digitized by Google

Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs; c'est-là notre plaisir. Nous comptons environ six cent millions d'habitans sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliars; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliars de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant, & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre-vingts milliars, il faut ôter deux ou trois mille élus, qui font le beau petit nombre, mais c'est une bagatelle; & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table: Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monsieur le réprouvé, que votre grand Henri IV, que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable; & que Ravaillac, purgé par le sacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec Jean Hus & Jérôme de Prague, avec Arnaud de Brescia, avec le conseiller du Bourg, & avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourse, & quelquefois de leur vie!

Qui proférait ces douces paroles? c'était un moine

sortant de sa licence; à qui les adressait-il? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette scène se passait chez un magistrat, homme de lettres que le licencié était venu solliciter pour un procès, dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai? c'était après boire; car nous avions dîné avec le magistrat, & le moine avec les valets de chambre; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend père, lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat romain comme aurait parlé notre du Guesclin, notre chevalier Bayard ou notre Turenne. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle il nous échappe bien des sottises; mais vous les corrigez; & un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Bélisaire n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous appaiserez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance, la douceur, l'indulgence, & qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que Dieu soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au révérend père Hayer, à l'abbé Dinouard & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons que dans le siècle où la raison, que

Digitized by Google

nous avions par-tout proſcrite, commençait à renaître dans nos climats ſeptentrionaux, ce fut Eraſme qui renouvela cette erreur dangereuſe, Eraſme qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, Eraſme à qui on éleva une ſtatue. Le Vayer, le précepteur de Monſieur & même de Louis XIV, recueillit tous ces blaſphêmes dans ſon livre de la vertu des païens. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds tels que Confucius, Socrate, Caton, Épictète, Titus, Trajan, les Antonins, Julien, avaient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni ſon livre, parce qu'il était conſeiller d'État. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole, & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus*: le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'académie.

Ah! frère Triboulet, dit le magiſtrat, (car Triboulet eſt le nom du docteur) ce que vous avancez-là eſt bien chrétien, mais n'eſt pas tout à fait juſte. Voudriez-vous que la Sorbonne entière répondît pour vous, comme le père Bauni ſe rendait pleige pour la bonne mère, & comme toute la ſociété de Jéſus était pleige pour le père Bauni? Il ne faut jamais accuſer un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand

Digitized by Google

nombre de ſes membres adhérèrent au plaidoyer du docteur Jean Petit, cordelier, en faveur de l'aſſaſſinat du duc d'Orléans ? parce que trente-ſix docteurs de Sorbonne, avec frère Martin, inquiſiteur pour la foi, condamnèrent la Pucelle d'Orléans à être brûlée vive pour avoir ſecouru ſon roi & ſa patrie ? parce que ſoixante & onze docteurs de Sorbonne déclarèrent Henri III déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592 les bourgeois de Paris, qui avaient oſé préſenter requête pour l'admiſſion de Henri IV dans ſa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais prince?* Voudriez-vous, frère Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces ſages maîtres a-t-elle paſſé dans la vôtre *per modum traducis ?* Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de ſimonie, comme votre partie adverſe vous en accuſe, la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y ſerez ſeul, & les moines de votre couvent (puiſqu'il y a encore des moines) ne ſeront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ſes faits ; &, comme l'a dit un certain philoſophe, il ne faut pas purger les petits fils pour la maladie de leur grand père. Chacun pour ſoi, & Dieu pour tous. Il n'y a que le loup qui diſe à l'agneau : Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frère.

Allez, reſpectez l'académie compoſée des premiers hommes de l'État & de la littérature. Laiſſez Béliſaire parler en brave ſoldat & en bon citoyen ; n'inſultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de

Digitized by Google

mauvais livres, & laiſſez-nous les bons. Frère Triboulet ſortit, la queue entre les jambes; & ſon adverſaire reſta la tête haute.

Quand le magiſtrat & le philoſophe, ou plutôt quand les deux philoſophes purent parler en liberté: N'admirez-vous pas ce moine? dit le magiſtrat; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a ſi cruellement changé? c'eſt qu'il eſt bleſſé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde penſe comme moi dans le fond de ſon cœur; & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perſonne n'oſe établir publiquement ce que tout le monde penſe en ſecret. Il y en a d'autres où le ſecret n'eſt plus gardé. L'auguſte impératrice de Ruſſie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de ſa propre main, *malheur aux perſécuteurs.* Elle a fait grace à l'évêque de Roſtou, condamné par le ſynode pour avoir ſoutenu l'opinion des *deux puiſſances*, & pour n'avoir pas ſu que l'autorité eccléſiaſtique n'eſt qu'une autorité de perſuaſion; que c'eſt la puiſſance de la vérité, & non la puiſſance de la force. Elle permet qu'on liſe les lettres qu'elle a écrites ſur ce ſujet important. Comme les choſes changent ſelon les temps! dit le magiſtrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

Digitized by Google

SECONDE ANECDOTE SUR BÉLISAIRE.

Frère Triboulet, de l'ordre de frère Montepulciano, de frère Jacques Clément, de frère Ridicous (1), &c. &c., & de plus docteur de Sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre Bélisaire, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des Mâçons la petite Fanchon dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de Fanchon est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la Sorbonne. Fanchon est jolie, & frère Triboulet entra pour.... boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains,

(1) Consultez les mémoires de l'Étoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Grève à ce pauvre frère Ridicous.

Digitized by Google

les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & Fanchon lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; & frère Triboulet écrivait; & Fanchon chantait, lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur Tamponet & de frère Bonhomme, cordelier à la grand'manche, & du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutaient les passans. Fanchon mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, & ils entrèrent aussi pour.... boire.

Pourquoi faisiez-vous tant de bruit dans la rue? dit Fanchon. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère Bonhomme. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en Sorbonne? dit Fanchon. Non, dit Tamponet, mais nous donnons toujours des décrets; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers s'en moque, ou n'en sait rien? dit Fanchon. Tant pis pour l'univers, dit Tamponet. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit Fanchon. Comment, ma petite! dit frère Triboulet; il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans, a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit Fanchon, ni à moi

Digitized by Google

non plus, dit Tamponet; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère Triboulet lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que Dieu n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en Sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; & Fanchon riait, & frère Triboulet la laissait rire. Tamponet était entièrement de l'avis du jacobin; mais le cordelier Bonhomme était un peu plus indulgent. Il pensait que Dieu pouvait à toute force faire grace à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria Triboulet; car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. Dieu aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère Bonhomme, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que mademoiselle Fanchon m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;

Digitized by Google

Trône éternel où fied l'esprit immonde,
Abîme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Caton, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage ;
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce,
Juste Aristide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie : cher frère Triboulet, dans quel père de l'Église as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé Tritême, répondit Triboulet ; & pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé Tritême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère Bonhomme prit le livre pour se convaincre

Digitized by Google

par ſes propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification : ah ah! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un cordelier en enfer qui parle ; mais vous aviez oublié qu'il y rencontre S. Dominique, & que ce Saint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été païen.

Frère Triboulet piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. Bonhomme ne demeura pas en reſte ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en Sorbonne, & d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. Fanchon les appaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. Tamponet leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé Molière :

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

« Nous, aſſemblés extraordinairement dans la ville » des Facéties, & dans les mêmes écoles où nous » recommandâmes, en nombre de ſoixante & onze, » à tous les ſujets, de garder leur ſerment de fidé- » lité à leur roi Henri III, & en l'année 1592, » recommandâmes pareillement de prier Dieu pour » Henri IV, &c. &c.

Digitized by Google

» Animés du même esprit qui nous guide tou-
» jours, nous donnons à tous les diables un nommé
» Bélisaire, général d'armée en son vivant d'un
» nommé Justinien; lequel Bélisaire outre-passant ses
» pouvoirs, aurait méchamment & proditoirement
» conseillé audit Justinien d'être bon & indulgent,
» & aurait insinué avec malice que Dieu était mi-
» séricordieux; condamnons cette proposition comme
» blasphématoire, impie, hérétique, sentant l'hé-
» résie : défendons sous peine de damnation éter-
» nelle, selon le droit que nous en avons, de lire
» ledit livre sentant l'hérésie, & enjoignons à tous
» les fidèles de nous rapporter les exemplaires dudit
» livre, lesquels ne valaient précédemment qu'un
» écu, & que nous revendrons un louis d'or avec
» le décret ci-joint ».

A peine ce décret fut-il signé, qu'on apprit que tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne; & ce fut une si grande joie dans Paris, qu'on ne pensa plus à la Sorbonne.

CANONISATION

Digitized by Google

CANONISATION DE SAINT CUCUFIN.

La canoniſation de Saint Cucufin, frère d'Aſcoli, par le pape Clément XIII; & ſon apparition au ſieur Aveline, bourgeois de Troyes, miſe en lumière par le ſieur Aveline lui même. A Troyes, chez monſieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

Romulus & Liber pater & cum Caſtore Pollux
Poſt ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aſpera bella
Componunt, agros aſſignant, oppida condunt,
Plorarère ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore ſubegit,
Comperit invidiam ſupremo fine domari, &c.

Lorſque l'on vit Bacchus & l'invincible Alcide,
Et Pollux & Caſtor & le grand Romulus,
Secourir les humains par des ſoins aſſidus,
Venger ſur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux-arts, donner des lois utiles,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat & méchant noirciſſait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie;
On fit de ces héros cent contes odieux;
On les perſécuta tout le temps de leur vie:
Furent-ils enterrés, le monde en fit des dieux.

Il était bien vilain, ſans doute, de donner des

Digitized by Google

ridicules à Triptolême pour prix de son blé ; de dire des sottises de Bacchus lorsqu'on buvait son vin, de reprocher à Hercule ses amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, & qu'il nettoyait nos écuries. Mais aussi il est bien beau de diviniser les Hercules malgré les Eurysthées.

L'antiquité n'a rien de si honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les sages ne s'opposaient point à ces apothéoses ; ils savaient bien que le sot peuple prend l'air & les nuages pour le ciel ; que chaque sphère qui roule dans l'espace est entourée de son atmosphère ; que notre terre est un ciel pour Vénus & pour Mars, comme Mars & Vénus sont des cieux pour nous ; que Jupiter n'assemble point son conseil sur le mont Olympe en Thessalie ; qu'un dieu ne vient point dans une nue, comme à notre opéra. Ils savaient bien que ni le corps d'Hercule, ni son petit simulacre léger qu'on appelait ame, vent, souffle, manes, n'avaient point épousé Hébé, & ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces sages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui, vous serez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous disent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis Orphée & Homère jusqu'à Virgile, depuis

Digitized by Google

Thalès jusqu'à Pline, il n'y a pas un seul poète, un seul philosophe qui ait admis plusieurs dieux suprêmes. Le Jéhovah des Phéniciens, adopté en Égypte, & ensuite en Palestine, le Zéus des Grecs, le Jupiter des Latins, a toujours été constamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le souverain des dieux secondaires & des hommes : *Divum sator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux secondaires, que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice se soit appelée Junon, Minerve, Latone, Vénus, Iris, au lieu que nous prenons hardiment le nom de Jean & de Matthieu. Chaumeix porte insolemment le nom d'Abraham. J'ai connu un impuissant qui s'appelait Salomon, mari de trois cents femmes & de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de Saint ; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de Fréron.

Les Latins, depuis Numa jusqu'à Théodose, ont toujours désigné Dieu par le titre de *très-grand & très-bon* ; titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité suprême n'a eu d'associés ; ce blasphême fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait Mars, Minerve, Junon, Apollon, &c. Oui, comme des génies inférieurs ; &, si j'ose le dire sans blasphême, comme les catholiques révèrent les Saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos

Digitized by Google

canonisés. Les Grecs & les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

Saint George, armé de pied en cap, est le dieu des batailles, comme l'étaient Mars & Arès chez les Grecs, à cela près que ce Mars, si terriblement peint par Homère, inspirait encore plus de respect que S. George trop grossièrement chanté par nos légendaires. Junon était un autre personnage que Sainte Claire; & Mercure, le dieu des arts, vaut bien Saint Crépin le dieu des cordonniers. Diane eut plus de réputation que S. Hubert, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des anges de la guerre & de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante & grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme & constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges (1). C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent Michaël, Gabriel, Raphaël, Uriel, &c. le nom même d'Israël, qui signifie *voyant* Dieu, est chaldéen: les historiens juifs Josephe & Philon l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très-postérieurs à la loi, qu'on trouve dans Daniel (2), que l'ange Gabriel, secouru par l'ange Michaël, combattit contre l'ange des Perses, & qu'on lit dans l'épître de S. Jude (3) que Michaël

(1) Talmud de Jérusalem, *in rhoshra shana.*
(2) Chap. IX, v, 21; & chap. X, v. 13.
(3) V. 9.

Digitized by Google

eût une grande conteſtation avec le diable pour le corps de Moïſe.

Il eſt conſtant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un ſeul Dieu, vénérèrent des dieux ſecondaires, des demi-dieux. Exceptons-en les ſeuls Chinois qui, doués d'une ſageſſe ſupérieure, ne firent jamais partager à perſonne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Grèce & Rome, en plaçant des demi-dieux, des Saints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les ſurplis, les chaſubles, l'eau bénite des gentils : mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies; & la vérité conſacra des rites inventés par l'eſprit de menſonge.

Polieucte reproche à Pauline d'adorer des dieux

Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre & d'or, comme vous les voulez :

Mais qu'aurait dit Pauline, ſi elle avait vu quelque temps après S. Roch, S. Pancrace, S. Fiacre, en bois, en marbre, en métal?

L'apparence eſt la même dans l'un & dans l'autre cas. Jamais S. Fiacre & S. Pancrace n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais auſſi on ne s'eſt aviſé chez les gentils d'offrir de l'encens à Mercure, à Latone, comme aux maîtres ſouverains des cieux, de la terre & du tonnerre.

Digitized by Google

Mercure & Latone obéiſſaient à Jupiter ; on priait Mercure & Latone d'intercéder auprès de Jupiter : cela eſt ſi vrai, que Lucien, qui ſe moque également d'eux tous, fait préſenter par Mercure les placets des hommes à Jupiter, ſon maître.

La juive Eſther, dans une belle pièce de vers en dialogues, intitulée, je ne ſais pourquoi, *tragédie*, dit à un roi de Perſe, nommé Aſſuérus, qui n'a jamais exiſté :

> Ce Dieu, maître abſolu de la terre & des cieux,
> N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
> L'Éternel eſt ſon nom, le monde eſt ſon ouvrage ;
> Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
> Juge tous les mortels avec d'égales lois,
> Et du haut de ſon trône interroge les rois.

Ces vers ſont admirables ; preſque perſonne ne devrait être aſſez hardi pour en faire après avoir lu ceux de Racine ; & les hommes groſſiers que leur épaiſſe barbarie rend inſenſibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu Aſſuérus pouvait répondre à la prétendue Eſther :

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchiſme ; je ſavais, avant que vous fuſſiez née, que Dieu eſt le maître abſolu de notre petite terre, des planètes & des étoiles. Nous adorions Jéhovah, l'Éternel, pluſieurs ſiècles avant que vos miſérables Juifs vinſſent de l'Arabie déſerte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire & à écrire que de nous & des Phéniciens nos diſciples. Nous n'avons

Digitized by Google

jamais adoré qu'un seul Dieu ; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large & de haut, où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain, quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaïm, & vous fit tous conduire, les mains derrière le dos, sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous, ma bonne, de penser m'enseigner Dieu, qu'il serait ridicule à moi de vous avoir épousée, d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs, & d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le sens d'un oison. Je sais mieux vos propres livres que vous & que votre fat de Mardochée ; je sais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire, vous adorâtes (1) l'étoile Remphan & celle de Moloc, &c. je sais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe, & que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que votre Isaïe (2)

(1) *Amos*, chap. V. v. 26, cité Actes des Apôtres, chap. VI, v. 42.

(2) Chap. LVII, v. 5.

Digitized by Google

vous reproche de ſacrifier vos fils & vos filles à vos dieux dans des torrens, ſous des rochers. Il vous ſied bien, bégueule juive, d'oſer enſeigner votre maître!

Saints à faire.

Il eſt démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, & que pluſieurs peuples ont compoſé une cour à ce Dieu qui n'en a pas beſoin. Dans cette cour ils ont placé les grands hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, *Divus Antoninus* ne ſignifiaient à la lettre que S. Antonin, S. Trajan. Ces Saints étaient propoſés pour modèles aux empereurs; modèles bien peu imités! Si nous avions S. Bertrand du Gueſclin, S. Bayard, S. Montmorenci, & ſur-tout S. Henri IV, je ne vois pas qu'une telle apothéoſe fût ſi déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas S. l'Hoſpital? Ce chancelier fut ſi modéré dans un temps de fureur; il fit des lois ſi ſages, malgré les horribles démences de la cour!

J'adreſſerais encore volontiers un *oremus* à S. de Thou, qui fut le magiſtrat le plus intègre, ainſi que le meilleur hiſtorien.

Le maréchal de Turenne eſt ſurement en paradis, puiſqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de Catinat y eſt auſſi, ſans doute. L'un eſt mort pour la patrie; l'autre, après avoir gagné des batailles, a

Digitized by Google

ſouffert la diſgrace & la pauvreté ſans ſe plaindre. Si on leur dreſſe des autels, je promets de les invoquer.

Oh! me diſent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des Saints comme on veut; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous propoſez; c'eſt une affaire de huit cent mille écus pour la chambre apoſtolique, à trois cent mille francs la pièce; encore c'eſt marché donné. Il n'y a guère eu que les Samuel Bernard & les Pâris Montmartel qui aient été en état de faire des Saints; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces meſſieurs que je ne prétends point avoir des apothéoſes pour de l'argent; que c'eſt une véritable ſimonie; que je veux révérer Henri IV, Turenne, Catinat, de Thou, le chancelier de l'Hoſpital d'un culte de dulie ſans qu'il m'en coûte rien; & que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour perſonne.

Quels ont été les premiers Saints dans le chriſtianiſme? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révérer? le conſentement du peuple ſans aucun frais: or je ſoutiens que Henri IV eſt un vrai martyr; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorſqu'il fut martyriſé par le fanatiſme; & quant au conſentement du peuple, il eſt déjà tout obtenu; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans Saint-Denis une oraiſon funèbre, ceux qui ne purent l'entendre, ſoit parce qu'ils étaient trop loin, ſoit parce qu'ils étaient durs

Digitized by Google

d'oreille, ſe levèrent de leurs places, allèrent voir le tombeau de Henri IV. Ils ſe mirent à genoux, ils l'arrosèrent de leurs larmes, ils lui adreſsèrent des vœux attendriſſans. Que manque-t-il à une telle conſécration? c'eſt celle des cœurs; c'eſt la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un Saint, afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ſes ſottiſes. Il y a plus de cent cinquante ans que Henri IV fut martyriſé. Mais que tous les objets & tous les témoins de ſes faibleſſes reparaiſſent, qu'ils dépoſent contre lui, je l'adorerai encore. Je dirai à Coriſande d'Andouin, à Charlotte des Eſſarts, à la belle Gabrielle & à tant d'autres: Oui, meſdames, il vous a carreſſées; mais il a ſauvé la France au combat d'Arques & à la bataille d'Ivri; il a été juſte, clément & bienfaiſant; il a eu la bonté de Titus & la valeur de Céſar. Voilà mon Saint.

On me dira qu'il faut auſſi des Saintes; c'eſt à quoi je ſuis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire Marguerite d'Anjou, laquelle donna douze batailles en perſonne contre les Anglais, pour délivrer de priſon ſon imbécille mari? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix ſyllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adreſſe des prières. Qui fêterons nous en effet, ſi ce n'eſt les dames! elles doivent aſſurément être feſtoyées.

Digitized by Google

Canonisation du frère Cucufin.

Le 12 octobre 1766, le pape Clément XIII canonisa solennellement frère Cucufin d'Ascoli, en son vivant frère lai chez les capucins : né dans la Marche d'Ancone, l'an de grace 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte : qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé Potenza sans se mouiller; qu'étant invité à dîner chez le cardinal Berneri, évêque d'Ascoli, il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe, & prit de la bouillie avec sa fourchette (1); que pour récompense la Sainte Vierge lui apparut; qu'il eût le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de Cucufin en celui de Séraphin. Ils en ont célébré la fête solennelle dans tous les lieux où ils sont établis; & où ne le sont-ils pas?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solenniser la fête d'un pauvre? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des subsistances qui auraient suffi à une grande armée, & qui l'auraient amollie. Cent sortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que, sous le nom d'aumône,

(1) Page 28 de la traduction.

Digitized by Google

les moines mendians impoſent au peuple la taxe la plus accablante.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province, en argent comptant, le tiers de ſa récolte non encore vendue, les droits à ſon ſeigneur, la dîme de ſes gerbes à ſon curé, que lui reſte-t-il? preſque rien; & c'eſt ce rien que les moines mendians demandent comme un tribut qu'on n'oſe jamais refuſer. Ceux qui travaillent ſont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre; aujourd'hui ils la ſurchargent.

Nous ſommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines;* nous reſpectons la piété & les autres vertus de Cucufin; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos ſeuls moines en France. Or, quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs?

Tous ces moines ſont très-déſintéreſſés; j'en tombe d'accord: mais n'y a-t-il rien de mieux à faire?

Quand tous les chrétiens répandus ſur la ſurface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la ſociété; mais que, dans la victoire d'Ivri, Henri IV s'écrie de rang en rang: *Épargnez le ſang français;* qu'il nourriſſe le peuple même qu'il aſſiége; qu'il

Digitized by Google

pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Assassinez le Béarnois au nom de Dieu ;* qu'il paie exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une soumission due à tant de titres ; qu'il fasse fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant désertes : ce sont-là des vertus qui sont au-dessus de celles de Cucufin, & même de S. François, si j'ose le dire.

Nous avouons que S. François avait une femme de neige, & que ce n'était pas à de telles figures que s'adressait le grand Henri IV ; mais enfin la neige de S. François n'a rien produit ; & il est venu de la belle Gabrielle un duc de Vendôme, qui seul a remis Philippe V sur le trône d'Espagne. Les Saints ont eu des faiblesses : ce n'est pas leurs faiblesses qu'on révère. Et après tout, Deodatus, bâtard de S. Augustin, a été moins utile au monde que la race des Vendôme.

Manière de servir les Saints.

Que j'aime les Saints ! que je voudrais les voir honorés, servis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, sans contredit, sont ceux pour lesquels on ferme les boutiques dans les villes, comme dans une sédition, & où on laisse la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il si mal que les magistrats, chargés de la police d'un grand royaume, ordonnassent qu'après avoir fêté un Saint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Digitized by Google

Que faisait S. Cucufin le jour que nous célébrons sa fête? Il bêchait le jardin des révérends pères capucins, il semait, il plantait, il cueillait des salades, il n'allait point avec des filles boire du vin détestable dans un bouchon, altérer sa santé, & perdre, pour plaire à Dieu, le peu de raison que Dieu lui avait donné. Il semble, à voir la manière dont nous honorons les Saints, qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reste, quand je propose d'imiter les Saints en travaillant après avoir prié Dieu, ce n'est qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je sais que les commis des aides s'y opposent, & qu'ils ont tous en vue l'honneur de Dieu & le bien de l'État. Ils prétendent que, si on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, & que tout serait perdu. L'inconvénient serait grand, je l'avoue; mais ne pourrait-on pas les appaiser en leur faisant comprendre que, si on travaille tous les jours de fête après le service divin, sans en excepter une seule, les vignes seront mieux cultivées, les terres mieux labourées, qu'on vendra plus de vin & plus de grain, que les commis y gagneront, & que cette véritable dévotion enrichira l'État?

Apparition de S. Cucufin au sieur Aveline.

Le jour qu'on faisait à Troyes, dans notre cathédrale, le service de S. Cucufin, je m'avisai de semer pour la troisième fois, mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé pourrisse en terre pour

Digitized by Google

lever, *quoi qu'on die.* Le pain valait quatre sous & demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne sèment & ne mangent que du blé noir, & sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire S. Loup notre patron, que la huitième partie tout au plus est semée en froment; la saison avançait, je n'avais pas un moment à perdre : je semais donc mon champ situé derrière Saint-Nicier, avec mon semoir à cinq socs, après avoir entendu la messe, & chanté les antiennes du Saint du jour. Voilà-t-il pas aussitôt le révérend gardien des capucins, assisté de quatre profès, qui se présente à moi à une heure & un quart de relevée, au sortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, & criait comme un diable : Théiste, athéiste, jansenisse; oses-tu outrager Dieu & Saint Cucufin, au point de semer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déférer comme un impie à M. le subdélégué, à M. le directeur des aides, à monseigneur l'intendant & à monseigneur l'évêque. Disant ces mots, il se met en devoir de briser mon semoir.

Alors S. Cucufin lui-même descendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'empirée jusqu'au faubourg de Troyes; un jaune d'œuf & de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frère Ange, dit-il au gardien, calme ton saint zèle, ne casse point le semoir de ce bon homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre, j'en ai conféré avec S. Loup, patron de la

Digitized by Google

ville; va dire de ma part à monseigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les Saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, & monseigneur s'adressa lui-même aux magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou semer, ou planter, ou provigner, ou palisser, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fêtes après la sainte messe.

Gloire à Dieu & à S. Cucufin.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRÈRE RIGOLET.

La Chine, autrefois entièrement ignorée, longtemps ensuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant & le plus antique de l'univers: on sait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur Cam-hi, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes: à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou soi-disant telles à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur sont deux cent

Digitized by Google

cent millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cent cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'État consistent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille soldats. L'empereur a cinq cent soixante & dix mille chevaux, soit pour monter les gens de guerre, soit pour les voyages de la cour, soit pour les couriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays n'est point gouvernée despotiquement, mais par six tribunaux principaux qui servent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y est simple, & c'est une preuve incontestable de son antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine sont les premiers pontifes de l'empire; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Cam-hi écrivit & fit graver dans le frontispice de son temple ces propres mots: « Le Chang-ti est sans commencement & sans fin; il » a tout produit; il gouverne tout; il est infiniment » bon & infiniment juste ».

Yont-chin, fils & successeur de Cam-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots: « Il y a entre le Tien & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prières & » de bienfaits, &c. (1) ».

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos,

(1) Voyez la collection du jésuite du Halde.

Digitized by Google

de tous les lettrés, eſt d'autant plus belle, qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves & dans les greniers.

L'eſprit de tolérance, qui faiſait le caractère de toutes les nations aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner: on les a traités comme on traite les charlatans; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés & réprimés.

L'empereur Cam-hi avait accueilli avec une bonté ſingulière les bonzes jéſuites; ceux-ci, à la faveur de quelques ſphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Cam-hi la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit obſerver que cet empereur fut obligé de conſulter les tribunaux, de les ſolliciter lui-même, & de dreſſer de ſa main la requête des bonzes jéſuites, pour leur obtenir la permiſſion d'exercer leur religion: ce qui prouve évidemment que l'empereur n'eſt point deſpotique, comme tant d'auteurs mal inſtruits l'ont prétendu, & que les lois ſont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les miſſionnaires rendirent bientôt la nouvelle ſecte odieuſe. Les Chinois,

Digitized by Google

qui ſont gens ſenſés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe oſaſſent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord; les tribunaux préſentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & ſur-tout contre les jéſuites; ainſi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir & enſuite ordonner l'abolition de cette ſociété.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorſque l'empereur Cam-hi mourut, le 20 décembre 1722. Un de ſes fils, nommé Yont-chin, lui ſuccéda; c'était un des meilleurs princes que Dieu ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de ſon père, avec plus de fermeté & plus de juſteſſe dans l'eſprit. Dès qu'il fut ſur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jéſuites. On l'avertiſſait que ces bonzes, ſous prétexte de religion, faiſaient un commerce immenſe; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient été l'unique cauſe d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille ames; qu'ils étaient les ſoldats & les eſpions d'un prêtre d'Occident, réputé ſouverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait diviſé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des ſentences à Rome contre les anciens rites de la nation, & qu'enfin ſi l'on ne réprimait pas au plutôt ces entrepriſes inouies, une révolution était à craindre.

L'empereur Yont-chin, avant de ſe décider, voulut s'inſtruire par lui-même de l'étrange religion de ces

Digitized by Google

bonzes ; il fut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs & des lavandières du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les frères Parennin & Verbiest. Il avait toute la simplicité & l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses ; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée ? il répondit : *Il nous faut des Saints.* Ainsi donc S. Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé & des biscuits, & lui dit : Frère Rigolet, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais ?

FRERE RIGOLET.

Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvet, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes,

Digitized by Google

les Africains & les Américains seront tous damnés. On ne peut plaire à Dieu que dans une partie de l'Europe, & ma secte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère Rigolet. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appelez universelle! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majesté a mis le doigt dessus; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous sommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général au nom du pape qui est vice-dieu en terre, nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis par l'usage dangereux de penser. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux; ensuite nous allons aux femmes; bientôt elles nous donnent leurs maris; & dès que nous avons un nombre suffisant de prosélytes, nous devenons assez puissans pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se faisant sujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère Rigolet; les souverains vous sont fort obligés. Montrez-moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape?

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde, dans ce petit angle que vous voyez, & c'est

Digitized by Google

de-là qu'il damne ou qu'il ſauve à ſon gré tous les rois de la terre : il eſt vice-Dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de Dieu, & notre frère général doit gouverner ſous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-dieu & au frère général ; mais votre Dieu quel eſt-il ? Dites-moi un peu de ſes nouvelles ?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelques dix-ſept cent vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne ; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans ſa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère Rigolet, ſi j'avais été là ; je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, Sire ; mais ſi vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir ſa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez ſur le bord de la mer Adriatique, dans la même maiſon où elle accoucha de Dieu (1). Cette maiſon, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici ſur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais au bout de treize cents ans, les eſprits céleſtes la tranſportèrent où vous la voyez. La mère de Dieu n'y eſt pas à la vérité en chair & en os,

(1) Notre-Dame de Lorette.

Digitized by Google

mais en bois. C'eſt une ſtatue que quelques-uns de nos frères penſent avoir été faire par le Dieu ſon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites eſt admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh! Sire, elle n'était point femme, elle était fille. Il eſt vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans, nommés *Jacques*, comme le diſent de vieux évangiles, mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi! elle était pucelle, & elle avait des enfans!

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eſt là le bon de l'affaire; ce fut Dieu qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me diſiez tout à l'heure qu'elle était mère de Dieu. Dieu coucha donc avec ſa mère pour naître enſuite d'elle?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée majeſtée; la grace opère déjà. Vous y êtes, dis-je; Dieu ſe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut Dieu lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait? un charpentier & un pigeon.

Digitized by Google

FRÈRE RIGOLET.

Sans doute, Sire; mais il y en a encore un troisième qui est le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majestueuse; c'est ce Dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été ensuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père & du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un seul Dieu; & qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire, doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela est clair comme le jour. Un Dieu né dans une étable, il y a dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne; un autre Dieu dans un colombier; un troisième Dieu de qui viennent les deux autres, & qui n'est pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche; une mère pucelle; il n'est rien de plus simple & de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère Rigolet, si ton Dieu est né, il est sans doute mort?

FRÈRE RIGOLET.

S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, & cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité, qu'il se laissa fouetter & pendre malgré ses miracles, mais aussi il ressuscita deux jours après sans

Digitized by Google

que perſonne le vît, & s'en retourna au ciel, après avoir ſolennellement promis qu'*il reviendrait inceſſamment dans une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté*, comme le dit, dans ſon vingt-unième chapitre, Luc, le plus ſavant hiſtorien qui ait jamais été. Le malheur eſt qu'il ne revint point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère Rigolet, que je t'embraſſe; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion eſt charmante; tu épanouiras la rate de tous mes ſujets, mais il faut que tu me diſes tout. Voilà ton Dieu né, feſſé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre?

FRÈRE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne ſe laiſſait pas pendre comme l'autre; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas ſe jouer: il s'aviſa de prendre ſous ſa protection une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les beſtiaux & tous les fils aînés des familles d'Égypte. Après quoi il ordonna expreſſément, à ſon cher peuple, de voler tout ce qu'ils trouveraient ſous leurs mains, & de s'enfuir ſans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit enſuite le fond de la mer, ſuſpendit les eaux à droite & à gauche pour les faire paſſer à pied ſec, faute de bateaux. Il les conduiſit enſuite dans un déſert où ils moururent tous; mais il eut grand ſoin de la ſeconde

Digitized by Google

génération. C'eſt pour elle qu'il faiſait tomber les murs des villes au ſon d'un cornet à bouquin, & par le miniſtère d'une cabaretière. C'eſt pour ſes chers Juifs qu'il arrêtait le ſoleil & la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aiſe; il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit eſclave des autres peuples, qu'il l'eſt même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'eſt qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur Jéſus, Dieu juif, fils de Dieu le père, fils de *Marie*, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, ſacrée majeſté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu, étant juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre ſacrée majeſté doit ſavoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaiſſaient l'avenir, mieux que vous ne ſavez ce qui ſe paſſe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & auſſitôt tous les futurs contingens ſe préſentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Iſaïe, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme; il en eut un fils, & ce fils était notre Seigneur Jéſus-Chriſt; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas, partagez vîte les dépouilles*. Un autre prophète, nommé Ézéchiel, ſe couchait ſur le côté gauche trois cent quatre-vingts jours, & quarante ſur le côté droit, & cela ſignifiait Jéſus-Chriſt. Si votre ſacrée majeſté me permet de le dire, cet Ézéchiel mangeait de la merde ſur ſon

Digitized by Google

pain, comme il le dit dans son chapitre IV, & cela signifiait Jésus-Christ.

Un autre prophète, nommé Osée (1), couchait par ordre de Dieu avec une fille de joie, nommée Gomer, fille d'Ébalaïm; il en avait trois enfans; & cela signifiait non-seulement Jésus-Christ, mais encore ses deux frères aînés Jacques le majeur & Jacques le mineur, selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte Eglise.

Un autre prophète, nommé Jonas, est avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans son ventre; c'est visiblement encore Jésus-Christ qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs Oolla (2) & Ooliba ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b....., & donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte Écriture; cela signifie l'Église de Jésus-Christ.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite, j'ai été prédit, moi qui vous parle; car il est écrit: « Je les appellerai des extrémités de l'Orient »; & c'est frère Rigolet qui vient vous appeler pour vous donner à Jésus-Christ mon sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites?

(1) Osée, chap. Ier. (2) Ézéchiel, chap. XVI & XXII.

Digitized by Google

FRÈRE RIGOLET.

Je ne le ſais pas bien préciſément ; mais je ſais que les prophéties prouvent les miracles de Jéſus mon ſauveur, & ces miracles de Jéſus prouvent à leur tour les prophéties. C'eſt un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'eſt ce qui établira ſans doute notre ſecte dans toute la terre, ſi nous avons beaucoup de dévotes, de ſoldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent & des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu ; tu m'as dit ſeulement qu'il fut feſſé & pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh, Sire, n'eſt-ce pas là déjà un très grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta ſur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit : « Je te donnerai tous ces royaumes, ſi tu veux m'ado-» rer » ; mais Dieu ſe moqua du diable. Enſuite on pria notre Seigneur Jéſus à une noce de village, & les garçons de la noce étant ivres (1) & manquant de vin, notre Seigneur Jéſus-Chriſt changea l'eau en vin ſur-le-champ, après avoir dit des injures à ſa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Géſara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux poſſédés ;

(1) *Inebriati*.... en S. Jean, chap. II.

Digitized by Google

il les chaſſa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant ſe jeter dans le lac, & s'y noyer : & ce qui conſtate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'eſt qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je ſuis fâché, frère Rigolet, que ton Dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné ſans reſſource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton Dieu. Le poſſeſſeur des cochons dut préſenter requête contre lui ; & je t'aſſure que ſi dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur Jéſus, & comment il s'y prit pour juſtifier des miracles d'une ſi étrange eſpèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majeſté, il n'a jamais fait de livre ; il ne ſavait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah ! voici qui eſt digne de tout le reſte. Un légiſlateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire, quand un Dieu vient ſe faire pendre, il ne s'amuſe pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire ſes ſecrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces

Digitized by Google

vérités. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent tous ; mais c'eſt en cela même que la vérité conſiſte ; & dans ces quarante hiſtoires, nous en avons à la fin choiſi quatre, qui ſont préciſément celles qui ſe contrediſent le plus, afin que la vérité paraiſſe avec plus d'évidence.

Tous ſes diſciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en faiſons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu S. François Xavier, qui reſſuſcita neuf morts de compte fait dans l'Inde : perſonne à la vérité n'a vu ces réſurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, & nous avons été crus. Croyez-moi, Sire, faites-vous jéſuite ; & je vous ſuis caution que nous ferons imprimer la liſte de vos miracles, avant qu'il ſoit deux ans ; nous ferons un ſaint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on vous appellera S. Yont-chin après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne ſuis pas preſſé, frère Rigolet ; cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'eſt que je ne ſois pas pendu comme ton Dieu l'a été ; car il me ſemble que c'eſt acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire, c'eſt que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptiſé, vous ſerez enchanté d'être pendu pour l'amour de Jéſus-Chriſt notre ſauveur ; quel plaiſir vous auriez de le voir à la meſſe, de lui parler, de le manger !

Digitized by Google

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie! vous mangez votre Dieu, vous autres!

FRERE RIGOLET.

Oui, Sire, je le fais & je le mange; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines; & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre: je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, & que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, & je reviens dans le moment. Dieu soit béni; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien sur ma parole.

Pendant que frère Rigolet allait chercher son déjeûner, l'empereur resta avec son secrétaire d'État Ouangt-tsé; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise, & de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme Parennin, Verbiest, Pereira, Bouvet & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbécilles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en faisant

Digitized by Google

devant lui des expériences de phyſique qui l'amuſaient, & les imbécilles réuſſiſſent auprès de la populace : ils ſont perſuadés, & ils perſuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raiſon de préſenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'hiſtoire de l'Europe, comment il s'eſt pu faire qu'une religion ſi abſurde, ſi blaſphématoire, ſe ſoit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Hélas ! Sire, tout comme la ſecte du dieu Fo s'eſt introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont ſéduit la populace. Votre majeſté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce miſérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ſes pareils, après avoir enſeigné à la canaille des dogmes qui ſont faits pour elle, la ſoulèvent enſuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Aſie, & le ſang a coulé pendant plus de quatorze ſiècles, par les diviſions de ces ſycophantes, qui ont voulu ſe rendre les maîtres de l'eſprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient règner ſans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Frédéric, plus de trente rois, & qu'ils en aſſaſſinèrent plus de vingt.

Si la ſageſſe du gouvernement chinois a contenu juſqu'ici

Digitized by Google

juſqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un eſprit cent fois plus ardent, un plus violent enthouſiaſme, & une fureur plus raiſonnée dans leur démence, que ne l'eſt le fanatiſme de tous les bonzes du Japon, de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les fots prêchent parmi eux, & les fripons intriguent; ils ſubjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confeſſion. Maîtres des ſecrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs ſupérieurs, ils ſont bientôt les maîtres d'un État, ſans même paraître l'être encore; d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils ſemblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puiſſance par l'humilité, à la richeſſe par la pauvreté, & à la cruauté par la douceur.

Vous vous ſouvenez, Sire, de la fable des dragons qui ſe métamorphoſaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes: voilà leur caractère: il n'y a jamais eu ſur la terre de monſtres plus dangereux; & Dieu n'a jamais eu d'ennemis plus funeſtes.

L'EMPEREUR.

Taiſez-vous, voici frère Rigolet qui arrive avec ſon déjeûner. Il eſt bon de s'en divertir un peu.

Frère Rigolet arrivait en effet, tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui reſſemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui eſt dans ta boîte. Frère Rigolet en tira auſſitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats

Digitized by Google

comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère ; un Dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit Rigolet, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui est meilleur à déjeûner ? Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, & qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amusa à considérer les dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, Sire, lui dit Rigolet, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre Dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons par-tout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins ; nous chantons (1), « bon jour notre unique » espérance ». Nous avalons Dieu avec sa potence. C'est fort bien, dit l'empereur : tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

(1) *O crux, ave, spes unica.*

Digitized by Google

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge ; frère Rigolet la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, & tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit : Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre & prêtre. Notre saint-père le pape, le grand Innocent III, dans son premier livre des mystères *de la messe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon S. Luc, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire ; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons ; il fut *acolyte*, parce que le prophète juif Jérémie avait dit : « Je suis la lumière du monde », & que les acolytes portent des chandelles ; il fut *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table ; il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille hommes, sans compter les femmes & les petits enfans, avec sept petits pains & quelques goujons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon S. Matthieu ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux goujons près de Betzaïda, comme le dit S. Luc : enfin il fut prêtre selon l'ordre de Melchisédech, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Étant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieu : chaque miette de ce pain sera un dieu

Digitized by Google

en corps & en ame; vous croirez voir du pain, manger du pain, & vous mangerez Dieu.

Enfin, quoique le ſang de ce Dieu ſoit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le ſang de ce Dieu même; pour ſurabondance de droit, je le boirai; il ne tiendra qu'à votre majeſté d'en faire autant. Je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au viſage, je vous ferai enſuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, ſous-diacre, diacre & prêtre; vous ferez avec moi une chère divine.

Auſſitôt voilà frère Rigolet qui ſe met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hoſties, boit chopine & dit graces très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton Dieu: que deviendra-t-il quand tu auras beſoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère Rigolet, il deviendra ce qu'il pourra; c'eſt ſon affaire; quelques-uns de nos docteurs diſent qu'on le rend à la garde-robe; d'autres qu'il s'échappe par inſenſible tranſpiration; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me ſuffit; & pourvu qu'après ce déjeûner on me donne un bon dîner avec quelque argent pour ma peine, je ſuis content.

Or ça, dit l'empereur à frère Rigolet, ce n'eſt pas tout; je ſais qu'il y a auſſi dans mon empire d'autres miſſionnaires qui ne ſont pas jéſuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins; dis-moi en conſcience s'ils mangent Dieu comme toi.

Ils le mangent, Sire, dit le bon homme, mais

Digitized by Google

c'eſt pour leur condamnation. Ce ſont tous des coquins, & nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe ſous le pied. Ils nous accuſent ſans ceſſe auprès de notre ſaint père le pape. Votre majeſté ferait fort bien de les chaſſer tous, & de ne conſerver que les jéſuites ; ce ſerait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne ſeriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut ſur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ſes confrères.

Le lendemain l'empereur tint ſa parole ; il fit aſſembler tous les miſſionnaires, ſoit ceux qu'on appelle ſéculiers, ſoit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques, évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites & jéſuites. Il leur parla en ces termes, en préſence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des ſouverains ; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Être ſuprême un culte pur & ſans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant empire. Notre antique religion,

Digitized by Google

toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de Laokium; &, regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. Dieu n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chasse point ceux de ses enfans qui le saluent en faisant mal la révérence; pourvu qu'il en soit aimé & respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités; ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées: ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze religions y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage & modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes: vous parûtes, & la discorde bouleversa le Japon; le sang coula de tous côtés; vous en fites autant à Siam & aux Manilles: je dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis

Digitized by Google

tolérant, & je vous chaſſe tous parce que vous êtes intolérans. Je vous chaſſe, parce qu'étant diviſés entre vous, & vous déteſtant les uns les autres, vous êtes près d'infecter mon peuple du poiſon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne ſont pas de votre opinion. Je ſuis encore plus éloigné de vous faire condamner au ſupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne ſoutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne diſputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, & puiſſiez-vous devenir ſages. Les voitures qui vous doivent conduire à Macao ſont prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent: des ſoldats veilleront en route à votre ſûreté. Je ne veux pas que le peuple vous inſulte: allez, ſoyez dans votre Europe un témoignage de ma juſtice & de ma clémence.

Ils partirent; le chriſtianiſme fut entièrement aboli à la Chine, ainſi qu'en Perſe, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique: c'eſt grand dommage; mais voilà ce que c'eſt que d'être infaillibles.

Digitized by Google

OMER DE FLEURI

Étant entré, ont dit (1) :

MESSIEURS,

Comme je ſuis chargé *par état* (page 3), de vous propoſer des thèſes de médecine, & qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affaibliſſent la ſécurité, & de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe, qui préſide à vos démarches, aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (pag. 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous ſentez bien que, dans l'inoculation où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Mais, comme ce qui peut intéreſſer la religion ne regarde en aucune manière le bien public (pag. 3), & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la Sorbonne qui, *par état*, eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné & purgé, & la Faculté de médecine chargée *par état* de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins & les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que

(1) Voyez le requiſitoire contre l'inoculation.

Digitized by Google

vous en avez rendu ſur les catégories d'Ariſtote, ſur la circulation du ſang, ſur l'émétique & ſur le quinquina.

On ſait que vous vous entendez *par état* à toutes ces choſes comme en finances.

Puiſque l'inoculation, meſſieurs, réuſſit dans toutes les nations voiſines qui l'ont eſſayée; puiſqu'elle a ſauvé la vie à des étrangers qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enregiſtrée; & pour y parvenir, vous emploierez les déciſions de la Sorbonne, qui vous dira que S. Auguſtin n'a pas connu l'inoculation, & la Faculté de Paris qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Sur-tout, meſſieurs, ne donnez point un temps fixe aux ſalutaires & ſacrées Facultés pour décider, parce que l'inſertion utile de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la groſſe ſœur de la petite, meſſieurs des enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pilules de Keizer, tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes meſſieurs qui en ont beſoin *par état*, la Sorbonne ayant préalablement donné ſon décret ſur cette matière théologique.

Nous eſpérons que vous ordonnerez peine de mort (que les Facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés ſans votre permiſſion, & contre quiconque révoquera en doute votre ſageſſe & votre impartialité reconnues.

Digitized by Google

A WARBURTON.

Tu exerces ton insolence & tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur; tu as réussi: après avoir commenté Shakespeare, tu as commenté Moïse; tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que Dieu n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans; & tandis qu'Homère l'annonce, tu veux qu'elle soit ignorée dans l'Écriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées; & tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux, tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne & tous les littérateurs de l'autre: tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie & de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité & dans l'obscurité de ton style; tu as couvert d'un masque ton affreux visage. Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la législation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu contredis cette opinion si générale & si vraie dans ton style de Billingsgate. Voici tes paroles: « Je

Digitized by Google

» ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'entaſſer, même dans le » plus ſale égoût de l'irréligion, tant de fauſſetés, » d'abſurdité & de malice..... Comment peut-il » ſoutenir à viſage découvert, & à la face du ſoleil, » que la loi moſaïque ordonnait aux Juifs d'entre- » prendre de vaſtes conquêtes, ou qu'elle les y en- » courageait, puiſqu'elle leur aſſignait un diſtrict très- » borné? &c. ».

Je paſſe ſous ſilence les injures auſſi groſſières que lâches, dignes des porte-faix de Londres & de toi; & je viens à ce que tu oſes appeler des raiſons : elles ſont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'on ait promis aux Juifs un ſi petit diſtrict.

« En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec Abra- » ham, & lui dit : Je donnerai à ta ſemence la terre » depuis le fleuve d'Égypte juſqu'au grand fleuve » d'Euphrate ».

C'était promettre aux Juifs par ſerment l'iſthme de Suez, une partie de l'Égypte, l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'eſt-là un petit pays, il fallait que les Juifs fuſſent difficiles; il eſt vrai qu'ils ne l'ont pas poſſédé, mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan, vécurent des ſiècles ſans connaître ces vaſtes contrées, & ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate & du Tigre que pour y être traînés en eſclavage. Mais voici bien d'autres promeſſes; voyez Iſaïe, au chapitre XLIX.

« Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains ſur

» toutes les nations; je lèverai mon ſigne ſur les » peuples; ils vous apporteront leurs fils dans leurs » bras, & leurs filles ſur leurs épaules; les rois ſeront » vos nourriciers, & leurs filles vos nourrices; ils » vous adoreront le viſage en terre, & ils lécheront » la poudre de vos pieds ».

N'eſt-ce pas leur promettre évidemment qu'ils ſeront les maîtres du monde, & que tous les rois ſeront leurs eſclaves? Eh bien, Warburton, que dis-tu de ce petit diſtrict?

Tu ſais ſur combien de paſſages les Juifs fondaient leur orgueil & leurs vaines eſpérances; mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres ſaints contre leſquels tu as écrit. Vois ſi le ſale égoût de l'irréligion n'eſt pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi ſi on égorge les pères & les mères, les fils & les filles, les enfans à la mamelle & les animaux même ſans haïr? Tu hais, tu calomnies; on te déteſte dans ton pays, & tu déteſtes: mais ſi tu avais trempé dans le ſang tes mains qui dégouttent de fiel & d'encre, oſerais-tu dire que tu aurais aſſaſſiné ſans colère & ſans haine? Relis tous les paſſages où il eſt ordonné aux Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie, & dis, ſi tu en as le front, qu'il ne leur était pas permis de haïr. Eſt-il poſſible qu'un cœur tel que le tien ſe trompe ſi groſſièrement ſur la haine? C'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

Digitized by Google

Quoi! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits, ce n'eſt pas ordonner l'averſion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, ſans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la ſeule raiſon que ton pédantiſme les ennuie, & que ton inſolence les révolte; mais ſois sûr qu'ils te haïſſent, toi & tous les pédans barbares qui te reſſemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïſſaient que l'idolâtrie, & non les idolâtres : plaiſante diſtinction!

Un jour un tigre raſſaſié de carnage, rencontra des brebis qui prirent la fuite; il courut après elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point : vous avez tort; c'eſt votre bêlement que je hais; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, & je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous; je m'unis à vous par la chair & le ſang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi : jugez ſi on peut aimer plus intimement.

Bon ſoir, WARBURTON.

Digitized by Google

LES COLIMAÇONS

DU RÉVÉREND PÈRE L'ESCARBOTIER, PAR LA GRACE DE DIEU, CAPUCIN INDIGNE, PRÉDICATEUR ORDINAIRE ET CUISINIER DU GRAND COUVENT DE LA VILLE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Au révérend père ÉLIE, *carme chauſſé, docteur en théologie.*

PREMIÈRE LETTRE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a quelque temps qu'on ne parlait que des jéſuites, & à préſent on ne s'entretient que des eſcargots. Chaque choſe à ſon temps; mais il eſt certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux, car il eſt clair que, ſi on avait coupé la tête à tous les capucins & à tous les carmes, ils ne pourraient plus recevoir de novices; au lieu qu'une limace à qui l'on a coupé le cou, reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Pluſieurs naturaliſtes ont fait cette expérience; & ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils ne ſont pas du même avis. Les uns diſent que ce ſont les limaces ſimples, que j'appelle incoques, qui reprennent une tête; les autres diſent que ce ſont les eſcargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même eſt trompeuſe. Il eſt très-vraiſemblable que le

Digitized by Google

ſuccès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel on fait l'amputation, & de l'âge du patient. Je dois, ſans vanité, me connaître mieux en colimaçons que meſſieurs de l'académie des ſciences, & même que la Sorbonne, qui ſe connaît à tout; car depuis que le bienheureux Matthieu Baſchi, à qui Dieu apparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu (dont nous tenons le grand nom de capucin), nous avons toujours mangé des fricaſſées d'eſcargots aux fines herbes.

Comme les cuiſiniers ont toujours été des eſpèces d'anatomiſtes, je me ſuis donné ſouvent le plaiſir innocent de couper des têtes de colimaçons eſcargots à coquilles, & de limaces nues incoques. Je vais vous expoſer fidèlement ce qui m'eſt arrivé. Je ſerais fâché d'en impoſer au monde; je ſuis prédicateur auſſi bien que cuiſinier: mon métier eſt de nourrir l'ame comme le corps, & l'*univers* ſait que je ne la nourris pas de menſonges.

Le vingt-ſept de mai, par les neuf heures du matin, le temps étant ſerein, je coupai la tête entière avec ſes quatre antennes à vingt limaces nues incoques, de couleur mordoré-brun, & à douze eſcargots à coquilles. Je coupai auſſi la tête à huit autres eſcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours, deux de mes limaces ont montré une tête naiſſante, elles mangeaient déjà, & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres ſe portent bien; elles mangent ſous le capuchon qui les couvre, ſans allonger encore le cou. Il ne m'eſt mort que la moitié de

Digitized by Google

mes eſcargots, tous les autres ſont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils allongent le cou; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un ſeul. On lui avait coupé le cou entièrement, ſa tête eſt revenue; mais il ne mange pas encore. *Unus eſt, ne deſperes; ſed unus eſt, ne confidas* (1).

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes ont déjà repris leur muſeau. Dès qu'ils ſeront en état de manger & de faire l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre révérence. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent ſans tête; des animaux qui reproduiſent une tête.

J'en ai ſouvent parlé dans mes ſermons, & je n'ai jamais pu les comparer qu'à S. Denis qui, ayant eu la tête coupée, la porta deux lieues dans ſes bras en la baiſant tendrement.

Mais, ſi l'hiſtoire de S. Denis eſt d'une vérité théologique, l'hiſtoire des colimaçons eſt d'une vérité phyſique, d'une vérité palpable, dont tout le monde peut s'aſſurer par ſes yeux. L'aventure de S. Denis

(1) On eſt obligé de dire qu'on doute encore ſi cet eſcargot, auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraître, n'eſt pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il eſt déjà revenu un muſeau à ceux-ci au bout de quinze jours : ces expériences ſont certaines. Les plaiſanteries du capucin ne doivent pas les affaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat?*

N. B. C'eſt dans les limaçons à coquille que la reproduction de la tête a lieu; il paraît que, dans les limaces incoques, ce ſont ſeulement certaines parties de la tête, mais non la tête entière qui ſe reproduit.

eſt

Digitized by Google

eſt le miracle d'un jour, & celle des colimaçons le miracle de tous les jours.

J'oſe eſpérer que les eſcargots reprendront des têtes entières commes les limaces ; mais enfin je n'en ai encore vu qu'un à qui cela ſoit arrivé, & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux eſcargots, ils ont en récompenſe des priviléges bien plus conſidérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon, fils de Vénus & de Mercure, dont la nymphe Salmacis fut amoureuſe. Pardon de vous citer des hiſtoires profanes.

Les colimaçons ſont aſſurément l'eſpèce la plus favoriſée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaiſir. Chacun d'eux eſt pourvu d'une eſpèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuſes longues de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour à tour ; leurs voluptés ſont non-ſeulement le double des nôtres, mais elles ſont beaucoup plus durables. Vous ſavez, mon révérend père, dans quel court eſpace de temps s'évanouit notre jouiſſance. Un moment la voit naître & mourir. Cela paſſe comme un éclair, & ne revient pas ſi ſouvent qu'on le dit, même chez les carmes. Les colimaçons ſe pâment trois, quatre heures entières. C'eſt peu par rapport à l'éternité ; mais c'eſt beaucoup par rapport à vous & à moi. Vous voyez évidemment que Louis Racine a tort d'appeler le colimaçon *ſolitaire odieux ;* il n'y a rien de plus ſociable. J'oſe interpeller ici l'amant le plus vigoureux ; s'il était quatre heures entières dans

Digitized by Google

la même attitude avec l'objet de ſes chaſtes amours, je penſe qu'il ſerait bien ennuyé, & qu'il déſirerait d'être quelque temps à lui-même ; mais les colimaçons ne s'ennuient point. C'eſt un charme de les voir s'approcher & s'unir enſemble par cette longue fraiſe qui leur ſert à la fois de jambes & de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres careſſes. Si les limaçons incoques n'ont ni les deux ſexes ni ces longs raviſſemens, la nature en récompenſe les fait renaître. Lequel vaut mieux ? je le laiſſe à décider aux dames de Clermont.

Je n'oſerais aſſurer que les eſcargots nous ſurpaſſent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double inſtrument de tendreſſe. Quatre yeux pour un colimaçon ! ô nature ! nature ! Cela eſt très-poſſible ; mais cela eſt-il bien vrai ? M. le prieur de Jonval n'en doute pas dans le *Spectacle de la nature* ; & ceux qui n'ont vu de colimaçons que dans ce livre en jurent après lui. Cependant la choſe m'a paru fauſſe. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de leurs grandes antennes ſupérieures. Ce point noir deſcend dans le creux de ces deux trompes, quand on y touche à travers une eſpèce d'humeur vitrée, & remonte enſuite avec célérité ; mais ces deux points noirs me ſemblent manquer abſolument dans les trompes ou cornes, ou antennes inférieures, qui ſont plus petites. Les deux grandes antennes ſont des yeux, les deux petites me paraiſſent des cornes, des trompes, avec leſquelles l'eſcargot & la limace

Digitized by Google

cherchent leur nourriture. Coupez les yeux & les trompes à l'escargot & à la limace incoque, ces yeux se reproduisent dans la limace incoque, peut-être qu'ils ressusciteront aussi dans l'escargot.

Je crois l'une & l'autre espèce sourdes, car quelque bruit que l'on fasse autour d'elles, rien ne les alarme. Si elles ont des oreilles, je me rétracterai; cela ne coûte rien à un galant homme.

Enfin, mon révérend père, qu'ils soient sourds ou non, il est certain que les têtes des limaces ressuscitent, & que les colimaçons vivent sans tête. *O altitudo divitiarum!*

SECONDE LETTRE.

Mes confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient ressuscitât. J'avais beau leur mettre sous les yeux l'exemple des écrevisses auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels il revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau qui renaissent. Ils me disaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles & les pattes d'écrevisse ne pensent point; que la tête est le siége de la pensée & le principe de la sensation; que l'ame d'un colimaçon réside dans sa glande pinéale; qu'elle s'enfuit quand la tête est coupée, & ne revient jamais; qu'on n'a point vu d'hommes sans tête penser, marcher, raisonner, parler; & que si cela est arrivé à S. Denis & à d'autres, c'est un miracle qui était nécessaire dans les temps où il fallait planter

Digitized by Google

la foi, mais qui ne l'eſt plus quand la foi a jeté ſes profondes racines.

Je leur répondis qu'on avait depuis peu reſſuſcité deux pendus, qui ſe mirent à penſer dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-poſſible de mettre une tête ſur le cou d'un décapité. Il n'y a, dit-il, qu'à faire tenir le patient debout, au lieu de le faire mettre ridiculement à genoux, la tête baſſe, ce qui dérange le cours des eſprits animaux.

Os homini ſublime dedit, cælumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

Il faut que le patient conſerve ſa poſition verticale, qu'un homme adroit & vigoureux lui poſe deux mains fermes ſur la tête; &, dès que l'exécuteur de la juſtice ou injuſtice aura coupé le cou, le chirurgien major & deux aides recoudront promptement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le ſang coulant dans les mêmes canaux, & le fluide nerveux dans les mêmes muſcles, la penſée reſtera toujours à la place où elle était. Voilà comme ce profond anatomiſte explique la choſe ſelon les principes de Haller.

Un de nos pères, qui a profeſſé long-temps la philoſophie, fut très-content de ce ſyſtême. Cela eſt bel & bon, dit-il; mais qu'eſt devenue l'ame de votre limace incoque & de votre eſcargot pendant tout le temps que la tête était ſéparée du corps? Elle n'était pas dans cette tête coupée, qui pourrit au bout de quelques heures. Était-elle dans ce corps ſans tête? y

Digitized by Google

avait-il dans ce corps un germe de quatre cornes, d'yeux, de gosier, de dents, de mufle & de pensée?

Cette question curieuse en fit naître d'autres; nous demandâmes tous ce que c'est qu'une ame. Nous ressemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit domire?
Quia est in eo virtus sopitiva quæ facit sopire.
Quare anima facit cogitare?
Quia est in eâ virtus pensativa quæ facit pensare.

Vous, mon révérend père, dont l'esprit est si immense & si creux, dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une ame, & comment elle peut être reproduite dans un corps sans tête.

RÉPONSE
DU RÉVÉREND PÈRE ÉLIE,
CARME CHAUSSÉ.

La question que vous me proposez, mon révérend père, est la chose du monde la plus simple & la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le grand Saint Thomas, l'ange de l'école, dit en termes exprès : L'ame est en toutes les parties du corps selon la totalité de sa perfection & de son essence, & non selon la totalité de sa vertu (1).

Or la mémoire, en tant que vertu conservative des espèces intelligibles, regarde en partie l'intellect, &,

(1) Question LXXVI, partie première.

Digitized by Google

en tant que représentant le passé comme le passé, regarde l'ame sensitive : donc les colimaçons ont une ame.

Or il est dit que l'ame des brutes (1) est dans le sang. Mais les colimaçons n'ont point de sang; donc leur ame est dans leurs cornes, ce qui était à démontrer.

Pour les limaces incoques à qui on a coupé la tête, c'est tout autre chose. Une ame étant si subtile qu'il en tiendrait cent mille sur une puce, il arrive qu'aussitôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à son derrière, & y reste jusqu'à ce que la tête soit reproduite; alors elle reprend son ancien domicile. Rien n'est plus naturel & plus à sa place. La reproduction des parties génitales serait bien plus intéressante; & c'est sur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encore quelque difficulté, ne m'épargnez pas. Je salue le révérend père *Ange de vino rubro*, & le révérend père *de pediculis*. Je suis fâché de la perite scène que votre couvent a donnée dernièrement en se battant à coups de poing; j'espère que tout tournera à la plus grande gloire de S. François d'Assise & du bienheureux Matthieu Baschi, que Dieu absolve.

(1) Deutéronome, chap. XII, Lévitique, chap. XVI.

Digitized by Google

TROISIÈME LETTRE
DU RÉVÉREND PÈRE L'ESCARBOTIER.

Je vous envoie, mon révérend père, une dissertation d'un physicien de Saint-Flour en Auvergne, à laquelle je n'entends rien. Je vous supplie de m'en dire votre avis. Je n'ai pas le temps de vous écrire tout au long. Je sors de chaire, & je vais à la cuisine. Dieu vous soit en aide.

DISSERTATION
DU PHYSICIEN DE SAINT-FLOUR.

J'adore l'Intelligence suprême dans un colimaçon & dans des millions de soleils allumés par sa puissance éternelle; mais je ne connais ni la structure intime de ces mondes, ni celle d'un colimaçon. Par quel art le polype (si c'est un animal, ce qui n'est pas assurément éclairci) renaît-il quand on l'a coupé en cent morceaux, & produit-il ses semblables des débris mêmes de son corps? Par quel mystère non moins incompréhensible le limaçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération? Il est doué certainement du mouvement spontanée, de volonté & de desirs. A-t-il ce qu'on appelle une ame? Je fais gloire de n'en rien savoir & d'ignorer ce que c'est qu'une ame. Tout ce que je sais avec certitude, c'est que la génération des colimaçons est aussi ancienne que le monde, & qu'il est aussi vrai qu'il est né de son semblable, qu'il

Digitized by Google

eſt vrai que rien ne ſe fait de rien depuis qu'il exiſte quelque choſe.

Preſque tous les philoſophes ſavent aujourd'hui combien on s'empreſſa de ſe tromper, il y a environ quinze ans, quand le jeſuite irlandais nommé Néedham s'aviſa de croire & de faire croire que non-ſeulement il avait fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté & avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, & que, dans pluſieurs de ſes expériences, les végétaux s'étaient changés en animaux. Néedham, auſſi étrange raiſonneur que mauvais chymiſte, ne tira pas de cette prétendue expérience les conſéquences naturelles qui ſe préſentent. Ses ſupérieurs ne l'euſſent pas ſouffert. Il était en France deguiſé en homme, & attaché à un archevêque; perſonne ne ſavait qu'il fût jéſuite.

Un géomètre, un philoſophe, un homme qui a rendu de grands ſervices à la phyſique, & dont j'ai toujours eſtimé les travaux, l'érudition & l'éloquence, eut le malheur d'être ſéduit par cette expérience chimérique. Preſque tous nos phyſiciens furent entraînés dans l'erreur comme lui. Il arriva enfin qu'un charlatan ignorant tourna la tête à des philoſophes ſavans. C'eſt ainſi qu'un gros commis des fermes dans la baſſe Bretagne, comme on l'a déjà dit, nommé Malcrais de la Vigne, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jeune & jolie femme, laquelle faiſait fort bien des vers.

Si Néedham le jéſuite avait été, en effet, un bon

Digitized by Google

phyſicien, ſi ſes obſervations avaient été juſtes, ſi du perſil ſe change en animal ; ſi de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli & bien bouché dans un vaſe de verre inacceſſible à l'action de l'air, produiſent des anguilles qui deviennent bientôt mères, voilà toute la nature bouleverſée.

Il eſt triſte que l'académicien qui ſe laiſſa tromper par les fauſſes expériences de Néedham, ſe ſoit hâté de ſubſtituer à l'évidence des germes ſes molécules organiques. Il forma un univers. On avait déjà dit que la plupart des philoſophes, à l'exemple du chimérique Deſcartes, avaient voulu reſſembler à Dieu, & faire un monde avec la parole.

A peine le père des molécules organiques était à moitié chemin de ſa création, que voilà les anguilles mères & filles qui diſparaiſſent. M. Spalanzani, excellent obſervateur, fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux, nés de la corruption, comme la raiſon la démontrait à l'eſprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les anguilles dans le néant dont elles ſont ſorties : elles vont y trouver l'attraction par laquelle un ſonge-creux formait les enfans dans ſa Vénus phyſique ; Dieu rentre dans ſes droits ; il dit à tous les architectes de ſyſtèmes comme à la mer : *Procedes huc, & non ibis amplius.*

Il eſt donné à l'homme de voir, de meſurer, de compter & de peſer les œuvres de Dieu : mais il ne lui eſt pas donné de les faire.

Maillet, conſul au Caire, imagina que la mer avait tout fait, que ſes eaux avaient formé les montagnes,

Digitized by Google

& que les hommes devaient leur origine aux poiſſons. Le même phyſicien qui, malgre ſes lumières, adopta les anguilles de Néedham, donna encore dans les montagnes de Maillet. Il eſt ſi perſuadé de la formation de ſes montagnes, qu'il ſe moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'appelle, en vérité, ſe moquer du monde. Mais s'il lui eſt permis, comme à tout homme perſuadé, de traiter du haut en bas les incrédules, il n'eſt pas défendu aux incrédules de lui expoſer modeſtement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit que la formation des mers par le Caucaſe & par les Alpes, ſerait encore moins ridicule que la formation des Alpes & du Caucaſe par les mers.

Comment l'Océan, par ſon flux & par ſes courans, aurait-il élevé le mont Saint-Gothard de 16500 pieds au-deſſus du niveau de la mer, telle qu'elle eſt aujourd'hui? Le lit qui eſt à préſent celui de l'Océan était, dit-on, terre ferme alors, & les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'Océan eſt creuſé, & que, ſans cette profondeur, la mer couvrirait la ſuperficie du globe? Comment l'Océan aurait-il pu ſe percher d'un côté ſur le mont Blanc, & de l'autre ſur les Cordilières, à ſeize, à dix-ſept mille pieds de haut, & laiſſer à ſec toutes les plaines ſans eau de rivière? Tout cela n'eſt-il pas d'une impoſſibilité démontrée, & n'eſt-ce pas l'hiſtoire ſurnaturelle plutôt que la naturelle?

Pour ſe tirer de cet embarras, on a recours aux îles qui ſont des roches, & on prétend que la terre, qui

Digitized by Google

était alors à la place de l'Océan, avait ſes rivières qui deſcendaient de ſes îles. Mais il n'y a pas une ſeule île conſidérable dans la mer Pacifique, depuis Panama juſqu'aux Mariannes dans l'eſpace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud & du Nord une île qui ait une rivière de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes des deux continens ſont des pièces eſſentielles à la machine du globe, comme les os le ſont aux *bipèdes* & aux *quadrupèdes*.

Mais la mer a quitté ſes rivages; elle a laiſſé à ſec les ruines de Carthage; Ravenne n'eſt plus un port de mer, &c. Eh bien, parce que la mer ſe ſera retirée à dix, à vingt mille pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de ſiècles à mille, à deux mille lieues ſur la cime des montagnes? » Oui, dites-vous, car on trouve par-tout des co» quilles de mer, & le porphyre n'eſt compoſé que » de pointes d'ourſin. Il y a des gloſſopètres, des lan» gues de chien marin pétrifiées ſur les plus hautes » montagnes; les cornes d'Ammon, qui ſont des pé» trifications du nautilus, poiſſon des Indes, ſont » communes dans les Alpes; enfin le falun de Tou» raine, avec lequel on fume les terres, eſt un long » amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles » aux environs de Paris & de Rheims, &c. ».

J'ai vu une partie de tout cela, & j'ai douté. Quand la mer ſerait venue inſenſiblement juſqu'en Champagne, & s'en ſerait retournée inſenſiblement dans la ſuite des temps, cela ne prouverait pas qu'elle eût

Digitized by Google

monté ſur le mont Saint-Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En dernier lieu, tout l'état-major qui a meſuré cette chaîne horrible de rochers, n'y a pas vu le moindre veſtige de coquilles. Les bords eſcarpés du Rhône en ſont incruſtés, mais c'eſt évidemment de coquilles de colimaçons, de bivalves, de petits teſtacées, très-fréquens dans tous les lacs voiſins. De coquilles de mer, on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas long-temps que, dans un de mes champs, à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaines d'huîtres; on cria miracle; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe il y avait trois ans. Je ſuis de l'avis de l'homme aux quarante écus, qui dit que des médailles romaines, trouvées au fond d'une cave à ſix cents lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quant au falun de Touraine dont on ſe ſert pour fumer les terres, ſi c'étaient des coquilles de mer, elles feraient aſſurément un très-mauvais fumier, & on aurait une pauvre récolte. J'ai ouï dire à des tourangeaux qu'il n'y a pas une ſeule vraie coquille dans ces minières, que c'eſt une maſſe de pierres calcaires calcinées par le temps, ce qui eſt très-vraiſemblable. En effet, ſi la mer avait dépoſé dans une ſuite prodieuſe de ſiècles ces lits de petits cruſtacées, pourquoi n'en trouverait-on pas autant dans les autres provinces?

Faut-il que tous les phyſiciens aient été les dupes d'un viſionnaire nommé Paliſſi? C'était un potier de

Digitized by Google

terre qui travaillait pour le roi Louis XIII; il eſt l'auteur d'un livre intitulé : » Le moyen de devenir riche, » & la manière véritable par laquelle tous les hommes » de France pourront apprendre à multiplier & aug» menter leurs tréſors & poſſeſſions, par maître Ber» nard Paliſſi, inventeur des ruſtiques figulines du » roi ». Ce titre ſeul ſuffit pour faire connaître le perſonnage. Il s'imagina qu'une eſpèce de marne pulvériſée qui eſt en Touraine, était un magaſin de petits poiſſons de mer. Des philoſophes le crurent. Ces milliers de ſiècles, pendant leſquels la mer avait dépoſé ſes coquilles à trente-ſix lieues dans les terres, les charmèrent & me charmeraient tout comme eux, ſi la choſe était vraie (1).

(1) L'éditeur de la nouvelle édition des œuvres de Paliſſi prétend que ce titre ridicule n'eſt point de Paliſſi, mais d'un ancien éditeur. Cependant il ne ſerait pas ſingulier que l'auteur même eût pris ce titre. Il avait fait pour le roi de grandes figures de ſa nouvelle faïence, & c'était par ces ouvrages qu'il s'était fait connaître à la cour.

Paliſſi fut un homme d'un véritable génie; c'eſt à lui que nous devons l'art de faire la faïence qu'il n'apprit pas des Italiens, mais qu'il devina, & qu'il ſut porter à un grand degré de perfection : ce n'était pas d'ailleurs un potier de terre, mais un ingénieur aſſez inſtruit pour ſon temps dans les mathématiques & dans la phyſique. Sa découverte des productions marines exiſtantes dans les pierres, eſt l'époque de la naiſſance de l'hiſtoire naturelle en France & même en Europe. Il était très-zélé proteſtant : on le mit en priſon; mais comme il avait inventé des *ruſtiques figulines* pour le roi, il ne fut pas brûlé comme tant d'autres. Le falun de Touraine contient réellement un grand nombre de coquilles;

Digitized by Google

Le porphyre composé de pointes d'oursin! Juste ciel, quelle chimère! J'aimerais autant dire que le diamant est composé de pattes d'oie. Avec quelle confiance ne nous répète-t-on pas sans cesse que les glossopètres dont quelques collines sont couvertes, sont des langues de chien marin! Quoi! dix ou douze mille marsouins seraient venus déposer leurs langues dans le même endroit il y a quelques cinquante mille années! quoi! la nature qui forme des pierres en étoiles, en volutes, en pyramides, en globe, en cube, ne pourra pas en avoir produit qui ressemblent fort mal à des langues de poisson! J'ai marché sur cent cornes d'Ammon de cent grandeurs différentes, & j'ai toujours été surpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des blés & des fruits plus admirables, sans doute, que des pierres en volutes.

Mais on aime les systêmes; & depuis que Palissi a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins, de phollades, cent naturalistes l'ont répété. On s'intéresse à un systême qui fait remonter les choses à des milliers de siècles. Le monde est vieux, d'accord; mais

& si elles sont réduites en terre calcaire très-friable, elles peuvent être un fort bon engrais. Quant aux pointes d'oursin dans le porphyre, c'est une de ces rêveries qui, mêlées aux vérités que les bons observateurs avaient découvertes, ont contribué à entretenir M. Voltaire dans son erreur sur les coquilles fossilles. Rien n'est plus funeste à la vérité, que de se trouver en mauvaise compagnie.

Digitized by Google

a-t on beſoin de cette preuve pour réformer la chronologie? Combien d'auteurs ont répété qu'on avait trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime d'une montagne de Suiſſe, & un vaiſſeau entier à cent pieds ſous terre? Teliamed triomphe ſur cette belle découverte. On a vu un vaiſſeau dans les abymes de la Suiſſe en 1460; donc on naviguait autrefois ſur le Saint-Bernard & ſur le Saint-Gothard; donc la mer a couvert autrefois tout le globe; donc alors le monde n'a été peuplé que de poiſſons; donc, lorſque les eaux ſe ſont retirées & ont laiſſé le terrain à ſec, les poiſſons ſe ſont changés en hommes! Cela eſt fort beau; mais j'ai de la peine à croire que je deſcende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il en eſt aſſez ſans le chercher dans de telles hypothèſes. Les huîtres, les pucerons, qui produiſent leurs ſemblables ſans s'accoupler, les ſimples vers de terre qui reproduiſent leurs queues, les limaçons auxquels il revient des têtes, ſont des objets aſſez dignes de la curioſité d'un philoſophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête eſt-il encore animé? oui, ſans doute, puiſque l'eſcargot remue & montre ſon cou, puiſqu'il vit, qu'il l'étend, & que, dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Cet animal a-t-il des ſenſations, avant que ſa tête ſoit revenue? je dois le croire, puiſqu'il remue le cou, qu'il l'étend, & que, dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Peut-on avoir des ſenſations ſans avoir au moins quelque idée confuſe? je ne le crois pas; car toute

Digitized by Google

ſenſation eſt plaiſir ou douleur, & on a la perception de cette douleur & de ce plaiſir; autrement ce ſerait ne pas ſentir.

Qui donne cette ſenſation, cette idée commencée? celui qui a fait le limaçon, le ſoleil & les aſtres. Il eſt impoſſible qu'un animal ſe donne des ſenſations à lui-même: le ſceau de la divinité eſt dans les apperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de Newton.

On cherche à expliquer comment on ſent, comment on penſe: je m'en tiens aù poète Aratus que S. Paul a cité.

In Deo vivimus, movemur, & ſumus.

Ah! ſi Mallebranche avait voulu tirer de ce principe toutes les conſéquences qu'il en pouvait tirer! Peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

RÉPONSE
DU CARME AU CAPUCIN,
Et ſon ſentiment ſur la diſſertation précédente.

GARDEZ-VOUS bien, mon révérend père, de vous laiſſer ſéduire par les philoſophes dangereux qui avancent que tous les animaux & les végétaux naiſſent d'un germe qui ſe développe, & que rien ne vient de corruption; c'eſt une héréſie damnable.

S. Thomas dit en termes formels: *Primum in generatione eſt, ultimum in corruptione.* Là où la corruption finit, la génération commence. S. Paul, dans la

Digitized by Google

la première aux Corinthiens, parle ainſi aux incrédules : « Mais, dira quelqu'un, comment les morts » reſſuſciteront-ils ? Inſenſés ! ne voyez-vous pas que » les grains ſemés par vous ne ſe vivifient point s'ils » ne meurent ». Il dit enſuite : « On ſeme dans la » corruption, on recueille dans l'incorruption ». Voyez l'évangile de S. Jean, chapitre XII. « Si un grain de » froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure » inutile ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de » fruit ».

Il eſt donc évident que c'eſt la pourriture qui eſt la mère de tout ce qui reſpire.

A l'égard de l'Océan qui a couvert les montagnes, S. Thomas n'en dit rien. Auſſi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'Océan ne ſe trouve jamais dans l'Écriture ; de-là je juge que cet Océan, dont on parle tant, eſt fort peu de choſe.

Mais pour les montagnes, je ſuis entièrement de l'avis de ceux qui penſent qu'elles ſe ſont formées en peu de temps ; car vous trouverez au pſeaume 96, que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouverez auſſi au pſeaume 113, qu'elles ont danſé comme des béliers. Or, ſi étant fondues, pſeaume 96, elles ont danſé, pſeaume 113, il faut donc qu'elles ſe ſoient entièrement relevées dans l'eſpace de 17 pſeaumes. Cela eſt démontré en rigueur.

Vous ſavez que la théorie des montagnes fait une grande partie de notre théologie, ſur-tout quand elles ſont plantées de vignes. Nous avons été fondés ſur le mont Carmel ; mandez-moi s'il eſt vrai que vous l'ayiez

Digitized by Google

été à Montmartre. Adieu ; que les colimaçons qui vous ſont ſoumis, & tous les inſectes qui vous accompagnent, béniſſent toujours votre révérence.

RÉFLEXION DE L'ÉDITEUR.

Quoi qu'il en ſoit de tout cela, il eſt indubitable que les limaçons à coque, les eſcargots, commencent à reprendre une tête quelque temps après qu'on la leur a coupée. Cette nouvelle tête renferme tout l'appareil d'organes très-compliqués que renfermait la première. Il n'y a point de petit garçon qui ne puiſſe faire cette expérience ; mais y a-t-il quelque homme fait qui puiſſe l'expliquer ? Hélas ! les philoſophes & les théologiens raiſonnent tous en petits garçons. Qui me dira comment une ame, un principe de ſenſations & d'idées réſide entre quatre cornes, & comment l'ame reſtera dans l'animal, quand les quatre cornes & la tête ſont coupées ? On ne peut guère dire d'un limaçon : *Igneus eſt illi vigor & cœleſtis origo ;* il ſerait difficile de prouver que l'ame d'un animal, qui n'eſt qu'une glaire en vie, ſoit un feu céleſte. Enfin ce prodige d'une tête renaiſſante, inconnu depuis le commencement des choſes juſqu'à nous, eſt plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curioſité confondue tient à la nature des choſes, aux premiers principes, qui ne ſont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius & de Canope. Pour peu qu'on creuſe, on trouve un abyme infini. Il faut admirer & ſe taire.

Digitized by Google

INSTRUCTION

Du gardien des capucins de Raguſe, à frère Pédiculoſo, partant pour la Terre-Sainte.

I.

LA première choſe que vous ferez, frère Pédiculoſo, ſera d'aller voir le paradis terreſtre où Dieu créa Adam & Eve, ſi connus des anciens Grecs & des premiers Romains, des Perſes, des Égyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous ſera très-aiſé de trouver le paradis terreſtre : car il eſt à la ſource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe & du Nil; &, quoique les ſources du Nil & de l'Euphrate ſoient à mille lieues l'une de l'autre, c'eſt une difficulté qui ne doit nullement vous embarraſſer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui ſont à Jéruſalem, vous ne pourrez vous égarer.

II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal; car vous nous paraiſſez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé, vous ſerez un très-ſavant & très-honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſont faites des œuvres des rabbins, des ouvrages du pape Grégoire le grand, des œuvres d'Albert le grand, de S. Thomas, de S. Bonaventure, de S. Bernard, de l'abbé Tritême, de Luther, de Calvin, du révérend père Garaſſe, de Bellarmin, de

Digitized by Google

Suarès, de Sanchez, du docteur Tourneli & du docteur Tamponet. L'écorce eſt rude ; les feuilles piquent comme l'ortie ; le fruit eſt amer comme chicotin ; il porte au cerveau comme l'opium ; on s'endort quand on en a un peu trop pris, & on endort les autres ; mais dès qu'on eſt réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe : « Le même » jour que vous en aurez mangé vous mourrez très» certainement (1) ». Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. Adam en mangea, & vécut encore neuf cent trente ans.

III.

A l'égard du ſerpent, qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous ſavez, dans la haute Égypte ; pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. Bochart vous dira quelle langue il parlait, & quel air il ſiffla pour tenter Ève ; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous ſavez que *chérub* en hébreu & en chaldéen ſignifie un bœuf, & que c'eſt pour cela qu'Ézéchiel dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans

(1) Genèſe, chap. II, v. 17.

Digitized by Google

ce monde ! Liſez ſur cela S. Ambroiſe, l'abbé Rupert & ſur-tout le chérub dom Calmet.

IV.

Examinez bien le ſigne que le ſeigneur mit à Caïn. Obſervez ſi c'était ſur la joue ou ſur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdeliſé pour avoir tué ſon frère ; mais comme Romulus, Richard III, Louis XI, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'inſiſterez pas ſur un fratricide pardonné, tandis que toute la race eſt damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pouſſer juſqu'à la ville d'Hénoch que Caïn bâtit dans la terre de Nod ; informez-vous ſoigneuſement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuiſiers, de forgerons, de ſerruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorſqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq perſonnes ſur la terre.

Hénoch eſt enterré dans cette ville que bâtit Caïn, ſon aïeul ; mais il vit encore ; ſachez où il eſt, demandez-lui des nouvelles de ſa ſanté, & faites-lui nos complimens.

VI.

De-là vous paſſerez entre les jambes des géans qui ſont nés des anges & des filles des hommes (1), &

(1) Genèſe, chap. VI, v. 4.

Digitized by Google

vous leur préſenterez les vampires du révérend père dom Calmet, mais ſur-tout parlez-leur poliment; car ils n'entendent pas raillerie.

VII.

Vous comptez aller enſuite ſur le mont Ararat, voir les reſtes de l'arche qui ſont de bois de Gopher. Vérifiez les meſures de l'arche données ſur les lieux par l'illuſtre M. le Pelletier. Meſurez exactement la montagne; meſurez enſuite celle de Pichincha au Pérou, & le mont Saint-Gothard. Supputez avec Whiſton & Woodward combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-deſſus. Examinez tous les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche; & en revenant, ne vous arrêtez pas ſur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez auſſi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu, qui place le déluge en l'an de la création 1656; l'original ſamaritain, qui le met en 2309; le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enſemble, & faites un compte juſte d'après l'abbé Pluche.

VIII.

Saluez de notre part notre père Noé, qui planta la vigne. Les Grecs & les Aſiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais ſa perſonne; mais les Juifs ont été aſſez heureux pour deſcendre de lui. Demandez à voir, dans ſes archives, le pacte que Dieu fit avec lui & avec les bêtes. Nous ſommes fâchés qu'il ſe ſoit enivré; ne l'imitez pas.

Digitized by Google

Prenez ſur-tout un mémoire exact du temps où Gomer, petit-fils de Japhet, vint règner dans l'Europe, qu'il trouva très-peuplée. C'eſt un point d'hiſtoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'eſt devenu Caïnam, fils d'Arphaxad, ſi célèbre dans les Septante, & dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père Kirker en a données. Conſultez Paul Oroſe, Grégoire de Tours & Paul Lucas.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, & vous demanderez aux deſcendans d'Abraham, le potier, pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du blé à Memphis; pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur, ce qu'il gagna au juſte à ce manége. Sachez ſur-tout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied, ou ſur ſon âne, à la cour du roi d'Égypte & à celle du roi de Gérar: car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le Seigneur fit un pacte (1) avec Abraham, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Égypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

(1) Chap. XV.

Digitized by Google

X.

Chemin faiſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir Loth, & auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, & ſi les deux filles de Loth étaient pucelles lorſque le bon homme Loth pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

XI.

Quand vous ſerez en Égypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la pourſuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la ſixième & ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille & une nuits*, & tout l'Exode dont Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Tite-Live font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.

XII.

Nous ne vous parlons pas des exploits de Joſué, ſucceſſeur de Moſé, & de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon : ce ſont de ces choſes qui arrivent tous les jours, & qui ne méritent qu'une légère attention.

Digitized by Google

Mais ce qui eſt très-utile pour la morale, & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces, c'eſt l'hiſtoire des rois juifs. Il faut abſolument ſupputer combien ils commirent d'aſſaſſinats. Il y a des pères de l'Égliſe qui en comptent cinq cent quatre-vingts; d'autres, neuf cent ſoixante & dix; il eſt important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous ſur-tout que nous n'entendons ici que les aſſaſſinats des parens: car pour les autres ils ſont innombrables. Rien ne ſera plus édifiant qu'une notice exacte des aſſaſſins & des aſſaſſinés au nom du Seigneur. Cela peut ſervir de texte à tous les ſermons de cour ſur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiſtoire des rois vous paſſerez aux prophètes, vous goûterez & vous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le ſoufflet donné par le prophète Sédékias au prophète Michée. Ce n'eſt pas ſeulement un ſoufflet probable, comme celui du jéſuite dont parle Paſcal, c'eſt un ſoufflet avéré par le Saint-Eſprit, dont on peut tirer de fortes conſéquences pour les joues des fidèles.

Lorſque vous ſerez à Ézéchiel, c'eſt-là que votre ame ſe dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre Ier. quatre animaux à muſles de lion, de bœuf, d'aigle & d'homme; une roue à quatre faces ſemblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'Argus, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous ſavez qu'enſuite le prophète

Digitized by Google

mangea, par ordre de Dieu, un livre tout entier de parchemin. Demandez ſoigneuſement à tous les prophètes que vous rencontrerez ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'eſt pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier (1). Tout lié qu'il eſt, il trace le plan de Jéruſalem ſur une brique; puis il ſe couche ſur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, & enſuite pendant quarante jours ſur le côté droit.

XIV.

Si vous déjeûnez avec Ézéchiel, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point ſon texte, comme vous avez déjà fait; c'eſt un des péchés contre le Saint-Eſprit. Vous avez oſé dire que Dieu ordonna au prophète de faire cuire ſon pain avec de la bouze de vache; ce n'eſt point cela, il s'agit de mieux. Liſez la Vulgate, *Ézéchiel*, chap. IV, v. 12. « *Comedes illud, & ſtercore quod egreditur de homine operies illud in oculis eorum.* Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde qui ſort du corps de l'homme ». Le prophète en mangea, & il s'écria: « *Pouah! pouah! pouah! Domine Deus meus, ecce anima mea non eſt polluta.* Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon Dieu! je n'ai jamais fait de pareil déjeûner ». Et le Seigneur, par accomodement, lui dit: « Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d'homme ».

Conſervez toujours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez point pour un étron.

(1) Ézéchiel, chap. III.

Digitized by Google

Si le déjeûner d'Ézéchiel eſt un peu puant, le dîner des Iſraélites, dont il parle, eſt un peu anthropophage (1). « Les pères mangeront leurs enfans, & les » enfans mangeront leurs pères ». Paſſe encore que les pères mangent les enfans qui ſont dodus & tendres; mais que les enfans mangent leurs pères qui ſont coriaces, cela eſt-il de la nouvelle cuiſine?

XV.

Il y a une grande diſpute entre les doctes ſur le XXXIXme chapitre de ce même Ézéchiel. Il s'agit de ſavoir ſi c'eſt aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le ſang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'eſt aux uns & aux autres. Le verſet 17 eſt inconteſtablement pour les bêtes; mais les verſets 18, 19 & ſuivans ſont pour les Juifs: « Vous mangerez le cheval » & le cavalier ». Non-ſeulement le cheval, comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perſe; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs; donc ce qui précède les regarde auſſi. Voyez à quoi ſert l'intelligence des Écritures!

XVI.

Les paſſages les plus eſſentiels d'Ézéchiel, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inſpirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, ſont ceux où le Seigneur parle d'Oolla & de ſa ſœur Ooliba. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

(1) Chap. V, v. 12.

Digitized by Google

Le Seigneur dit à Oolla (1) : « Vous êtes devenue » grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a » pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt,* » *pilus tuus germinavit.* Le temps des amans est venu ; » je me suis étendu sur vous ; j'ai couvert votre igno- » minie ; je vous ai donné des robes de toutes cou- » leurs, des souliers d'hyacinthe, des bracelets, des » colliers, des pendans d'oreilles... Mais, ayant con- » fiance en votre beauté, vous avez forniqué pour » votre compte, vous vous êtes prostituée à tous les » passans, vous avez bâti un bordel..... *ædificasti* » *tibi lupanar :* vous avez forniqué dans les carre- » fours..... On donne de l'argent à toutes les putains, » & c'est vous qui en avez donné à vos amans ; *omnibus* » *meretricibus dantur mercedes, tu autem dedisti mer-* » *cedes cunctis amatoribus tuis, &c.....* Ainsi vous » avez fait le contraire des fornicantes, &c. »

Sa sœur Ooliba a fait encore pis (2) : « elle s'est » abandonnée avec fureur à ceux dont les membres » sont comme des membres d'âne, & dont la semence » est comme la semence des chevaux : *& insanivit* » *libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt* » *ut carnes asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus* » *eorum* ». Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

(1) Chap. XVI. (2) Chap. XXIII.

Digitized by Google

Après un examen honnête de ces belles choſes, nous vous conſeillons de paſſer légèrement ſur Jérémie qui court tout nu dans Jéruſalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point paſſer ſous ſilence le prophète Oſée à qui « le Seigneur ordonne (1) de » prendre une femme de fornication, & de ſe faire » des enfans de fornication, parce que la terre for- » nicante forniquera du Seigneur. Et Oſée prit donc » Gomer, fille d'Ébalaïm ». Quelque temps après, « le Seigneur (2) lui ordonne de coucher avec une » femme adultère, & il achète une femme déjà adul- » tère pour quinze pièces d'argent & une meſure & » demie d'orge ».

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'eſprit & le cœur* de la jeuneſſe que de ſavans commentaires ſur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à ſept livres dix ſous. Les capucins, comme vous ſavez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau Teſtament. Vous concilierez les deux généalogies; c'eſt la choſe du monde la plus aiſée; car l'une ne reſſemble point du tout à l'autre: il eſt évident que c'eſt-là le myſtère. Le bon Calmet dit naïvement à propos des deux généalogies de Melchiſédech: « Comme le menſonge ſe

(1) Oſée, chap. Ier. (2) Chap. III.

Digitized by Google

» trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa » généalogie d'une manière, les autres d'une autre ». Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies est la preuve évidente d'un puant mensonge. Oui, pour Melchisédech, mais non pas pour Jésus-Christ? car Melchisédech n'était qu'un homme; mais Jésus-Christ était homme & Dieu; donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment Marie & Joseph emmenèrent leur enfant en Égypte, selon Matthieu, & comment, selon Luc, la famille resta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui sont nécessaires à salut. Il y a de très-belles choses à dire sur l'eau changée en vin aux noces de Cana, pour des gens qui étaient déjà ivres: car Jean, le seul qui en parle, dit expressément qu'ils étaient ivres, & *cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Lisez sur-tout les *Questions de Zapata*, docteur de Salamanque, sur le massacre des innocens par Hérode; sur l'étoile des trois rois; sur le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne & en Vestphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que, si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été

Digitized by Google

gras. Êtes-vous du ſentiment du révérend père le Moine, qui dit que Jéſus-Chriſt devait avoir une dent contre le diable, & qu'il fit fort bien de le noyer, puiſque le diable l'avait emporté ſur le haut d'une montagne ?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choſes dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive inſtance de juſtifier Luc, lequel, ayant écrit le dernier après tous les autres évangéliſtes, étant mieux informé que tous ſes confrères, & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-reſpectable. Ce reſpectable Luc aſſure que lorſque Marie fut prête d'accoucher, Céſar Auguſte, qui apparemment s'en doutait, ordonna, pour remplir les prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, & Quirinus, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies, qui ont le malheur d'être ſavans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais Auguſte ne donna un édit ſi extravagant; que Quirinus ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de Marie; & que ce Luc était probablement un gredin qui, ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains ſous Auguſte, & que Quirinus avait été gouverneur de Syrie après Varus, confond toutes les époques & tous les événemens; qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eſt paſſé à la cour, & qu'il a encore le petit amour propre de dire qu'il eſt plus inſtruit que les autres.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que s'expriment les impies ; mais ne croyez que les pies ; parlez toujours en pie. Liſez ſur-tout ſur cet article les *Queſtions* du frère Zapata, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verſet qui ne puiſſe embarraſſer un capucin ; mais avec la grace de Dieu on explique tout.

XX.

Ne manquez pas de nous avertir ſi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces ſcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranſſubſtantiation, de l'aſcenſion, de l'aſſomption, de l'annonciation, de l'inquiſition ; & qui ſe contentent de croire un Dieu, de le ſervir en eſprit & en vérité, & d'être juſtes. Vous reconnaîtrez aiſément ces monſtres. Ils ſe bornent à être bons ſujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres, & jamais aux capucins. Le révérend père Hayer, récollet, doit ſe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre ſainte barbe.

LES

Digitized by Google

LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD ET LE CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

Ah! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde. J'en juge, comme de raison, par mon aventure.

Milord Chesterfield, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *préferment* (1) à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres; je me présente à milord; je le fais souvenir de ses promesses; il me serre la main avec amitié, & me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire guérir, & me donne sur-le-champ une lettre pour M. Sidrac près de Guid'hall.

Je ne doute pas que M. Sidrac ne soit celui qui doit m'expédier les provisions de ma cure. Je vole chez lui. M. Sidrac, qui était le chirurgien de milord, se met incontinent en devoir de me sonder, &

(1) *Préferment* signifie *bénéfice* en anglais.

Digitized by Google

m'assure que, si j'ai la pierre, il me taillera très-heureusement.

Il faut savoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la vessie, & qu'il avait voulu, selon sa générosité ordinaire, me faire tailler à ses dépens. Il était sourd, aussi bien que monsieur son frère, & je n'en étais pas encore instruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma vessie contre M. Sidrac, qui voulait me sonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez milord, demanda ma cure, & l'emporta.

J'étais amoureux de miss Fidler, que je devais épouser dès que je serais curé; mon rival eut ma place & ma maîtresse.

Le comte ayant appris mon désastre & sa méprise, me promit de tout réparer : mais il mourut deux jours après.

M. Sidrac me fit voir clair comme le jour, que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la constitution présente de ses organes, & me prouva que sa surdité ne venait que de l'extrême sécheresse de la corde & du tambour de son oreille. Il m'offrit même d'enduire mes deux oreilles avec de l'esprit de vin, de façon à me rendre plus sourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. Sidrac était un très-savant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion, &

Digitized by Google

qui me soulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction pour me consoler de la perte de ma cure & de ma maîtresse.

CHAPITRE II.

Après bien des observations sur la nature, faites avec mes cinq sens, des lunettes, des microscopes, je dis un jour à M. Sidrac : On se moque de nous ; il n'y point de nature, tout est art. C'est par un art admirable que toutes les planètes dansent régulièrement autour du soleil, tandis que le soleil fait la roue sur lui-même. Il faut assurément que quelqu'un d'aussi savant que la société royale de Londres ait arrangé les choses de manière que le carré des révolutions de chaque planète soit toujours proportionnel à la racine du cube de leur distance à leur centre ; & il faut être sorcier pour le deviner.

Le flux & le reflux de notre Tamise me paraît l'effet constant d'un art non moins profond & non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, mesure, nombre, mouvement. Tout est ressort, lévier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chymie, depuis l'herbe jusqu'au chêne, depuis la puce jusqu'à l'homme, depuis un grain de sable jusqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, & la nature est

Digitized by Google

une chimère. Vous avez raiſon, me répondit M. Sidrac; mais vous n'en avez pas les gants; cela a déjà été dit par un rêveur de-là la Manche (1), mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne, & ce qui me plaît le plus, c'eſt que, par cet art incompréhenſible, deux machines en produiſent toujours une troiſième; & je ſuis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miſs Fidler; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute éternité que miſs Fidler emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous me dites, me répliqua M. Sidrac, a été encore dit, & tant mieux: c'eſt une probabilité que vous penſez juſte. Oui, il eſt fort plaiſant que deux êtres en produiſent un troiſième; mais cela n'eſt pas vrai de tous les êtres. Deux roſes ne produiſent point une troiſième roſe en ſe baiſant. Deux cailloux, deux métaux n'en produiſent pas un troiſième; & cependant un métal, une pierre ſont des choſes que toute l'induſtrie humaine ne ſaurait faire. Le grand, le beau miracle continuel eſt qu'un garçon & une fille faſſent un enfant enſemble, qu'un roſſignol fait un roſſignolet à ſa roſſignole, & non pas à une fauvette. Il faudrait paſſer la moitié de ſa vie à les imiter, & l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille ſecrets tout-à-fait curieux. Newton dit que la nature ſe reſſemble partout: *Natura eſt ubique ſibi conſona.* Cela eſt faux en amour; les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux ne ſont

(1) *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, article NATURE.

Digitized by Google

point l'amour comme nous : c'est une variété infinie. La fabrique des êtres sentans & agissans me ravit. Les végétaux ont aussi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produise plusieurs autres.

Ah! lui dis-je, comme un sot que j'étais encore, c'est que le blé doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

M. Sidrac me reprit en riant avec beaucoup de circonspection. Cela était vrai du temps de l'école, dit-il; mais le moindre laboureur sait bien aujourd'hui que la chose est absurde. Ah, M. Sidrac, je vous demande pardon; mais j'ai été théologien, & on ne se défait pas tout d'un coup de ses habitudes.

CHAPITRE III.

Quelque temps après ces conversations entre le pauvre prêtre Goudman & l'excellent anatomiste Sidrac, ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James, tout pensif, tout rêveur, & l'air plus embarrassé qu'un algébriste qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous, lui dit Sidrac? est-ce la vessie ou le colon qui vous tourmente? Non, dit Goudman, c'est la vésicule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Glocester (1) qui est un pédant bavard & insolent; j'étais à pied, & cela m'a irrité. J'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je

(1) Warburton.

ne l'aurais pas, attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de milord Chesterfield qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse : on m'assurait que j'y ferais une grande fortune, mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit Sidrac, & faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu ? — Je n'ai que trente guinées de rente, & après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher Goudman, c'est assez pour vivre libre & pour penser. Trente guinées font six cent trente schellings, c'est près de deux schellings par jour. Philips n'en voulait qu'un seul. On peut, avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme & de Dieu, ce qui est un grand amusement. Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent ; nous causerons, & votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole, ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Conversation du docteur Goudman & de l'anatomiste Sidrac sur l'ame & sur quelque autre chose.

GOUDMAN.

MAIS, mon cher Sidrac, pourquoi dites-vous toujours *ma faculté pensante?* que ne dites-vous mon ame, tout court? cela serait plutôt fait; & je vous entendrais tout aussi bien.

SIDRAC.

Et moi, je ne m'entendrais pas. Je sens bien, je sais bien que Dieu m'a donné la faculté de penser & de parler; mais je ne sens ni ne sais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

GOUDMAN.

Vraiment quand j'y réfléchis, je vois que je n'en sais rien non plus, & que j'ai été long-temps assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appelèrent l'ame d'un nom qui signifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on disait la respiration de l'ame. Cette respiration est un souffle. Les Latins traduisirent le mot *souffle* par *spiritus*: de-là le mot qui répond à *esprit* chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps sans y tenir de place, qu'il

Digitized by Google

remuait nos organes ſans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? Tous nos diſcours, à ce qu'il me ſemble, ont été fondés ſur des équivoques. Je vois que le ſage Locke a bien ſenti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raiſon humaine. Il n'a fait aucun chapitre ſur l'ame dans le ſeul livre de métaphyſique raiſonnable qu'on ait jamais écrit. Et ſi par haſard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne ſignifie chez lui que notre intelligence.

En effet, tout le monde ſent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en aſſemble, qu'il en décompoſe ; mais perſonne ne ſent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement, des ſenſations & des penſées. Il eſt au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, & d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaiſſance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord ſur une choſe qui a été un objet de diſpute pendant tant de ſiècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous ſoyons d'accord.

SIDRAC.

Cela n'eſt pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions ſur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les perſonnages de Rabelais. Si nous vivions dans les ſiècles de ténèbres affreuſes qui enveloppèrent ſi long-temps l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre.

Digitized by Google

Nous sommes dans un siècle de raison ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, & nous osons la dire.

GOUDMAN.

Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient Apollonius & Archimède, & qui les rendraient nos écoliers : mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé ? notre ignorance.

SIDRAC.

Et n'est-ce rien ? Vous convenez que le grand Être vous a donné une faculté de sentir & de penser, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viscères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos artères. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner : & nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grace de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit sur le corps. Il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou Dieu nous a fait ce présent, ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y soit pris, nous sommes sous sa main. Il est notre maître ; voilà tout ce que je sais.

GOUDMAN.

Mais au moins, dites-moi ce que vous en

ſoupçonnez. Vous avez diſſéqué des cerveaux, vous avez vu des embryons & des fœtus, y avez-vous découvert quelque apparence d'ame?

SIDRAC.

Pas la moindre, & je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante, entre de l'urine & des excrémens. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame ſimple exiſtât avant la formation de ſon corps; car à quoi aurait-elle ſervi pendant des ſiècles ſans être ame humaine? Et puis, comment imaginer un être ſimple, un être métaphyſique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes? Que devient cet être inconnu ſi le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de ſa mère?

Il m'a paru encore plus ridicule que Dieu créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a ſemblé blaſphématoire que Dieu attendît la conſommation d'un adultère, d'un inceſte, pour récompenſer ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'eſt encore pis quand on me dit que Dieu tire du néant des ames immortelles pour leur faire ſouffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi! brûler des êtres ſimples, des êtres qui n'ont rien de brûlable. Comment nous y prendrions-nous pour brûler un ſon de voix, un vent qui vient de paſſer? encore ce ſon, ce vent étaient matériels dans le petit

moment de leur passage ; mais un esprit pur, une pensée, un doute ? je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'obscurité, contradiction, impossibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimères, absurdité, bêtise, charlatanerie.

Mais je suis à mon aise quand je me dis : Dieu est le maître. Celui qui fait graviter des astres innombrables les uns vers les autres ; celui qui fit la lumière est bien assez puissant pour nous donner des sentimens & des idées, sans que nous ayions besoin d'un petit atome étranger, invisible, appelé *ame*.

Dieu a donné certainement du sentiment, de la mémoire, de l'industrie, à tous les animaux. Il leur a donné la vie, & il est bien aussi beau de faire présent de la vie, que de faire présent d'un ame. Il est assez reçu que les animaux vivent ; il est démontré qu'ils ont du sentiment, puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or, s'ils ont tout cela sans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

GOUDMAN.

Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler, il se vanterait d'avoir une ame, & il dirait que son ame est dans sa queue. Je me sens très-enclin à soupçonner avec vous que Dieu nous a faits mangeans, buvans, marchans, dormans, sentans, pensans, pleins de passions, d'orgueil & de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ce paon dont je parle ; & celui qui a dit que nous naissons, vivons

Digitized by Google

& mourons ſans ſavoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la providence me paraît nous avoir bien définis ; car enfin, pour que nous exiſtions, il faut une infinité de mouvemens. Or nous n'avons pas fait le mouvement ; ce n'eſt pas nous qui en avons établi les lois. Il y a quelqu'un qui, ayant fait la lumière, la fait mouvoir du ſoleil à nos yeux, & y arriver en ſept minutes. Ce n'eſt que par le mouvement que mes cinq ſens ſont remués : ce n'eſt que par ces cinq ſens que j'ai des idées ; donc c'eſt l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de graces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique ſpectacle de ce monde ; comme diſait Épictète. Il eſt vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, & me faire avoir un bon bénéfice & ma maîtreſſe miſs Fidler ; mais enfin, tel que je ſuis avec mes ſix cent trente ſchellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que Dieu pouvait vous donner un bon bénéfice, & qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous paſſeraient pas cette propoſition. Eh ! ne vous ſouvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité ? il n'eſt pas permis à un homme qui a voulu être curé

Digitized by Google

de ſe contredire. Ne voyez-vous pas que ſi vous aviez eu la cure & la femme que vous demandiez, ce ſerait vous qui auriez fait un enfant à miſs Fidler & non pas votre rival ? L'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mouſſe, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, & achever de détrôner le grand mogol. Cela ſeul aurait changé la conſtitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas miſs Fidler, pour que vous ne fuſſiez pas réduit à ſix cent trente ſchellings, en attendant la mort de votre tante. Tout eſt enchaîné ; & Dieu n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami Goudman.

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raiſonnement, quand je parlais de fatalité ; mais enfin, ſi cela eſt ainſi, Dieu eſt donc eſclave tout comme moi.

SIDRAC.

Il eſt eſclave de ſa volonté, de ſa ſageſſe, des propres lois qu'il a faites, de ſa nature néceſſaire. Il ne peut les enfreindre, parce qu'il ne peut être faible, inconſtant, volage comme nous, & que l'Être néceſſairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

Monſieur Sidrac, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion ; car ſi Dieu ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ſes louanges, à quoi bon lui adreſſer des prières ?

Digitized by Google

SIDRAC.

Eh ! qui vous dit de prier Dieu & de le louer ? Il a vraiment bien affaire de vos louanges & & de vos placets ? on loue un homme parce qu'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible, & qu'on eſpère le faire changer d'avis : faiſons notre devoir envers Dieu, adorons-le, ſoyons juſtes ; voilà nos vraies louanges, nos vraies prières.

GOUDMAN.

Monſieur Sidrac, nous avons embraſſé bien du terrain ; car, ſans compter miſs Fidler, nous examinons ſi nous avons une ame, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, ſi nous ſommes deſtinés à deux vies, ſi... ce ſont-là de profondes études, & peut-être je n'y aurais jamais penſé ſi j'avais été curé. Il faut que j'approfondiſſe ces choſes néceſſaires & ſublimes, puiſque je n'ai rien à faire.

SIDRAC.

Eh bien, demain le docteur Grou vient dîner chez moi ; c'eſt un médecin fort inſtruit ; il a fait le tour du monde avec MM. Banks & Solander ; il doit certainement connaître Dieu & l'ame, le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte, bien mieux que ceux qui ne ſont jamais ſortis de Covent-garden. De plus, le docteur Grou a vu preſque toute l'Europe dans ſa jeuneſſe ; il a été témoin de cinq ou ſix révolutions en Ruſſie ; il a fréquenté le bacha comte de Bonneval, qui était devenu, comme on ſait, un parfait muſulman à Conſtantinople. Il a été lié avec le prêtre papiſte

Digitized by Google

Makarti irlandais, qui se fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet, & avec notre presbytérien écossais, Ramsay, qui en fit autant, & qui ensuite servit en Russie, & fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande. Enfin il a conversé avec le révérend père Malagrida qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la Sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère Sainte Anne.

Vous sentez bien qu'un homme comme M. Grou, qui a vu tant de choses, doit être le plus grand métaphysicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN.

Et après-demain encore, mon cher Sidrac ; car il faut plus d'un dîner pour s'instruire.

CHAPITRE V.

Le lendemain, les trois penseurs dînèrent ensemble ; & comme ils devenaient un peu plus gais sur la fin du repas, selon la coutume des philosophes qui dînent, on se divertit à parler de toutes les misères, de toutes les sottises, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusqu'auprès du pôle arctique, & depuis Lima jusqu'à Méaco. Cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante. C'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers & les vicaires de paroisse, qui ne connaissent que leur clocher, & qui croient que tout le reste de

Digitized by Google

l'univers eſt fait comme Ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur Grou, que, malgré la variété infinie répandue ſur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus, ſoit noirs à laine, ſoit noirs à cheveux, ſoit bronzés, ſoit rouges, ſoit bis qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux & une tête ſur leurs épaules, quoi qu'en ait dit Saint Auguſtin qui, dans ſon trente-ſeptième ſermon, aſſure qu'il a vu des acéphales, c'eſt-à-dire, des hommes ſans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, & des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge, & que tout le monde l'a été.

On m'a ſouvent demandé ſi les habitans de ce pays immenſe nommé la nouvelle Zélande, qui ſont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptiſés. J'ai répondu que je n'en ſavais rien, que cela pouvait être; que les Juifs, qui étaient plus barbares qu'eux, avaient eu deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de juſtice, & le baptême de domicile.

Vraiment, je les connais, dit M. Goudman, & j'ai eu ſur cela de grandes diſputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le baptême. Non, meſſieurs, nous n'avons rien inventé; nous n'avons fait que rapetaſſer. Mais, dites-moi, je vous prie, M. Grou, de quatre-vingt ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? eſt-ce celle des Zélandais ou celle des Hottentots?

M.

Digitized by Google

M. GROU.

C'eſt celle de l'île d'Otaïti, ſans aucune comparaiſon. J'ai parcouru les deux hémiſphères ; je n'ai rien vu comme Otaïti & ſa religieuſe reine. C'eſt dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des maſques ; je n'ai vu que des fripons qui trompent des ſots, des charlatans qui eſcamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, & qui eſcamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément ; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix ; qui vous promettent richeſſes & plaiſir quand il n'y aura plus perſonne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils exiſtent.

Pardieu, il n'en eſt pas de même dans l'île d'Aïti, ou d'Otaïti. Cette île eſt bien plus civiliſée que celle de Zélande & que le pays des Cafres, & j'oſe dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favoriſée d'un ſol plus fertile ; elle lui a donnée l'arbre à pain, préſent auſſi utile qu'admirable, qu'elle n'a fait qu'à quelques îles de la mer du Sud. Otaïti poſsède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes & de fruits. On n'a pas beſoin dans un tel pays de manger ſon ſemblable, mais il y a un beſoin plus naturel, plus doux, plus univerſel, que la religion d'Otaïti ordonne de ſatisfaire en public. C'eſt de toutes les cérémonies religieuſes la plus reſpectable ſans doute ; j'en ai été témoin auſſi bien que tout l'équipage de notre vaiſſeau. Ce ne ſont point ici des fables de miſſionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans

Digitized by Google

les lettres édifiantes & curieuses des révérends pères jésuites. Le docteur Jean Hakerovorht achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémisphère méridional. J'ai toujours accompagné M. Banks, ce jeune homme si estimable, qui a consacré son temps & son bien à observer la nature vers le pôle antarctique, tandis que MM. Dakins & Vood revenaient des ruines de Palmyre & de Balbek, où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts, & que M. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'histoire naturelle de leur mont Vésuve. Enfin j'ai vu avec MM. Banks, Solander, Cook & cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princesse Obéira, reine de l'île Otaïti..... Alors on apporta le café, & dès qu'on l'eut pris, M. Grou continua ainsi son récit.

CHAPITRE VI.

La princesse Obéira, dis-je, après nous avoir comblés de présens, avec une politesse digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuse d'assister un matin à notre service anglican. Nous le célébrâmes aussi pompeusement que nous pûmes. Elle nous invita au sien l'après-dîner; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle, & dans un silence respectueux. Une jeune fille très-jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau

Digitized by Google

garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espèce de prière & monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi nus. La reine, d'un air majestueux, enseignait à la jeune victime la manière la plus convenable de consommer le sacrifice. Tous les Otaïtiens étaient si attentifs & si respectueux, qu'aucun de nos matelots n'osa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je; voilà tout ce que notre équipage a vu: c'est à vous d'en tirer les conséquences.

Cette fête sacrée ne m'étonne pas, dit le docteur Goudman. Je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais célébrée; & je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas Dieu lorsqu'on va faire un être à son image, comme nous le prions avant les repas, qui servent à soutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble & la plus sainte. C'est ainsi que pensaient les premiers Indiens qui révérèrent le Lingam, symbole de la génération, les anciens Égyptiens qui portaient en procession le Phallus, les Grecs qui érigèrent des temples à Priape. S'il est permis de citer la misérable petite nation juive, grossière imitatrice de tous ses voisins, il est dit dans ses livres que ce peuple adora Priape, & que la reine mère du roi Juif Asa fut sa grande prêtresse (1).

Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un

(1) Troisième des Rois, chap. XIII, & Paralipomènes, chap. XV.

Digitized by Google

culte par libertinage. La débauche s'y glisse quelquefois dans la suite des temps; mais l'institution en est toujours innocente & pure. Nos premières agapes, dans lesquelles les garçons & les filles se baisaient modestement sur la bouche, ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous & en infidélités; & plût à Dieu que je pusse sacrifier avec miss Fidler devant la reine Obéira en tout bien & en tout honneur! ce serait assurément le plus beau jour & la plus belle action de ma vie.

M. Sidrac, qui avait jusque-là gardé le silence, parce que MM. Goudman & Grou avaient toujours parlé, sortit enfin de sa taciturnité & dit: Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine Obéira me paraît la première reine de l'hémisphère méridional, je n'ose dire des deux hémisphères; mais parmi tant de gloire & tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, & dont M. Goudman vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Est-il vrai, M. Grou, que le capitaine Wallis, qui mouilla dans cette île fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles? Hélas! reprit M. Grou, ce sont les Français qui nous en accusent, & nous en accusons les Français. M. Bougainville dit que ce sont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine Obéira; & M. Cook prétend que cette reine ne l'a acquise que de M. Bougainville lui-même. Quoi qu'il en soit, la vérole ressemble aux beaux arts, on ne sait point qui en fut l'inventeur; mais à la longue ils font le tour de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.

Digitized by Google

Il y a long-temps que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, & j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteſte pas moins. Madame Sidrac me la communiqua dès la première nuit de ſes noces; &, comme c'eſt une femme exceſſivement délicate ſur ce qui peut entamer ſon honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres qu'elle était, à la vérité, attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame ſa mère, & que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi penſa ce qu'on appelle *la nature*, quand elle verſa ce poiſon dans les ſources de la vie? On l'a dit, & je le répète, c'eſt la plus énorme & la plus déteſtable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de Dieu, *finxit in effigiem moderantum cuncta deorum;* & c'eſt dans les vaiſſeaux ſpermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection & la mort! Que deviendra ce beau vers de milord Rocheſter: *L'amour ferait adorer Dieu dans un pays d'athées?*

Hélas! dit alors le bon Goudman, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épouſé ma chère miſs Fidler; car ſait-on ce qui ſerait arrivé? on n'eſt jamais sûr de rien dans ce monde. En tout cas, M. Sidrac, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma veſſie. Je ſuis à votre ſervice, répondit Sidrac, mais il faut chaſſer ces mauvaiſes penſées. Goudman, en parlant ainſi, ſemblait prévoir ſa deſtinée.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Le lendemain, les trois philosophes agitèrent la grande question, quel est le premier mobile de toutes les actions des hommes. Goudman, qui avait toujours sur le cœur la perte de son bénéfice & de sa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour & l'ambition. Grou, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent, & le grand anatomiste Sidrac assura que c'était la chaise percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés; & voici comme le savant Sidrac prouva sa thèse.

J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal personnage, soit roi, soit premier ministre, soit premier commis: or cette opinion & cette volonté sont l'effet immédiat de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet, & de-là dans la moëlle alongée: ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang; ce sang dépend de la formation du chyle; ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentère; ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très-déliés; ces intestins, s'il est permis de le dire, sont remplis de merde: or, malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible; car tout est à jour dans la nature, & il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon, si on en trouvait d'assez fines & d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un

Digitized by Google

homme conſtipé ? les élémens les plus ténus, les plus délicats de ſa merde, ſe mêlent au chyle dans les veines d'Azellius ; vont à la veine-porte & dans le réſervoir de Pecquet ; elles paſſent dans la ſous-clavière ; elles paſſent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette. C'eſt une roſée d'étron deſſéché qui court dans tout ſon corps. Si cette roſée inonde les parenchymes, les vaiſſeaux & les glandes d'un attabilaire, ſa mauvaiſe humeur devient férocité ; le blanc de ſes yeux eſt d'un ſombre ardent ; ſes lèvres ſont collées l'une ſur l'autre ; la couleur de ſon viſage a des teintes brouillées ; il ſemble qu'il vous menace : ne l'approchez pas ; &, ſi c'eſt un miniſtre d'État, gardez-vous de lui préſenter une requête ; il ne regarde tout papier que comme un ſecours dont il voudrait bien ſe ſervir ſelon l'ancien & abominable uſage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de ſon valet de chambre favori, ſi monſeigneur a pouſſé ſa ſelle le matin.

Ceci eſt plus important qu'on ne penſe. La conſtipation a produit quelquefois les ſcènes les plus ſanglantes. Mon grand-père, qui eſt mort centenaire, était apothicaire de Cromwell ; il m'a conté ſouvent que Cromwel n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorſqu'il fit couper la tête à ſon roi.

Tous les gens un peu inſtruits des affaires du Continent, ſavent que l'on avertit ſouvent le duc de Guiſe le balafré de ne pas fâcher Henri III en hiver pendant un vent de nord-eſt. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême.

Digitized by Google

Ses matières lui montaient à la tête ; il était capable, dans ces temps-là, de toutes les violences. Le duc de Guise ne crut pas un si sage conseil ; que lui en arriva-t-il ? son frère & lui furent assassinés.

Charles IX, son prédécesseur, était l'homme le plus constipé de son royaume. Les conduits de son colon & de son rectum étaient si bouchés, qu'à la fin son sang jaillit par ses pores. On ne sait que trop que ce tempérament aduste fut une des principales causes de la Saint-Barthélemi.

Au contraire, les personnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le coledoque coulant, le mouvement péristaltique aisé & régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeûné, d'une bonne selle aussi aisément qu'on crache ; ces personnes favorites de la nature sont douces, affables, gracieuses, prévenantes, compatissantes, officieuses. Un *non* dans leur bouche a plus de grace qu'un *oui* dans la bouche d'un constipé.

La garde-robe a tant d'empire, qu'un dévoiement rend souvent un homme pusillanime. La dyssenterie ôte le courage. Ne proposez pas à un homme affaibli par l'insomnie, par une fièvre lente & par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'est pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la dyssenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, & qu'elle remporta la victoire, culottes bas. Quelques soldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raisins dans la route, & les historiens auront dit que toute l'armée

Digitized by Google

malade ſe battit à cul nu, & que, pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit à plate couture, ſelon l'expreſſion du jéſuite Daniel :

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

C'eſt ainſi que les Français ont tous répété, les uns aprés les autres, que notre grand Edouard III ſe fit livrer ſix bourgeois de Calais, la corde au cou, pour les faire pendre ; parce qu'ils avaient oſé ſoutenir le ſiége avec courage, & que ſa femme obtint enfin leur pardon par ſes larmes. Ces romanciers ne ſavent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares, que les bourgeois ſe préſentaſſent devant leur vainqueur, la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop long-temps devant une bicoque. Mais certainement le généreux Edouard n'avait nulle envie de ſerrer le cou de ces ſix otages, qu'il combla de préſens & d'honneurs. Je ſuis las de toutes les fadaiſes dont tant d'hiſtoriens prétendus ont farci leurs chroniques, & de toutes les batailles qu'ils ont ſi mal décrites. J'aime autant croire que Gédéon remporta une victoire ſignalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, Dieu merci, que l'hiſtoire naturelle, pourvu qu'un Burnet, & un Wiſton, & un Woodward ne m'ennuient plus de leurs maudits ſyſtêmes ; qu'un Maillet ne me diſe plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucaſe, & que notre globe eſt de verre ; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux

Digitized by Google

voraces, & le corail pour des insectes (1); pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, & qui me procure une digestion louable & un sommeil plein. Buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni de trop peu en tout genre; digérez, dormez, ayez du plaisir, & moquez-vous du reste.

CHAPITRE VIII.

Comme M. Sidrac proférait ces sages paroles, on vint avertir M. Goudman que l'intendant du feu comte de Chesterfield était à la porte dans son carrosse, & demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. Goudman court pour recevoir les ordres de M. l'intendant qui, l'ayant prié de monter, lui dit :

Monsieur, vous savez, sans doute, ce qui arriva à monsieur & à madame Sidrac la première nuit de leurs noces?

Oui, monsieur, il me contait tout à l'heure cette petite aventure.

Eh bien, il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle Fidler & à monsieur le curé son mari. Le lendemain ils se sont battus; le surlendemain ils se sont séparés, & on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la Fidler, je sais qu'elle vous aime; elle ne

(1) Voyez les notes des *Singularités de la nature*, second volume de *Physique*.

Digitized by Google

me hait pas. Je ſuis au-deſſus de la petite diſgrace qui eſt cauſe de ſon divorce; je ſuis amoureux & intrépide. Cédez-moi miſs Fidler, & je vous fais avoir la cure, qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monſieur, la propoſition eſt délicate: je vais conſulter mes philoſophes Sidrac & Grou: je ſuis à vous ſans tarder.

Il revole à ſes deux conſeillers. Je vois, dit-il, que la digeſtion ne décide pas ſeule des affaires de ce monde, & que l'amour, l'ambition & l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expoſe le cas, les prie de le déterminer ſur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de ſa paroiſſe, & encore miſs Fidler par-deſſus le marché.

Goudman ſentit la ſageſſe de cette déciſion; il eut la cure, il eut miſs Fidler en ſecret; ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme; M. Sidrac lui prodigua ſes bons offices dans l'occaſion: il eſt devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, & il eſt plus perſuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choſes de ce monde.

FIN DU VOLUME DES FACÉTIES.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

AVIS DE L'ÉDITEUR. . . . . page 1
FACÉTIES. EXTRAIT du décret de la ſacrée congrégation de l'inquiſition de Rome, ſur un libelle intitulé : Lettres ſur le vingtième. . . . 5
RELATION de la maladie, de la confeſſion, de la mort & de l'apparition du jéſuite Bertier. . . . 6
PLAIDOYER de Ramponeau. 21
LES QUAND, LES SI, LES QUI, *&c*. 29
LETTRE du ſecrétaire de M. de Voltaire au ſecrétaire de M. Lefranc de Pompignan. 74
LETTRE de Charles Gouju à ſes frères. 76
CONVERSATION de M. l'intendant des Menus en exercice, avec M. l'abbé Grizel. 82
LES PAYENS ET LES SOUS-FERMIERS. . . . 99
EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES. 102
LETTRE écrite ſous le nom de M. de Formey. . 104
LETTRE écrite ſous le nom de M. Clocpicre, à M. Ératou. 108
BALANCE ÉGALE. 112
PETIT AVIS A UN JÉSUITE. 117
GALIMATIAS DRAMATIQUE. 120
DIALOGUE POLI ENTRE UN ÉNERGUMÈNE ET UN PHILOSOPHE. 123

Digitized by Google

ANDRÉ DESTOUCHES A SIAM. . . . . page 126
LE CHAPON ET LA POULARDE. 134
UN MÉTAPHYSICIEN ET SŒUR FESSUE. 141
LES DRUIDES. 143
POT-POURRI. 146
QUESTIONS SUR LES MIRACLES. . . 168
Ire. LETTRE. . . . . ibid.
IIe. LETTRE. 187
IIIe. LETTRE. 198
IVe. LETTRE. 215
V^e^. LETTRE.. 222
VIe. LETTRE. 224
VIIe. LETTRE. 226
VIIIe. LETTRE. 228
IXe. LETTRE. 236
X^e^. LETTRE. 241
XIe. LETTRE 245
XIIe. LETTRE. 252
XIIIe. LETTRE. 256
XIVe. LETTRE. 261
XVe. LETTRE. 268
XVIe. LETTRE. 273
XVIIe. LETTRE 277
XVIIIe. LETTRE. 290
XIXe. LETTRE. 294
XXe. LETTRE. 300
LETTRE CURIEUSE DE ROBERT COVELLE. 306

Digitized by Google

LES QUESTIONS DE ZAPATA..... page 313
ANECDOTES SUR BÉLISAIRE..... 340
CANONISATION DE S. CUCUFIN..... 353
L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRÈRE RIGOLET..... 368
OMER DE FLEURI..... 392
A WARBURTON..... 394
LES COLIMAÇONS..... 398
INSTRUCTION AU FRÈRE PÉDICULOSO.. 419
LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD. 433

Fin de la Table.

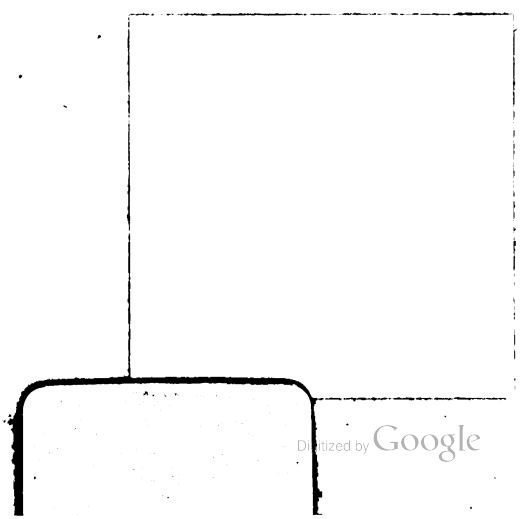
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAY 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74153632

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google